

# **Université de Nantes**

Unité de Formation et de Recherche – « Médecine et Techniques Médicales »

Année universitaire 2013/2014

## **Mémoire pour l'obtention du Diplôme de Capacité d'Orthophoniste**

présenté par Cécile DESCHARD

Née le 24/11/1991

### L'humour

Président du Jury : Monsieur BAUMARD Jean, orthophoniste

Directeur de Mémoire : Monsieur QUENTEL Jean-Claude, Professeur au Département des sciences du langage de l'Université de Rennes 2, psychologue clinicien

Membre du Jury : Madame APPERT Marie-Hélène, orthophoniste exerçant en libéral à Nantes

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier particulièrement mon Directeur de Mémoire Monsieur Jean-Claude QUENTEL, pour sa patience, sa présence tout au long de cette année, ses encouragements et ses multiples conseils.

Je remercie également mes trois Maîtres de stage, Madame Joséphine BROUSSE, Mademoiselle Cécile GRINDA et Madame Isabelle CHIELLO, pour l'expérience qu'elles m'ont permis de vivre auprès d'elles, le temps qu'elles m'ont consacré, et pour leur attention et leur bienveillance à mon égard.

Je remercie tous les patients que j'ai pu rencontrer et apprendre à connaître au cours de cette année enrichissante.

Je remercie enfin ma famille et mes amis, pour leur soutien et leur présence rassurante à mes côtés.

*Par délibération du Conseil en date du 7 mars 1962, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.*

## SOMMAIRE

REMERCIEMENTS.....	2
INTRODUCTION .....	5
I. Tentative de définition de l'humour.....	6
A. Les formes proches de l'humour .....	6
1. Les différentes formes du risible.....	6
a) Le mot d'esprit ou « Witz » .....	6
b) Le comique.....	7
c) La satire.....	11
d) L'ironie .....	11
e) Le non-sens ou absurde.....	14
2. Le tragique .....	15
3. Le jeu .....	16
B. Ce que l'humour serait .....	17
1. Spécificité de l'humour.....	17
a) Un paradoxe .....	17
b) La notion de plaisir .....	19
c) Conditions à son émergence .....	20
d) Courage de l'humoriste.....	23
e) Dimension sociale .....	23
f) L'effet de surprise.....	25
2. Des humours .....	26
3. L'humour noir.....	28
C. Apparition de l'humour .....	29
1. Lien entre humour et progrès intellectuels .....	29
2. Apprentissage implicite .....	30
3. Genèse.....	31
4. L'humour de l'adolescent.....	34
5. L'humour chez l'enfant et chez l'adulte .....	35
6. Humour et langage.....	36
7. La théorie de la médiation de Jean Gagnepain .....	38
a) L'approche génétique .....	38
b) L'approche cognitiviste .....	38
c) La théorie de la médiation.....	39
D. Processus en jeu dans l'humour .....	41
1. Humour et Inconscient.....	41
2. Moyen de communication et d'expression.....	44
3. Moyen d'expression de l'amour .....	45
4. Bénéfices intellectuels .....	46
5. Sauvegarde de la santé physique .....	47
E. Limites de l'emploi de l'humour .....	50
1. Du côté de son auteur .....	50
2. Du côté du récepteur.....	52

F. Etat d'esprit de l'humoriste .....	53
1. Détachement du monde .....	53
2. Une distance à soi et à la réalité.....	55
3. Sauvegarde de la santé psychique.....	58
4. Humour et émotion .....	60
5. Humour et ambiguïté .....	61
6. Humour et jugement .....	62
7. Humour et espoir .....	63
8. Limites .....	63
G. Le rire.....	65
1. Des rires .....	65
2. Essai de définition.....	66
3. Origine .....	68
4. Rire destructeur.....	69
5. Rire du comique.....	70
6. Rire de l'humour ou sourire .....	70
7. Conditions à l'émergence du rire .....	71
8. Causes de l'émergence du rire .....	72
9. Rôle du rire .....	72
10. Rire personnel.....	75
11. Obstacles au rire .....	76
12. Différences entre rire et humour.....	76
II. L'humour en rééducation orthophonique .....	77
A. Les bénéfices du côté de l'enfant .....	78
1. Plaisir, détente.....	78
2. Moyen d'exister .....	81
3. Motivation.....	83
4. Revalorisation narcissique .....	84
5. Expression de non-motivation .....	85
B. Les bénéfices du côté de l'orthophoniste .....	86
1. Plaisir .....	86
a) L'enfant est drôle à son insu.....	86
b) Contribution de l'orthophoniste.....	87
c) Taquineries de l'orthophoniste .....	88
2. Relation.....	89
C. Les prémices de l'humour adulte .....	91
CONCLUSION.....	94
BIBLIOGRAPHIE.....	95
RESUME.....	98

## INTRODUCTION

Si l'on interroge plusieurs individus sur ce que renvoie selon eux le terme d'humour, le risque est grand de recueillir autant de définitions que de sujets. Del Ré (2003) affirme que « le terme est fortement lié aux notions d'ironie, de comique, de rire ; chaque personne l'envisage à sa manière, il n'y a ni consensus ni formule valable dans tous les cas ». De fait, s'il y a bien une chose sur laquelle les auteurs s'accordent, c'est que ce concept est **complexe** et donc très délicat à définir. « Il apparaît même illusoire de penser que le mot humour recouvre une seule réalité » (Bariaud, 1983).

En outre, ce terme est bien trop souvent employé à tort et galvaudé : « Ainsi, sont regroupés sous ce vocable le comique, le burlesque, le satirique, le grotesque, le trivial, la caricature, la farce, l'épigramme, le calembour » (Pirandello, 1988). Evrard (1996) parle d' « **élasticité sémantique** » non seulement en raison de sa proximité avec d'autres formes du risible mais également de la variété de ses formes : « noir, rose, jaune, blanc, fantastique, débridé, tendre, aimable, plaisant, froid, flegmatique, pince-sans-rire, sarcastique, cinglant, amer, féroce, anticonformiste, révolté, destructeur » (Evrard, 1996). Il est néanmoins possible de le reconnaître, même s'il s'agit alors, d'après Pollock (2001), d'un « jugement esthétique mais subjectif ».

Bien que personne n'ait la même conception de l'humour, ce dernier est généralement, voire unanimement, marqué de façon positive : Gendrel et Moran (2007) notent qu'il est perçu comme une sorte de « comique amélioré, plus profond, plus fin et plus noble ». Cette idée n'est pas nouvelle puisque déjà Rozon (1998) considérait qu'il a « des racines profondes qui lui permettent de s'élever vers l'éternité ». Cependant, l'humour tend aujourd'hui à perdre cette **dignité**, comme le déplore L'Yvonnet (2012) : ce dernier dénonce les humoristes contemporains qui selon lui se complaisent dans la rigolade et non plus dans le rire, beaucoup plus noble.

Comme le déclarent si bien Gendrel et Moran (2007), « si chaque personne tenant un discours sur l'humour affirme être le seul détenteur de son véritable sens, ce sens peut finir par se diluer dans un flou subjectiviste dont il est très difficile de se sortir ». Je n'aurais donc pas moi-même cette prétention, même si je me risquerai à définir l'humour d'après ce que j'en ai perçu. Cela permettra par la suite de le mettre en lien avec la pratique orthophonique afin d'appréhender l'importance de son utilisation par et avec les enfants, pour en arriver finalement à confronter ce concept chez l'enfant et chez l'adulte, à travers la théorie de la médiation.

## I. Tentative de définition de l'humour

### A. Les formes proches de l'humour

#### 1. Les différentes formes du risible

##### a) Le mot d'esprit ou « Witz »

Ce concept trouverait selon Freud (1905) son origine dans le jeu de l'enfant, qui peu à peu apparaîtrait absurde et serait abandonné au profit d'une attitude critique. La plaisanterie prendrait alors naissance, rendant possible quelque chose qu'interdit la raison critique. Ainsi, dès cette étape, le mot d'esprit a pour fonction de « **protéger de la raison critique les combinaisons de mots et de pensées procurant du plaisir** » (Freud, 1905). Dès lors que l'énoncé est devenu riche de contenu et de grande valeur, la plaisanterie laisse place au mot d'esprit.

L'auteur de l'ouvrage sur le Witz émet l'hypothèse que ce dernier se formerait à l'origine par le passage d'une pensée préconsciente dans l'Inconscient. A ce stade, cette pensée subirait une élaboration inconsciente ce qui aboutirait à sa perception consciente. Ainsi, la démarche intellectuelle émergerait brusquement de l'Inconscient. Cette **relation à l'Inconscient** pourrait être ce qui est propre au mot d'esprit et le distingue du comique.

Il existe plusieurs types de mots d'esprit (ou techniques), que l'on classe selon qu'ils sont fondés sur des mots ou sur des pensées. Pour ce qui est de la construction d'un mot d'esprit basé sur des mots, l'on y trouve par exemple le double-sens et le calembour. Quant aux mots d'esprit fondés sur les pensées, il s'agit entre autres du déplacement de l'accent psychique vers un thème différent de celui amorcé, du mot d'esprit fondé sur la surenchère, ou encore des fautes de raisonnement.

Activité psychique, le mot d'esprit relève aussi du **social** dans la mesure où il a besoin d'être communiqué. Pour Freud (1905), cela implique donc qu'il soit dépendant de celui qui le reçoit, avec lequel un accord profond sur le plan psychique est nécessaire. Cette communication à l'autre permet à l'auteur de s'assurer que son mot d'esprit a fonctionné. « C'est un processus nécessitant trois termes : la première personne, spirituelle [et auteur du mot d'esprit], la deuxième personne, objet de "l'agression", la troisième personne à qui est destiné le mot et y répondant par le rire ou le sourire en particulier » (Smadja, 1993).

Même s'ils possèdent de nombreux points communs, le Witz se distingue de l'humour en bien des points, notamment par **son objectif, qui n'est pas d'être drôle** – même si certains auteurs comme Gendrel et Moran (2007) considèrent que l'humour n'est pas fait pour être drôle. Malgré cela, il procure du **plaisir**, obtenu selon Freud (1905) par l'économie de dépense d'inhibition psychique. Cela renvoie au fait que le mot d'esprit doit être relativement facile à comprendre pour ne pas mobiliser l'attention et ainsi être résolu de façon automatique et présenté comme une surprise. Si cette économie est utilisée ailleurs, le plaisir est perdu. Au contraire, Kamieniak (2000) note que dans l'humour la représentation est conservée et l'attention mobilisée, étant donné qu'il ne s'agit pas alors de **penser à autre chose** mais de penser autrement.

En outre, là où le mot d'esprit permet à l'enfant qui est en nous de s'exprimer joyeusement et brillamment, l'humour quant à lui aide ce même enfant à s'apaiser et à faire taire ses peurs, comme le soutient Kamieniak (2000).

Du point de vue social, ce dernier note que le mot d'esprit, comme énoncé plus haut, se présente comme un **plaisir collectif** (puisque nécessitant au moins trois sujets), alors que l'humour concerne avant tout la relation du sujet à lui-même, ou plaisir solitaire. Nous verrons plus loin que cette théorie est remise en cause par certains auteurs.

Ainsi, la distinction entre humour et mot d'esprit est fragile et faite de nuances. Toutefois, nous pouvons dès à présent nous interroger sur la possibilité qu'à l'enfant, dont les facultés linguistiques ne sont pas totalement parvenues à maturation, de recevoir et d'appréhender le mot d'esprit, qui de fait nécessite une **compréhension très fine du sens et de la langue**. Abordons à présent un autre concept, qui lui aussi fait l'objet de nombreuses confusions avec la notion qui nous intéresse, à savoir l'humour.

## b) Le comique

Le comique décrit par Freud (1905) naît également d'une économie de dépense psychique, produite en **comparant** le processus de la personne productrice avec le sien propre. Freud parle de « contraste psychologique ». Une dépense psychique est effectuée par la deuxième personne pour obtenir la représentation mentale du geste qu'elle aurait fait. Si cette dépense diffère de celle de l'auteur du geste, la **différence quantitative** entre ces deux dépenses est superflue et libre pour une autre utilisation, comme par exemple le rire. A l'instar du mot d'esprit, cette différence quantitative ne doit pas être employée en vue d'autre chose. Pour qu'elle soit source de **plaisir**, certaines conditions sont nécessaires,

comme une humeur enjouée générale, une attente du comique qui aboutit au rire sans beaucoup d'effort, une absence de réflexion abstraite qui nuirait la capacité de décharge, un **désinvestissement de l'attention** – la comparaison des dépenses devant être automatique, tout comme pour le Witz – et **peu d'expression d'affects**.

A l'instar de Freud (1905), Bergson considère que le comique naît de la chute de l'attention employée pour anticiper l'action de quelqu'un, chute provoquée par un décalage, un événement perturbant le bon déroulement de l'action. L'énergie mobilisée par l'effort d'attention est libérée de façon incontrôlable à travers le rire. Cette **détente** soudaine est à l'origine du plaisir obtenu. Le rieur éprouve alors de la reconnaissance à l'égard de l'auteur du comique.

Bien que Freud (1905) affirme que le contenu et les termes sont les mêmes, il note plusieurs traits caractéristiques du comique qui le distinguent du mot d'esprit : le plus important est celui de la localisation psychique. Tandis que le mot d'esprit trouve sa source de plaisir dans l'Inconscient, le plaisir du comique naît de la comparaison de deux dépenses, attribuées au **Préconscient**. En outre, **l'intention** présente dans le mot d'esprit ne l'est pas dans le comique, de même que le processus psychique à l'œuvre chez la première personne, l'auteur du comique : « le mot d'esprit, on le fait, le comique, on le trouve » (Freud, 1905). Au vu de cette affirmation, les productions des enfants, souvent drôles pour l'adulte à leur insu, se rapprocheraient donc davantage du comique que du Witz.

A l'instar de l'humour, le comique n'a pas pour Freud (1905) la même origine selon qu'il est perçu par un adulte ou par un enfant. Chez ce dernier, le rire provient du contraste entre "Lui, il n'a pas bien fait cela" et "Moi, je peux le faire mieux". Cela renvoie au rire de supériorité. Chez l'adulte, le comique provient de la récupération du "rire enfantin perdu" (Freud, 1905). Ainsi, le comique naîtrait non seulement de la différence de dépense mais également du fait que **je retrouve l'enfant en l'autre** : "C'est comme ça que lui, il ferait cela – Moi, je le ferai autrement – Lui, il le fait comme je le faisais quand j'étais enfant". Le rire du comique résulte donc de la comparaison entre le moi de l'adulte et celui de l'enfant. Schneider (cité par Pollock, 2001) résume : « Il s'agit d'infantiliser l'autre (et l'autre en soi). C'est-à-dire à la fois le rendre enfant et le rendre à son enfance ». Cette idée fut ensuite reprise par Taubes (2010) qui note que les histoires drôles ressuscitent le plaisir enfantin, régressif, de jouer avec les sons, les mots, de les triturer en tous sens.

Guillaumin (cité par Smadja, 1993) met en évidence, dans l'espoir de compléter la théorie de Freud, cinq caractères communs à toutes les formes de comique : selon lui, le comique dépend toujours de la manière dont il est reçu, il permet à son auteur de **se dégager affectivement** de la situation, et son rire représenterait « l'étayage corporel du comique et serait une réassurance contre la mort ». Enfin, il clarifie le rôle du tiers : il permet une **prise de recul** après une phase identificatoire, et déculpabilise l'auteur tout en posant le rieur comme libérateur. Nous reviendrons ultérieurement sur ces notions d'adaptation, de détachement, de distance à la réalité.

Notons également le point de vue de Bergson (1900, cité par Pollock, 2001) : « Une situation est toujours comique quand elle appartient en même temps à deux séries d'événements absolument indépendantes, et qu'elle peut **s'interpréter** à la fois **dans deux sens** tout différents ». De notre point de vue, cette définition se rapporte également à l'humour, qui par son utilisation entraîne une ambiguïté dans son interprétation.

Bergson (1900, cité par Moreau, 2006) appréhende le comique comme l'expression d'une « inadaptation de l'homme à la société ». Le personnage comique est considéré comme une chose, comme « un mécanisme pur et simple, **l'automatisme**, enfin le mouvement sans la vie ». Il ajoute que le comique est **exempt de tout caractère social**, en ce sens que le personnage comique « suit automatiquement son chemin sans se soucier de prendre contact avec les autres ». Là où il y a comique, il ne peut y avoir ni sympathie ni émotion. Il considère que le comique s'étend de la simple bouffonnerie jusqu'aux formes les plus élevées de l'humour et de l'ironie. Selon lui, l'objectif du comique est de condamner des erreurs commises par rapport aux normes établies. Cette définition se rapproche de celle de certains auteurs (comme Rozon, 1998) concernant la satire.

Pour Emelina (1991, cité par Moura, 2010), le comique renvoie à un **problème sans conséquence** dont on s'amuse à distance. Ainsi, il serait la version parodique de chaque genre littéraire. « La vertu du comique serait de permettre à un discours ou un genre de s'autodétruire pour se régénérer et d'échapper ainsi à la mortelle fixité » (Moura, 2010). Toutefois, Moreau (2006) soutient la même idée à propos de l'humour : de fait, humour et comique sont difficilement dissociables.

A présent, tentons justement de distinguer ces deux notions que sont humour et comique. Tout d'abord, notons à nouveau que nombre d'auteurs ne font pas cette distinction : ainsi en est-il de Pirandello (1988) et Bergson (cité par Moreau, 2006) pour qui l'humour est un dépassement du comique et qui tendent à en montrer le caractère automatique et simpliste. De même Pollock (2001) ainsi que Gendrel et Moran (2005) qui considèrent l'humour comme la forme la plus haute du comique. Seulement, ils nuancent ensuite leur propos en précisant que l'humour ne présente pas systématiquement une fin heureuse. Ils se réfèrent à Genette (cité par Gendrel & Moran, 2005) pour qui l'humour serait du côté du **comique absolu**, qu'il décrit comme inoffensif ou tout au moins non-agressif.

Selon Nietzsche (cité par Moura, 2010), alors que le comique aboutit à un rire bruyant, l'humour donne naissance à un **sourire** plus spirituel. Nous reviendrons là-dessus lorsque nous aborderons plus longuement le rire.

Bergson (1900, cité par Moura, 2010) prétend que « est comique tout incident qui appelle notre attention sur le physique d'une personne alors que le moral est en cause » alors que de son côté, l'humour reposerait sur une **dualité** corps – esprit.

Moura (2010) livre ensuite son propre avis sur le sujet en précisant que si le lieu de prédilection du comique est celui où règne une certaine égalité et où la culture est faite de tolérance et de diversité, l'humour se présenterait plus volontiers **dans les situations où le rire franc n'est pas facile**.

La théorie de Schopenhauer (cité par Gendrel & Moran, 2007) sur l'origine de l'humour est la suivante : il naîtrait du croisement entre **comique et sérieux**. L'humour emploie en effet le ton de la plaisanterie tout en restant soumis aux exigences du sérieux.

En résumé, citons Freud (1905) qui propose une définition qui a le mérite de bien distinguer ces trois notions de mot d'esprit, comique et humour :

Le plaisir du mot d'esprit résulte d'une économie de dépense d'**inhibition**.

Le plaisir du comique résulte d'une économie de dépense de **représentation**.

Le plaisir de l'humour résulte d'une économie de dépense de **sentiment**.

Toutes trois sont des méthodes pour regagner, à partir d'une activité physique, un **plaisir** que le développement seul de cette activité avait fait perdre. L'euphorie acquise ainsi renvoie à l'humeur de notre **enfance retrouvée**. (Freud, 1905)

Cette théorie d'une économie sera réfutée plus tard par un psychanalyste plus contemporain, Sibony (2010), qui la remplace par l'idée d'un « retournement » : il s'agirait selon lui du remplacement de l'ordinaire par autre chose qui provoque le plaisir.

Ce qui ressort surtout de cette distinction est la notion de **plaisir**, présente dans chacune de ces trois formes du risible. Cependant, cela ne semble pas satisfaisant pour bien concevoir les spécificités de chaque notion, qui ne se réduisent pas à une simple économie de dépense ou censure. En outre, l'humour employé lors d'une séance d'orthophonie n'aurait pour seule fonction, au regard de cette définition, que de **s'affranchir d'un sentiment pénible**, ce qui apparaît réducteur.

### c) La satire

Rozon (1998) donne sa propre définition de la satire, qu'il décrit comme un « humour agressif et cinglant utilisé pour dénoncer une injustice ou mettre un défaut en relief ». De par ce rôle de **redresseur de torts**, et même si Rozon la rattache à l'humour, la satire semble s'en distinguer du fait que ce dernier ne s'attaque pas aussi ouvertement au vernis social, mais plutôt **de façon insidieuse**, comme le souligne Moura (2010).

De plus, l'humour est toujours perçu comme quelque chose de constructif et positif, qui ne peut être employé dans de mauvaises intentions. Moura (2010) ajoute que ce qui permet d'éviter les confusions entre humour d'un côté, et satire et ironie de l'autre, est le fait que ces derniers ne possèdent pas certaines qualités propres à l'humour que sont la compréhension, la compassion, la bienveillance et le caractère débonnaire. Cela peut s'expliquer en partie par le fait que l'humoriste s'inclut dans sa moquerie, ce que nous évoquerons plus tard.

Une chose est sûre : cette forme de risible est à proscrire dans le cadre de la rééducation orthophonique, de par son agressivité et son absence d'empathie.

### d) L'ironie

Rozon (1998) nous offre également son point de vue concernant l'ironie, qu'il classe également au sein de l'humour et définit comme un « procédé humoristique, dans l'esprit de la litote, qui consiste à **exposer le contraire de ce que l'on pense** pour rechercher un effet comique ». Il précise que c'est « l'art du contresens, l'art d'interroger en feignant l'ignorance ». Fontanier (cité par Gendrel & Moran, 2005) abondait déjà dans ce sens quand il évoquait « l'**antiphrase** ». « On énoncera ce qui devrait être en feignant de croire

que c'est précisément ce qui est : en cela consiste l'ironie. » (Moreau, 2006) C'est un procédé auquel Socrate (cité par L'Yvonnet, 2012) avait souvent recours.

Nombre d'auteurs considèrent l'humour comme appartenant à l'ironie. Lors de la conférence du pôle Lardy de 2007, il est établi que dans l'humour comme dans l'ironie, on observe un dédoublement de la conscience et un **regard faussement naïf**. De fait, cela correspond à la première des deux phases du trait humoristique décrites par Escarpit (cité par Evrard, 1996) dans *l'Humour* que nous évoquerons plus loin.

A l'instar de Rozon (1998) qui parle de "procédé humoristique", Jean Paul (cité par Gendrel & Moran, 2005) n'oppose à aucun moment l'humour et l'ironie, et va même jusqu'à considérer l'ironie comme une forme particulière de l'humour. Jankélévitch (1936, cité par Gendrel & Moran, 2005) précise même que l'humour est la forme supérieure de l'ironie, son accomplissement, sans pour autant remettre en cause l'excellence de l'ironie.

Il nous livre néanmoins la différence entre humour et ironie, au travers de la distinction qu'il établit entre trois personnages : le naïf qui croit ce que lui dit le pouvoir, à savoir qu'il est bel et bien une grandeur naturelle, le **semi-habile**, celui qui dénonce la fiction sur laquelle repose l'État, et enfin **l'habile**, qui s'est lui aussi rendu compte de la vérité, mais qui prône les vertus de la tranquillité et de la stabilité : ainsi se comporte-t-il exactement comme le naïf, mais avec « l'idée de derrière » qui fait toute la différence. Jankélévitch met ainsi l'ironie du côté du semi-habile et l'humour du côté de l'habile. L'ironie consiste à critiquer et à montrer les insuffisances et les contradictions du monde et des hommes ; l'humour renvoie au fait d'aller jusqu'au bout de cette logique en **acceptant** ces contradictions et en les **assumant** : il en conclut que l'humoriste n'est pas en dehors de l'humanité. Cet état d'esprit de l'humoriste est celui d'un certain détachement du monde, notion sur laquelle nous nous attarderons plus loin. « L'ironie dénonce un discours pour en prôner un autre, voilé, et ainsi reste dans le domaine du sérieux. L'humour serait donc une **ironie déliée du sérieux** » (Moura, 2010). Ce dernier distingue toutefois les deux en précisant que l'ironie est dépourvue de toute spontanéité. Cette définition paraît imparfaite, si l'on considère que l'humour n'est pas exempt d'une part de sérieux, ce que nous serions tentés de croire.

D'autres auteurs sont en contradiction avec cette théorie d'un lien entre ironie et humour, et Kierkegaard (1841, cité par Gendrel & Moran, 2005) et Moreau (2006) note que la frontière entre les deux est très floue.

La première chose à noter est que, comme le précise la conférence du pôle Lardy de 2007, l'ironie comporte, contrairement à l'humour, une **intention consciente de raillerie** ou de critique. Cependant, il n'est pas toujours aisé de déceler la présence ou non d'une victime.

Pollock (2001) cite Bergson qui affirmait en 1900 (repris par Moreau en 2006) que l'on fait de l'ironie lorsqu' « on énonce ce qui devrait être en feignant de croire que c'est précisément ce qui est » tandis qu'on fait de l'humour quand « on décrit minutieusement et méticuleusement ce qui est en affectant de croire que c'est bien là ce que les choses devraient être ».

Un autre partisan de la différenciation humour – ironie, en la personne de Moreau (2006), note que l'ironie portée à son paroxysme peut devenir « de l'éloquence sous pression » lorsqu'elle traite du bien qui devrait être. Au contraire, « on accentue l'humour en descendant de plus en plus bas à l'intérieur du mal qui est, pour en noter les particularités avec une plus froide **indifférence** ».

L'ironie définie par Moreau (2006) renvoie à un acte intellectuel et volontaire revenant à « constituer un jugement porté sur les choses, être une **attitude réfléchie** à leur égard » (ce qu'effectue également l'humour, de par sa vision « réaliste » du monde). L'ironiste condamne l'écart présent par rapport au modèle qu'il possède par un jugement qui sert à souligner cet écart en le conservant intégralement. Ainsi, l'ironie s'apparente ici à un comique volontaire et maîtrisé.

Pour notre part, il nous semble pertinent de distinguer humour et ironie, étant donné que dans l'ironie existe une part d'agressivité que ne possède pas l'humour. De fait, tout comme la satire, l'ironie ne s'avèrerait pas bénéfique, ni pour le patient ni pour l'orthophoniste. Cela se perçoit à travers le **rire** qu'elle déclenche, qui comme l'observe Moreau (2006) sera **cruel** dès lors que l'ironie accable une personne qui lui paraît échouer dans ses efforts et qui de fait ne peut plus recevoir de sympathie de personne. L'ironie est donc définie par son **mépris** et son **arrogance**, caractéristiques absentes dans l'humour. La conférence du pôle Lardy de 2007 distingue deux rires : celui de l'ironie, dit sarcastique et dirigé contre quelqu'un qui se retrouve exclu du groupe, et celui de l'humour ou rire

d'intégration, dans lequel s'instaure un lien de sympathie et de bienveillance avec le public. Le discours humoristique décrit par Evrard (1996) contient une dimension affective et morale et ne cherche pas à blesser.

Ce dernier développe quatre points correspondant aux quatre règles implicites existant dans un énoncé ordinaire et nécessaires pour que le décodage du message concorde avec les volontés de l'encodeur :

1. une règle de **quantité** : ni trop ni pas assez d'information
2. une règle de **qualité** : cela doit être véridique et prouvé
3. une règle de **relation** (parler à propos)
4. une règle de **modalité** afin d'éviter l'ambiguïté et de privilégier la clarté

L'humour transgresse la première règle (en n'apportant pas toutes les informations nécessaires), la troisième règle lorsque son discours présente une signification incohérente (« Mesdames et messieurs... je vous signale tout de suite que je vais parler pour ne rien dire » commence Devos lors d'un sketch) et la dernière règle concernant l'ambiguïté et les différentes interprétations possibles d'un même énoncé. L'ironie transgresse uniquement la deuxième règle en affirmant le contraire de ce que l'on pense.

Nous aborderons à nouveau cette idée d'ambiguïté et d'incohérence du message humoristique, l'essentiel ici étant de distinguer l'humour de l'ironie.

#### e) Le non-sens ou absurde

Rozon (1988) le décrit comme un « type d'humour délirant qui **fait fi de la réalité** et du sens commun ». Au-delà de ce sens commun s'ouvre un univers dont le chaos permet une liberté d'expression nouvelle, pleine d'énergie, qui donne toute la place à la **fantaisie**. « L'absurde et le non-sens nous permettent de **réinventer notre rapport aux choses et au monde** », et dans ce sens ils semblent se confondre avec l'humour. Toutefois, l'humour n'est pas en inadéquation avec la réalité : au contraire, il s'y colle et l'assume pleinement.

Pollock (2001) aussi considère que non-sens et humour sont liés : de fait, il affirme qu'en une seule phrase, l'humour parvient à dire quelque chose et le sens de ce qu'il dit. Or « le nom qui dit son propre sens ne peut être que non-sens » (*Logique du sens* de Deleuze, cité par Pollock, 2001). En clair, « l'humour travaille sur le sens du sens, c'est-à-dire sur le non-sens » (*La Bible de l'humour juif* de Rotnemer & Ouaknin, cités par Pollock, 2001).

Evrard (1996) explique autrement le fait que le nonsense déclenche le rire : au départ, il prendrait les **apparences du bon sens** et suggérerait une conclusion en accord avec le sens commun. Puis par la chute brutale et absurde, le sens disparaîtrait, et vrai et faux seraient confondus.

L'humour est au contraire, selon Bariaud (1983), distinct de l'absurde, parce qu'impliquant nécessairement la découverte d'un sens.

Qu'il appartienne à l'humour ou en soit distinct, le nonsense peut se révéler un bon moyen d'améliorer la communication avec un enfant en rééducation orthophonique. En effet, il peut donner naissance à une certaine complicité de l'enfant avec l'adulte, et permettre à l'enfant de ressentir dans une moindre mesure la dimension asymétrique de la relation (de par la fantaisie dont fera preuve l'adulte), et être ainsi plus en confiance.

Ainsi, Arnaud est un enfant de 7 ans et demi scolarisé en CE1, pris en charge au cabinet libéral, et qui présente une dyslexie mixte. Le recours à l'absurde en rééducation (par le biais tout d'abord du livre *La belle lisse poire du prince de Motordu* de Pierre Elie Ferrier, 1980) a entraîné de nettes améliorations dans sa relation avec l'orthophoniste, ainsi que dans son intérêt pour l'écrit. L'attention jusqu'alors labile d'Arnaud s'est nettement améliorée, entraînant par là une détente dans la relation. Depuis que l'orthophoniste a découvert cet intérêt, elle l'exploite à fond : lors d'une séance où elle travaille avec lui l'opposition des phonèmes /b/ et /d/, elle lui propose plusieurs couples de mots, et lui demande d'entourer le bon (exemple : "bouteille" ou "douteille") : cela provoque le rire d'Arnaud qui, pris d'intérêt pour ce jeu, s'écrit en faisant semblant d'entourer la mauvaise réponse : « En fait c'est lui j'entoure ». Pour le deuxième mot, il a quelques difficultés à lire « bomino », et s'exclame en relevant la tête : « En fait t'es prince de Motordu ! »

## 2. Le tragique

A première vue, cela peut paraître étonnant de croire en une possible confusion entre humour et tragique. Toutefois, il apparaît nécessaire d'aborder brièvement ce point. De fait :

L'humour, au-delà de son apparence de légèreté et d'insouciance, exprime une préoccupation triste, dramatique, tout en s'évertuant à la débloquent pour **la faire évoluer vers des horizons optimistes**. (Nabati, 1997)

Humour et tragique sont parfois très liés, comme le souligne Rozon (1988) lorsqu'il fait remarquer que les écrivains Cervantès (en 1605 avec Don Quichotte) et Shakespeare ont lié dans leurs œuvres le tragique au grotesque, à la farce ou encore à la parodie. De son côté, Baroche (cité par Billard, 2006) compare ces deux concepts, témoignant que l'humour, « c'est **trouver le plaisir là où l'on avait rendez-vous avec le tragique** ». Proches de l'humour, se trouvent souvent la souffrance ou la colère. Puis d'un seul coup s'opère un dérapage, et l'on se retrouve décalé par rapport à la trajectoire attendue, entraînant l'irruption du rire.

De fait, le patient arrive en séance d'orthophonie avec devant les yeux la pénible vision de ses difficultés, et ne s'attend pas à voir surgir l'humour, ni même à le provoquer de lui-même. Très facilement s'opère un basculement du « tragique » (même si ce mot apparaît fort dans ce contexte) à l'humour.

Si l'on permet à l'humour de surgir, c'est une victoire qui disparaît aussitôt et laisse content. Baroche (cité par Billard, 2006) ajoute que l'humour représente une issue de secours, une voie de dégagement, en ce sens que l'on se sauve tout en sauvant la personne avec soi. Ce qui le distingue à nouveau du tragique, dans lequel l'espoir est absent. En effet, Pollock (2001), qui ne semble pas faire la distinction entre humour et comique, écrit : « Le tragique est la **contradiction souffrante** (il désespère d'en sortir), tandis que le comique est la **contradiction sans douleur** (il trouve le moyen d'en sortir) ». Le passage de l'un à l'autre peut donc tenir à peu de choses.

### 3. Le jeu

Nous verrons plus loin que l'humour prend naissance dans le jeu de l'enfant. Toutefois, il ne peut se confondre avec lui, comme le souligne Bariaud (1983) : elle soutient que si dans le jeu il y a **reproduction d'un modèle**, l'humour fonctionne comme une violation de ce modèle. En outre, tandis que le jeu contient une **forte part émotionnelle**, l'humour nécessite au contraire un détachement de nos désirs et angoisses, ce dont nous parlerons à nouveau plus tard.

Concernant plus précisément le langage, le jeu de mots est décrit par Evrard (1996) comme « la transgression des normes linguistiques et stylistiques par des ruptures syntaxiques, des néologismes, des conflits de niveaux de langue, une orthographe phonétique ». Jeu gratuit,

divertissant et sans conséquence, il s'apparente aux formes du risible par son **apparence dénuée de sérieux et le plaisir qu'il procure**. Pour (re)donner du plaisir dans l'écriture, il peut être un outil à exploiter en rééducation orthophonique.

## *B. Ce que l'humour serait*

### **1. Spécificité de l'humour**

« Il [l'humour] **abaisse la grandeur**, mais point comme la parodie, pour l'avoisiner à la petitesse ; il **exalte la petitesse**, mais point comme l'ironie, pour l'avoisiner à la grandeur ; et il anéantit ainsi l'une et l'autre notion, parce qu'en face de l'infini tout est égal, tout est néant » (Jean Paul, cité par Pollock, 2001).

Dominique Noguez (cité par Gendrel & Moran, 2005) propose la **syllepse** comme équivalent humoristique de l'antiphrase ironique, la syllepse étant le procédé qui consiste à confondre sens propre et sens figuré. Mais encore une fois, on ne peut réduire l'humour à cette figure de style, comme le soulignent Gendrel et Moran (2005) : d'une part, parce qu'il existe des syllepses de mots non-humoristiques et d'autre part parce que la syllepse ne permet pas de distinguer l'humour du comique, du jeu de mots et autre forme de risible. Cela nous amène donc à voir ce qui peut relever uniquement de l'humour et le caractériser.

#### **a) Un paradoxe**

« Le paradoxe est une idée qui va contre l'opinion commune ou une proposition susceptible d'engendrer une contradiction. Il secoue la pensée, déjoue les pièges de l'idéologie et contraint à **se délivrer des idées toutes faites**, des stéréotypes et des clichés » (Evrard, 1996) Il serait sans doute plus judicieux ici de parler **des** paradoxes. De fait, ils se déclinent de multiples façons.

Il s'agit tout d'abord du fait que l'humour, notion qui pour tout un chacun rime avec **plaisir** et joie, renvoie selon certains auteurs à quelque chose de **sérieux** ne tolérant aucune légèreté. « L'humoriste est un homme qui vous débite des choses inattendues avec l'air le plus grave du monde. » (Pollock, 2001) « L'humour est chose grave, c'est la chose la plus grave, c'est la **seule chose grave**. Car s'il est véritablement déclenché et véritablement compris, il embrasse le tout de l'humaine grandeur et de l'humaine détresse » (Noguez, 2004). Ainsi, les raisonnements graves prennent un caractère aussi important que d'autres plus communs, comme le fait remarquer Moura (2010). Il existe donc un **décalage** entre le

ton et la nature de ce qui est énoncé, dans le sérieux présenté sous les apparences du comique.

Considérons à présent le point de vue d'un psychanalyste contemporain : Daniel Sibony (2010). Par sa définition de l'humour, il nous place face à cet autre paradoxe, qui consiste à **mêler des sentiments contraires** : en effet, il décrit l'humour au moyen de l'oxymore, le qualifiant de « plainte souriante », « joie de vivre navrée mais tenace », « curieux croisement : joie désolée, détresse heureuse ». Comme le souligne Nabati (1997), ce carrefour de sentiments ordinairement opposés est essentiel pour l'émergence de l'humour. « L'humour permet l'expression de la déception, de l'agressivité, de la plainte, de l'insatisfaction et du doute, tout en favorisant paradoxalement la croyance, l'amour et la relation ». (Nabati, 2007) Ainsi, des sentiments négatifs sont contrebalancés par d'autres porteurs d'espoir, ce qui permet au plaisir de prendre naissance. Pirandello (1988) et Pollock (2001) évoquent ce paradoxe sous le terme de « **sentiment du contraire** ». Pirandello (cité par Marzano, 2007) cite cet exemple : « je vois une dame ridiculement fardée et attifée d'oripeaux de jeune fille. Je me mets à rire. Je constate que cette vieille dame est le contraire de ce qu'une femme âgée respectable devrait être ». De même Kamieniak (2000) qui souligne le lien entre **humour** d'un côté et **souffrance**, mort ou deuil de l'autre, lien dont l'importance est capitale si l'on veut conserver le caractère proprement humoristique.

De fait, les enfants qui manient l'humour pourraient tout aussi bien traiter des mêmes sujets différemment, comme par exemple sur le mode de la plainte, ce qui entraînerait chez le récepteur une toute autre réaction, plus proche de la pitié si l'on reste sur ce même exemple.

Ce paradoxe peut encore être envisagé d'une autre manière : « Il [le rire de l'humoriste] se construit sur l'étrange alliance du rieur et du risible, d'où l'ambivalence entre **distance**/supériorité/dédain et **proximité**/empathie/solidarité. » (Moura, 2010) Cela peut se comprendre du fait qu'au sein de l'humour se côtoient un certain **détachement** du monde mêlé à l'**implication** de son auteur. Noguez (2004) décrit la naissance de l'humour comme la coexistence de deux contraires qui se valent, de « l'acceptation totale et du total rejet du monde ». Il cite André Breton qui écrit sur l'humour qu'il est « un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement ». Moura (2010) partage cette vision, notant que dans le texte humoristique s'unissent l'ordre et le

désordre, le sens commun et l'excentricité, le rire et l'horreur. Enfin, Gendrel et Moran (2007) reprennent à Jean Paul l'expression de « sublime inversé », notant que si le sublime consiste à « contempler le très haut à partir d'une position terrestre », l'humoriste prend une « position surplombante » pour contempler les choses tout en bas. Ainsi, il « mélange le haut et le bas, le grand et le petit, montrant que **toutes choses sont égales** au sein de la totalité humoristique ».

On peut alors se demander la raison pour laquelle l'humour a recours à cette contradiction : il faut tout d'abord préciser que celle-ci ne déclenchera le rire que si l'on sent que la personne n'adhère pas à ce qu'elle dit, ou bien que l'on s'aperçoit qu'elle ne maîtrise pas la situation, comme par exemple lorsqu'il s'agit d'un enfant. L'humoriste aurait recours à ce paradoxe parce qu'il y trouve une **liberté** en accord avec son état d'esprit, mais également les formes imaginaires qui correspondent à sa vision du monde.

### **b) La notion de plaisir**

Cette dimension de l'humour est celle qui me paraît la plus importante. Elle est déjà très présente tout au long de ce mémoire et le sera jusqu'au bout.

Comme l'affirme Nabati (1997), la fonction première de l'humour consiste à rire et faire rire, donc à donner et obtenir du plaisir. Il permet une **détente** physiologique et psychologique, facilite la relation, le relâchement, l'adoucissement du corps et de l'esprit en libérant une énergie positive et bénéfique, gâchée jusque là dans les défenses. Il rejoint par là l'idée d'un bénéfice social ainsi que d'une maîtrise des affects.

Bourdet-Loubère (citée par Billard, 2006) voit dans l'humour un mécanisme de défense permettant d'obtenir du plaisir **en écartant les exigences de la réalité**.

Lorsque l'on observe les réactions des enfants, on note que la production ou la réception de l'humour – lorsqu'il est compris – entraîne toujours une détente physique, du visage et/ou du corps. Aucun enfant, même ceux qui gardent un air très sérieux face à leurs plaisanteries, ne reste crispé ou tendu lorsqu'il utilise ce procédé. En revanche, ce plaisir est absent lorsqu'il existe un manque de compréhension ou bien une imperméabilité à l'humour, chez des enfants adultes avant l'âge, qui perturbera le bon développement intellectuel et psychologique.

### c) Conditions à son émergence

L'une des principales conditions nécessaires à l'émergence de l'humour concerne **l'humeur des auditeurs** : en effet, Asana (cité dans Doctissimo, 2008) prétend qu'une ambiance déjà détendue favorise la bonne réception de l'humour. Pour se l'assurer, il convient donc de connaître le(s) interlocuteur(s), comme le soulignait Pierre Desproges (cité par Asana, 2008) : « On peut rire de tout, mais pas avec tout le monde ». Ainsi, « l'humeur d'un patient authentiquement dépressif n'est pas sensible à l'humour » (Louvilte, cité par Billard, 2006). L'auteur de l'humour doit donc nécessairement **s'adapter** à la personne qu'il a face à lui, et en fonction de cela utiliser l'humour ou s'abstenir.

Ainsi, Alban est un jeune de CM2 bénéficiant d'un suivi psychologique, présentant une dyslexie et dont l'humeur est souvent taciturne : lors du bilan, il se décrit lui-même comme « jamais content ». En fin de séance, l'orthophoniste a l'habitude de proposer un jeu, et Alban réclame le « *Scargouli* » (sorte de jeu de l'oie) qu'ils ont commencé ensemble la semaine précédente, en mon absence. L'orthophoniste dit en plaisantant que, n'étant pas présente au début de la partie, je commencerai donc avec quelques tours de retard. Le ton qu'elle emploie montre bien qu'elle n'est pas sérieuse, mais Alban ne l'entend pas ainsi, semble choqué et réclame que je rattrape mes quatre tours avant de continuer.

Cette humeur indispensable à l'humour, Rubinstein (1983) l'appelle « **humeur de jeu** ». Elle permet selon lui de rire même de situations désagréables. En outre, elle est présente plus spécifiquement dans l'enfance, et même si les adultes en ont également la capacité, ils ont souvent besoin de trouver des côtés agréables pour compenser ces situations inconfortables.

De son côté, Bariaud (1983) distingue **résolution** (ou compréhension) et **appréciation** de l'humour. Selon elle, l'incongruité peut se suffire à elle-même et être comprise malgré une humeur inadéquate, mais elle ne précise pas s'il en est de même pour l'appréciation (traduite dans le comportement observable par le rire ou le sourire, et nécessitant l'adhésion affective du récepteur).

Nous observons en effet qu'en ce qui concerne les enfants présentant des troubles psychologiques, l'humeur de jeu n'est pas nécessairement présente mais cela n'empêche apparemment pas l'émergence de l'humour.

De même la **personnalité** du récepteur semble influencer sur la bonne transmission du message.

Son usage [de l'humour] risque d'augmenter la discordance initiale du schizophrène, tandis que chez le dépressif en phase d'état, par exemple, il engendrera des affects négatifs d'incompréhension, voire la perception d'une moquerie. Par ailleurs, il convient, eu égard aux effets physiologiques générés par nombre de productions humoristiques, de s'enquérir de l'état cardio-vasculaire et respiratoire du sujet afin de prévenir tout accident somatique. (Sudres, cité par Billard, 2006)

Selon Junier (2012), l'humour varierait en fonction de l'âge mais serait également lié à la personnalité : « A chacun son humour, sans aucun doute ». Nous observerons plus loin qu'il en est de même pour le rire.

De fait, l'humour n'est pas envisageable avec tous les patients. Il existe des exceptions avec lesquelles il apparaît impossible voire nuisible, idée qui sera confortée dans la partie pratique.

La réaction à l'humour nécessite également du récepteur une **distance prise à l'égard du sérieux**, ce que nous fait remarquer Moreau (2006), distance sans doute très liée à la personnalité, aux traits de caractère du sujet.

Moreau (2006) ajoute que l'humour gagne à être analysé. Ce que soutiennent les participants à la conférence du Pôle Lardy (2007) qui considèrent que la réception de l'humour nécessite des calculs interprétatifs qui **sollicitent l'intelligence et la culture du destinataire**. De même Nabati (1997) qui précise que le rieur doit effectuer une **interprétation personnelle** « en établissant à chaque fois le lien avec sa préoccupation du moment ». Cela semble contredire l'hypothèse de Freud (1905) qui prétend que toute dépense d'énergie cognitive nuit à la réception du message.

Dans le cadre de notre recherche, il semblerait que les enfants comme l'orthophoniste ont besoin de ce travail d'analyse pour bien saisir le message humoristique, qui n'est pas toujours évident à première vue.

L'humour dépend également en grande partie de **l'aptitude de son créateur**, ce que soulignent nombre d'auteurs.

Dans *L'humour* de Freud (1927, cité par Gendrel & Moran, 2007) ce dernier note que l'humour a une « dignité » que n'a pas le mot d'esprit, parce qu'il est un mécanisme de défense contre la souffrance. Il en déduit que l'attitude humoristique est un « don précieux et rare ». Ainsi, Pirandello (1988) atteste que l'humour est « lié à une **disposition naturelle**, un processus psychologique intime présent dès l'Antiquité chez Socrate ». Alby (cité par Billard, 2006) va jusqu'à prétendre que la compétence de l'humoriste lui permettrait de maîtriser toutes les situations. Rubinstein (1983) nous fait part de son point de vue en tant que docteur : « **Etre sérieux sans se prendre au sérieux**, faire sérieusement son métier sans se prendre au sérieux constitue la véritable attitude du médecin qui doit allier compréhension, connaissance et humour ». D'après Nabati (1997), seules les personnes capables de manier l'humour avec « délicatesse, discrétion, subtilité, circonspection et raffinement » devraient y recourir.

Il ajoute qu'il ne faut pas en user et en abuser, au risque de tomber dans la gêne ou l'embarras. C'est aussi l'avis de Noguez (2004) qui parle de « **modération** » et de « la mesure de toute chose ». En outre, Nabati (1997) insiste tout comme Louvilte (cité par Billard, 2006) sur le fait de sélectionner son auditoire, prenant en exemple les paranoïaques qui peuvent y voir une agression envers leurs personnes. Cela renvoie à l'idée d'adaptation à l'humeur de l'auditoire énoncée plus haut. Quant à Louvilte (cité par Billard, 2006), il note que pour une bonne réception de l'humour, il est nécessaire de **savoir l'utiliser à bon escient**, et au moment où le récepteur sera en capacité d'en tirer partie. Ainsi, il n'apparaîtrait pas nécessairement à la portée de tous ni adapté à toutes les situations, comme par exemple dans le cas d'un événement traumatique. L'humour peut parfois participer au développement d'un bon contact mais nécessite pour cela de son auteur des facultés telles l'**empathie**, l'envie sincère de comprendre et d'aller vers l'autre ainsi que la capacité à se faire reconnaître par l'autre comme pouvant l'aider.

Comme nous l'avons déjà noté plus haut, « on peut rire de tout, mais pas avec n'importe qui », affirmait Pierre Desproges (cité par Bonicel, 2012). Et Rabinovitch (2009, cité par Bonicel, 2012) ajoute : « mais pas n'importe comment ».

Nous remarquons en effet par nos observations cliniques que les orthophonistes ne font pas de l'humour avec tous les enfants, soit que l'enfant ne serait pas en mesure de le recevoir, soit qu'il ne s'avèrerait pas utile. De plus, tous les orthophonistes ne sont pas en capacité d'en faire, cela nécessitant des traits de personnalité spécifiques, et une utilisation

spontanée, familière et fréquente de cet outil. Faute de quoi l'humour serait faussé parce que forcé, et pourrait ainsi rater son but. « Placer l'humour doit être naturel, dépendre de l'instant et de l'inspiration de chacun ». (Ailloud, Duboscq & Lebeau, 2007)

#### d) **Courage de l'humoriste**

Capeyron (2008) lorsqu'il évoque l'humour, soutient que son auteur « témoigne aussi d'un grand courage puisqu'il s'agit en faisant de l'humour d'oser **se mettre en danger** face au regard de l'autre ». Ainsi, s'exprimer sur un ton léger et humoristique, avoir un regard amusé sur les autres et la vie signent une certaine **liberté**.

Plus tard, L'Yvonnet (2012) appuiera cette théorie, définissant l'humoriste comme une personne qui prend des risques et combat contre le monde. Enfin, Jacques Le Goff note dans le journal *Ouest France* du mercredi 15 janvier 2014 que, malgré le fait qu'il n'y ait pas d'humour sans tact et sans respect, la critique doit y être présente.

Il apparaît clair que l'enfant ne prendra le risque de faire de l'humour que s'il se sent en confiance et en sécurité. Une **bonne alliance thérapeutique** est donc une condition pour qu'il puisse en quelque sorte « lâcher prise » : de fait, l'humour émerge moins facilement dans des situations où l'on se sent intimidé et tendu. Du côté de l'orthophoniste, cela nécessite peut-être moins cet effort, quoiqu'il prenne toujours le risque, lorsqu'il connaît encore mal son patient, de ne pas obtenir de réaction.

#### e) **Dimension sociale**

« Si un enfant n'a aucun contact avec l'humour, il ressemble à quelqu'un n'ayant reçu aucun contact avec la civilisation ». (Tessier, 1990) Cette phrase est très forte mais reflète bien l'importance vitale que comportent l'emploi et la réaction à l'humour. On ne peut mettre en doute la valeur sociale de l'humour, dont nous parlerons à nouveau dans le chapitre consacré à la genèse de l'humour. Il a pour rôle de **réguler les relations**, étant donné que « l'humour est le plus court chemin d'un homme à un autre » (Wolinski, cité par Ailloud et al., 2007). Tessier (1990) constate qu'il favorise l'unité au sein d'un groupe et renforce les liens dans la famille. De fait, il donne naissance à un langage commun (pris ici dans le sens de code), transmis aux plus jeunes par leurs aînés, qui induit un « effet-tribu ». « L'humour ne cherche pas à exclure mais à **intégrer**, à **rassembler** les uns et les autres dans une communauté solidaire des rieurs autour d'un même thème, soulageant les uns et les autres ensemble » (Nabati, 1997).

L'humour ne s'exprime et ne trouve son vrai sens que dans la relation avec l'autre. Il intervient dans les situations sociales, afin de produire des effets, amuser ou faire rire, qui peuvent refléter des motivations personnelles, décharger son agressivité, être populaire, etc., et interindividuelles, favoriser la continuité de l'interaction. Ainsi, à travers l'humour, l'individu révèle sa capacité à s'adapter à une ambiance sociale, soit en produisant l'humour, soit en le reconnaissant comme tel. (Garitte & Legrand, cités par Del Ré, 2003)

Chez l'adulte comme chez l'enfant, l'humour est une des bases des compétences relationnelles. Franzini (2002) remarque que les enfants qui font preuve d'un grand sens de l'humour sont également très impliqués dans les activités sociales, plus populaires et ont davantage d'amis, et sont jugés par leurs pairs comme plus sociables. Ainsi, l'humour favorise un environnement dans lequel la communication et les relations sont facilitées. Il définit l'humour comme un « **processus d'attachement** », permettant de fait, à toutes générations confondues, de se sentir plus proches.

De fait, on peut remarquer que certains enfants timides parviennent par le biais de l'humour, reçu ou créé, à s'intégrer tant bien que mal à un groupe social.

Toutefois, comme nous l'avons déjà souligné, quelqu'un s'est opposé à cette théorie d'un humour social : Freud (cité par Kamieniak, 2000) soutient que l'humour ne dépend que de son auteur, les autres individus n'apportant rien de plus. Selon lui, il n'est pas indispensable de communiquer la jouissance du plaisir humoristique. « Il est fait avant tout pour soi, pour se restaurer et retrouver le **plaisir narcissique** » (Freud, cité par Smadja, 1993). Nous verrons en effet plus loin que l'humour apparaîtrait lors d'un épisode de danger pour le narcissisme.

Ces deux théories ne s'opposent pas nécessairement, l'humour n'ayant pas une et une seule fonction bénéfique. Toutefois, il semblerait qu'il soit principalement utilisé à des fins sociales, l'auteur de l'humour témoignant souvent d'une **envie de procurer du plaisir à autrui**. De fait, les enfants observés en séance manifestent souvent de la joie lorsqu'ils constatent l'effet de leur humour (conscient ou non) sur l'entourage. De même, l'orthophoniste l'emploie entre autres afin de **dédramatiser les difficultés** et donc de

**soulager** le patient, et non uniquement pour son propre plaisir. En outre, s'il dépend à ce point de l'humeur des auditeurs, cela signifie que ces derniers ont un rôle spécifique.

L'on peut également parler **d'empathie**, puisque pour faire de l'humour, il faut parvenir à penser l'autre, à comprendre son raisonnement et ses désirs. Cela suppose « la compréhension et l'interprétation d'autrui dans la communication et le langage », et « la reconnaissance de l'Autre comme une personne qui mérite attention et respect » (Ailloud et al., 2007).

#### **f) L'effet de surprise**

L'effet de surprise est une « caractéristique essentielle de l'humour » (Bariaud, 1983), un « grand atout de l'efficacité de l'humour en actes » et naît du « **décalage par rapport au discours attendu** ». (Bonicel, 2012).

Sibony (2010) explique ce phénomène de son point de vue de psychanalyste, c'est-à-dire en admettant l'hypothèse d'une maîtrise des affects : Lorsqu'un homme est en proie à une émotion comme la colère, cela nous dispose à partager son sentiment. Mais nous sommes surpris quand, au lieu de le manifester, il sort une plaisanterie.

Comme nous l'évoquerons plus loin, Bariaud (1983) émet l'hypothèse que l'humour viendrait de la « perception ou production d'une **incongruité** ». Elle note que l'incongruité dans la langue française renvoie à « l'inconvenance, la faute de savoir-vivre, la non-conformité aux usages ». En psychologie, cela désigne « **le non-respect des rapports habituels entre les choses** ». Toutefois, Bariaud (1983) nuance son propos en précisant qu'il est probable qu'il n'y ait pas systématiquement d'incongruité dans l'humour, mais que celle-ci permettrait quand elle est présente de mettre en évidence l'effet de surprise.

Junier (2012) confirme cette idée d'incongruité en notant que les chercheurs en psychologie sont unanimes pour dire que « l'humour serait la manipulation volontaire de l'incongru [...] à des fins de divertissement ». Cet incongru va alors entraîner chez l'auditeur ou le lecteur un conflit entre attendu et inattendu, et donc un effet de surprise, donnant naissance au rire ou au sourire.

Pour Pagnol (1982), ce ne serait pas notre propre surprise qui nous ferait rire, mais bien plutôt celle des autres. Ainsi, lorsque quelqu'un trébuche sur une peau de banane et que nous l'avons vu venir, nous rions de sa surprise et non de la nôtre, puisque nous nous attendions à cette chute. « La surprise d'un autre me fait rire, lorsque je ne suis pas surpris moi-même, parce que : "Un homme averti en vaut deux". »

Ce qu'avance Pagnol semble s'avérer exact dans certains cas mais certainement pas dans toutes les situations. Ainsi, nous avons remarqué, à de multiples occasions au cours de cette année de stage, que le rire est provoqué chez l'auditeur par l'incongru décrit par Bariaud et Junier. Le rire de l'humour semblerait donc naître d'une surprise, que ce soit la nôtre ou celle de son auteur.

Quant à Marchand (2002), il fait observer que cet effet de surprise est absent de l'humour des enfants. Ces derniers aiment en effet la **répétition**, car leur niveau de connaissance et de compréhension du monde est en plein développement. « Une fois qu'une chose les a amusés, ils sont assurés de l'être encore puisqu'ils l'ont compris, ce qui ne sera pas nécessairement le cas d'une autre situation ou d'une autre forme d'humour ». Ils ont besoin de se rassurer à travers ces rituels qu'ils instaurent, mais qu'ils vont devoir progressivement faire disparaître au profit de nouvelles expériences. Il serait intéressant de savoir jusqu'à quel âge approximatif ce phénomène est observable.

## 2. Des humours

Il existe quasiment autant d'humours que d'auteurs. De fait, ces derniers ne semblent pas parvenir à trouver un consensus sur ce point.

Ainsi, Freud (1905) opère une distinction très personnelle, qui va dans le sens de sa théorie d'une économie de dépense. Il affirme que les variétés d'humour diffèrent **selon l'émotion dont on fait l'économie** : pitié, irritation, souffrance, attendrissement, etc.

Moura (2010) distingue l'humour en fonction de la langue parlée : il y aurait un humour britannique, un autre étatsunien, et le Witz allemand, intraduisible en français. Il ajoute que cela serait également **lié à la culture**, étant entendu que chacune présente ses propres formes de rire, liées à l'histoire du pays. De même Rozon (1998) classe les humours selon les époques, les pays et les personnes. Cela paraît pertinent, lorsque l'on constate qu'entre différentes cultures, les plaisanteries présentent des variantes, et que les traits d'humour français ne sont pas forcément perçus comme tels par des étrangers, qui restent parfois sur le sens premier de la phrase. Cela peut s'expliquer en partie par le besoin de connivence et de complicité avec le public, idée retenue par Evrard (1996), mais également par l'obstacle de la langue, lorsqu'elle n'est pas parfaitement maîtrisée, avec ses subtilités, ses connotations, ainsi que les stimuli utilisés, les stéréotypes ethniques et les croyances. Evrard (1996) prétend que les humours sont nationaux, et cite pour cela André Maurois dans *la Tour du monde du rire* de Pierre Daninos : « chaque peuple rit de ce qu'il craint et

admire le plus ». Les sujets tabous évoluant selon les époques modifient les thèmes de l'humour (comme par exemple à propos de l'humour juif). Selon Gendrel et Moran (2007), « chaque société, chaque époque de l'histoire développe son propre jeu de langage, qui détermine sa manière d'être et l'ensemble de son savoir possible ». Mais il est important de noter que l'humour ici est exclusivement pris dans sa dimension langagière, ce qui nous semble réducteur.

Ils ajoutent même que l'humour **dépend de la situation**, étant particulier pour chaque matière scolaire ou universitaire, sport ou activité sociale. Ainsi tout individu est appelé à jongler avec plusieurs jeux de langage selon sa situation. L'humour serait alors perçu comme un code, comme un outil instaurant une relation pragmatique précise. En effet, les plaisanteries d'étudiants en droit par exemple ne seront pas forcément comprises par d'autres étudiants, étant donné que les connaissances (le vocabulaire très spécifique par exemple) ne sont pas partagées. De même, l'humour employé en séance d'orthophonie diffèrera de celui que l'on manie au sein de la famille, ce qui s'explique entre autres par le degré de familiarité.

Noguez (2004) quant à lui, ne considère pas que l'humour soit influencé par la nationalité ou l'époque. Il distingue pour sa part dix catégories d'humour : il y aurait l'humour noir, caractérisé par l'oxymore, l'humour jaune, représenté par l'autodérision, l'humour violet, branche de l'humour noir porté sur la religion, l'humour gris lié au funèbre. S'y ajoutent l'humour rouge où perce l'indignation, et proche de l'ironie, l'humour rose des taquineries, l'humour vert représentant la fausse naïveté enfantine. Puis viennent l'humour bleu, dans lequel il place le fantastique délirant et pince-sans-rire, l'humour caméléonesque de la parodie, et enfin l'humour blanc renvoyant aux phrases autodétruites par l'absurdité, le non-sens ou la logique. « Le grand humour est hors-catégories, il les dépasse toutes », en conclut-il. Si l'on se réfère à cette classification, les humours les plus récurrents dans les observations que nous avons effectuées en rééducation orthophonique semblent être le rose, le vert, le bleu et le blanc.

Quant à Nabati (1997), il observe pour sa part une différence d'humour **entre les sexes** : en raison de leur plus grande discrétion, les femmes ont moins tendance à plaisanter que les hommes, mais sont davantage sensibles à l'humour et se révèlent être un meilleur public qu'eux. En outre, moins inquiètes que les hommes face aux épreuves psychologiques, elles éprouvent moins la nécessité de réguler leur angoisse par le biais de l'humour. Enfin, là où les hommes peinent à se reconnaître vulnérables, les femmes hésitent moins à se confier et

à se plaindre ouvertement. Cette idée sous-entend que l'humour permettrait d'extérioriser implicitement ses sentiments. L'humour peut constituer pour les hommes un moyen de se sauver la face. Ils y trouvent également la possibilité de séduire, les femmes étant souvent attirées par les tempéraments insoucians, optimistes, jeunes et bons vivants.

Enfin, d'autres auteurs considèrent que l'humour varie **selon la personnalité du sujet**. Ainsi, Bariaud (1983) constate à l'issue de son expérience que chacun semble accorder à l'incongruité une signification qui lui est personnelle : les sources de l'appréciation diffèrent. Nous constatons également que les enfants ne rient pas pour les mêmes raisons que les adultes. De même, Ornstein et Sobel (1992) soutiennent que ce qui nous amuse et la manière dont nous rions constituent le **reflet de nos goûts, sympathies et personnalités**. Ils illustrent leur propos par des exemples, observant que certains rient du ventre ou lâchent des sons tonitruants en se tapant sur les cuisses, tandis que d'autres gloussent, rient en catimini, ricanent ou n'ouvrent pas la bouche, semblant rire avec leurs yeux. Le rapport qu'entretient la société avec l'humour en dit long sur ceux qui en font partie.

De fait, nos observations nous permettent de constater que les enfants et orthophonistes ont chacun leur réaction propre : certains gardent un visage impassible, d'autres sourient, d'autres encore éclatent de rire.

### 3. L'humour noir

L'association de ces deux mots date d'après la seconde guerre mondiale : auparavant, certains croyaient que *l'Anthologie de l'humour noir* d'André Breton (1940) était un ouvrage consacré à l'humour nègre (Evrard, 1996). Rozon (1998) présente l'humour noir comme un humour **glacial** qui traite de sujets dont on n'a pas l'habitude de rire, **comme la mort ou la douleur**. Pollock (2001) note qu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle, André Breton le décrit comme le « triomphe paradoxal du principe de plaisir sur les conditions réelles au moment où celles-ci sont jugées les plus défavorables ».

Quant à Moreau (2006), il émet d'abord l'idée que l'humour noir ne serait pas drôle, en s'appuyant sur Bergson, qui parle d'une forme de dégoût. Toutefois, il va ensuite contredire cette théorie en déclarant : « Il consiste à dire que **tout**, y compris le plus sombre, le plus tragique, **est ce qu'il devrait être**. Il supprime ainsi toute idée de désespoir. Une certaine forme d'humour noir moins systématique ouvre même vers l'espoir : c'est le cas de la phrase du futur guillotiné [qui déclare en montant sur l'échafaud un lundi : "eh bien, la

semaine commence bien"] ». Toutefois, Gendrel et Moran (2007) réfutent cette notion d'espoir au sein de l'humour noir, y incluant au contraire l'idée de pessimisme, et le considérant comme « la politesse du désespoir », formule reprise au surréaliste belge Achille Chavée (1906-1969).

Evrard (1996) semble s'attarder exclusivement sur l'humour noir dans sa dimension langagière, lorsqu'il écrit : « Discours révolutionnaire, l'humour noir **tourne en dérision** le monde et le langage lui-même », et il ajoute plus loin que l'humour permet « d'émanciper le langage ». Au-delà du langage, cette définition semble se rapprocher davantage de celle de la satire par son côté agressif et combatif.

Les enfants semblent avoir peu recours à cette sorte d'humour. On pourrait émettre l'hypothèse que l'humour noir nécessiterait un fonctionnement cognitif efficient et optimal. Ou bien, si l'on reprend la définition de Rozon, on peut penser que les enfants n'ont pas encore ces questionnements sur la mort (n'y étant pas toujours confrontés jeunes) et la souffrance (qu'ils ne perçoivent pas à la façon des adultes).

### *C. Apparition de l'humour*

#### **1. Lien entre humour et progrès intellectuels**

Bariaud (1983) a constaté par son expérience ce que Franzini (2002) reprendra plus tard : le fait que la capacité à apprécier l'humour est dépendante du niveau de développement intellectuel explique qu'au fil du temps les enfants vont évoluer des préférences pour l'humour physique (comique de type farce et tarte à la crème) aux rimes idiotes ou devinettes, pour finalement apprécier les histoires drôles à double sens et l'humour verbal le plus sophistiqué, comme les jeux de mots et le sarcasme à l'adolescence. Bariaud (1983) apporte une pierre à cette théorie dans les résultats obtenus dans son expérience : elle constate la réduction progressive des mentions d'incongruités uniquement basées sur le perceptif. Marchand (2002) précise comment s'effectue le passage d'un stade à l'autre en expliquant que lorsque l'enfant a trouvé une façon de s'amuser, il va l'employer souvent avant de s'en lasser et de privilégier, à nouveau, une forme d'humour inédite pour lui. Cette idée sera à nouveau abordée dans un prochain paragraphe consacré à l'effet de surprise.

Enfin, cette affirmation implique de la part des parents, comme le note Franzini (2002), qu'ils s'adaptent à l'humour correspondant au niveau de développement de leur enfant pour favoriser l'émergence de ses compétences humoristiques. « **A chaque âge correspond un**

**type d'humour** », écrit-il. Et même les enfants autistes ou atteints d'une Trisomie 21 manifesteront un sens de l'humour dès lors qu'il est encouragé par l'entourage.

L'orthophoniste en rééducation opère, spontanément et sans doute inconsciemment, cette **adaptation** face à son patient : ainsi, dans l'humour basé sur le langage par exemple, il n'emploiera pas le même vocabulaire, ne jouera pas sur les mêmes mots ou sens en fonction de l'âge de son patient et de son développement intellectuel.

## 2. Apprentissage implicite

« Il [l'humour] est **appris sans être enseigné au sens strict.** » (Tessier, 1990) L'adulte a un rôle essentiel dans l'apprentissage de l'humour par l'enfant. De fait, même si une part peut être innée chez l'enfant et liée à sa personnalité, ce dernier se réfère aux réactions des plus âgés pour se créer une représentation de ce qui est du domaine de l'humour et de ce qui n'en est pas.

Dès les premières semaines de vie selon Franzini (2002), le bébé apprend que **sourire** est une bonne chose, parce qu'apprécié par les adultes. Puis entre six et douze mois, il va réagir par le **rire** aux actions inattendues des adultes. Ainsi, un bébé de sept mois va rire en voyant sa mère avec la tétine du biberon dans sa bouche. Plus tard, lorsque l'enfant grandit, il rit **par imitation**, en voyant ses parents rire. Même s'il n'a pas compris l'objet de leur amusement, il réagit par la même hilarité.

Franzini (2002) propose une façon de développer cette compétence chez l'enfant : en lui consacrant quotidiennement du temps pour jouer. De plus, lorsque les enfants s'essaient à l'humour, et même si cela n'est pas particulièrement drôle du point de vue de l'adulte, il est important d'**encourager** de temps en temps **ces tentatives** par des rires. Pour McGhee (cité par Franzini, 2002) ces comportements parentaux sont d'une importance capitale. De fait, plus on facilite le développement du sens de l'humour dès le plus jeune âge, plus les enfants parviendront à l'adolescence et à l'âge adulte avec des compétences humoristiques développées.

Il est difficile pour un enfant d'apprécier son propre humour si ses tentatives restent sans réaction. On peut récompenser par des compliments et des sourires ses tentatives à utiliser et créer de l'humour. De cette façon, les adultes expriment qu'ils accordent de l'importance à l'humour dans le cadre familial. Il est très important d'encourager les tentatives d'humour des enfants, même si cela peut sembler un peu ennuyeux pour les adultes. Les

enfants apprendront rapidement le pouvoir social de raconter une histoire drôle ou une devinette et les effets positifs de l'humour dans les relations amicales ou familiales. [...] Ils apprécieront les bénéfices d'être une personne spirituelle, dont la compagnie est recherchée. (Franzini, 2002)

Pour autant, les parents doivent également **apprendre aux enfants les limites de l'utilisation d'un tel procédé**, à travers les règles de vie familiale. Il s'agira de leur faire sentir que l'on peut rire ensemble, mais pas de tout. De fait, la moquerie est à proscrire, l'humour ne devant pas s'exercer aux dépens d'autrui. On tomberait alors dans l'ironie, l'humour noir, le sarcasme ou encore la satire.

Toutefois, Tessier (1990) remarque que l'humour est très inégalement perçu par les enfants, dont les réactions diffèrent dès 4 ans. Cela ne dépend pas du caractère sérieux ou non de l'enfant, mais comme nous venons de le constater, cela relève de l'adulte, qui par ses réflexions va souligner à l'enfant les signes d'humour. A travers la lecture répétée d'histoires drôles par des adultes enjoués, les enfants distinguent les livres qui font rire des autres et **apprennent à repérer les éléments humoristiques**. Ainsi, l'humour dépend des enfants (parce que lié à leur personnalité, comme nous l'avons déjà souligné) mais également du milieu social, parfois peu favorable à son émergence.

### 3. Genèse

« On ne naît pas drôle, mais on peut le devenir dès les premiers mois. » (Franzini, 2002)  
D'après Tessier (2012), l'humour se manifeste « lorsqu'une situation incongrue (aux yeux du bébé) suscite le rire ou le sourire de l'enfant ». Cette définition apparaît assez large et semble englober toutes les formes de risible sans les distinguer, cependant elle va nous permettre de mieux appréhender l'origine de l'humour (pris ici dans son sens large de risible) chez le tout-petit, puis nous l'affinerons progressivement.

Chez le bébé, **le sourire précède le rire**, étant une réaction réflexe devenant réaction à des stimuli externes dès trois semaines de vie. Comme le constate Marchand (2002), dès l'âge de six mois, les bébés sont d'une insatiable curiosité pour leur environnement. Ils commencent à repérer les événements étonnants, et les comportements inhabituels provoquent leur rire. L'origine de l'humour selon McGhee (1980, cité par Bariaud, 1983) soutenu plus tard par Tessier (1990), se trouve dans les incongruités des jeux de faire-semblant, c'est-à-dire lorsque l'enfant met consciemment sur un objet un schème non concordant. Le **décalage** créé par le jeu serait **source de plaisir**. L'humour s'en distingue

ensuite par **sa dimension sociale**, l'accompagnement de signes non verbaux, de sourires et d'échanges de regards. De fait, Marchand (2002) observe qu'entre un et cinq ans, une cuillère en bois devient un téléphone pour dire bonjour à maman, ou un coussin sert de couverture aux poupées. C'est selon Marchand la première manifestation humoristique dont l'enfant est l'instigateur.

Cependant Bariaud (1983) réfute cette théorie, y voyant une confusion entre jeu et humour. Elle soutient que vers 2 ou 3 ans, les incongruités sont accompagnées du langage, élément déterminant dans l'évolution de l'humour d'après Glenwright (2002). Cela marque l'apparition de **l'humour verbal** selon Junier (2012) et permet à l'adulte de s'y intégrer. Toutefois c'est un âge où l'humour est essentiellement scatologique, simple et répétitif, comme le fait remarquer Marchand (2002), « au grand dam des parents et des nounous à l'humour plus évolué ». Puis vers 3 ans, lors de la formation des concepts, l'enfant perçoit ces mêmes incongruités comme des divergences, et non plus des nouveautés. Tessier (1990) a de son côté remarqué que les premiers calembours et jeux sur la morphologie des mots apparaissent vers l'âge de quatre ans, puis qu'émergent peu à peu l'allusion et le double-sens. L'incongru porté sur les sons se dote progressivement de sens, permettant aux plaisanteries, parodies et métaphores de faire leur apparition. L'enfant du dernier stade, celui de la pensée opératoire concrète, acquiert une certaine **décentration** qui lui permet de **comprendre le double-sens** des mots ainsi que des incongruités non directement perceptibles. Junier (2012) explique ensuite que six ans est un âge où s'opère un véritable tournant, l'humour se rapprochant considérablement de celui de l'adulte. C'est à cette période que l'enfant commence à se préoccuper de la distinction entre ce qui est stupide et ce qui est intelligent.

Vers huit ou dix ans, âge où, d'après Glenwright (2002), **l'absurde** commence à être compris, les enfants sont sensibles aux charades, gags verbaux, devinettes et histoires drôles. Un peu plus tard, vers dix ou quinze ans, ils se tournent vers **l'autodérision et la distance à soi**, à travers entre autres les bandes dessinées ou les feuilletons. D'où nos interrogations concernant cette tranche d'âge, puisque, chaque enfant évoluant à son rythme, il n'est pas évident de savoir si cette distance à soi est présente.

Ces différents stades d'évolution de l'humour confirment l'idée que ce dernier témoigne du développement intellectuel de l'enfant, ce que Wolfenstein (2008) et Junier (2012) soutiennent également. Cette dernière appuie son propos en citant Bariaud (1983, citée par Junier, 2012) qui affirme que ce qui est incongru à un âge ne le sera plus ultérieurement.

Bariaud (1983) a effectué une expérience sur des enfants âgés de 7 à 11 ans, afin d'observer les réactions à l'humour en leur présentant des dessins sans légende. René Zazzo, auteur de la préface du livre de Françoise Bariaud, considère que celle-ci a davantage traité de l'ironie que de l'humour chez l'enfant, affirmant que l'humour apparaît mieux au sein des écrits que dans les dessins. Il émet donc l'hypothèse que l'ironie précéderait l'humour chez l'enfant, et que **l'humour comme distance à soi ne naîtrait pas avant l'adolescence**. Nous verrons plus loin que cette idée n'est pas partagée par tous.

Dans son expérience, Bariaud (1983) s'intéresse aux moments où rire et sourire se confondent, en réponse à quelque chose d'incongru (nous reviendrons sur cette notion plus loin). Dans l'appréciation de l'humour, elle distingue deux étapes, **la perception** de l'incongruité puis **la résolution** ou compréhension. « Résoudre, c'est trouver une explication à l'incongru » (Bariaud, 1983).

Bariaud a donc sélectionné 60 enfants, 20 de chaque tranche d'âge de 7, 9 et 11 ans, au sein d'écoles primaires des Vème, XIVème et XVème arrondissements de Paris, à milieux socio-culturels moyen et défavorisé. Elle leur a présenté 12 dessins en noir et blanc et sans légende, susceptibles d'induire des réactions d'humour, à l'exception d'un. Deux critères distinguent ces dessins : le niveau de complexité de l'incongruité humoristique, et le degré de la charge émotionnelle de sa signification. Certaines incongruités sont comprises d'emblée, d'autres nécessitent un effort de mise en relation des éléments incompatibles, et d'autres enfin relèvent d'un sens beaucoup plus implicite. Après une prise de contact au cours de laquelle elle explique au sujet qu'elle s'intéresse à ce qui fait rire les enfants, elle lui demande de lui raconter quelque chose qu'il trouve drôle. Puis, elle lui présente les dessins en lui demandant de les trier en deux tas, selon qu'ils sont drôles ou non. Pendant qu'il s'exécute, elle note les réactions immédiates, témoignant de l'appréciation. Finalement, elle réclame à l'enfant une explication pour chacun de ses choix.

Il en résulte qu'à l'âge de 7 ans, le "drôle" n'est pas celui de l'adulte, tandis qu'il l'est à 9 et 11 ans, quand il relève d'une incongruité pertinente. Elle met en évidence 9 catégories dans les éléments qui amusent les enfants : chez les plus jeunes la préférence est donnée à l'aventure, aux scènes de cirque, aux bizarreries physiques, à la supériorité et à ce qui est plaisant et ludique. Vers 9 ans, on s'intéresse davantage aux inconvenances sociales, aux mésaventures et aux anomalies de comportement, et enfin les enfants de 11 ans sont plus tournés vers ce qui est illogique. Elle note également que les facteurs émotionnels accélèrent le déroulement du processus intellectuel.

Ces résultats nous renvoient également à ce qui a été constaté plus haut concernant le lien entre développement de l'humour et développement intellectuel, bien que l'humour dépende aussi beaucoup du sujet. Il n'est donc pas évident de généraliser ces résultats, qui restent relatifs.

Même s'il s'apprend de façon implicite, l'humour pour être compris nécessite pour l'enfant une explication. Au sein de la famille comme à l'école, **l'enfant est guidé par l'adulte**, afin de relier ses connaissances aux informations nouvelles. Ainsi, les plus jeunes d'une fratrie sont plus « humoristes » que leurs aînés, l'humour s'apprenant précocement et socialement. On peut émettre l'hypothèse qu'un enfant ayant une personnalité propice au développement de l'humour, s'il n'a pas un environnement qui l'encourage, aura plus de difficultés à accroître cette ressource qu'un enfant n'ayant pas nécessairement d'aptitudes innées pour la pratique de l'humour mais dont l'entourage y est propice. Ce dernier pourrait tout au moins y être plus réceptif sans pour autant en produire.

#### **4. L'humour de l'adolescent**

A l'adolescence, l'humour est très spécifique, et pas encore identique à celui de l'adulte. De fait, l'adolescent est un « adulte en devenir », et se trouve durant cette période dans une relation passionnelle à l'autre à travers qui il s'aime. Chapelier (2007, cité par Junier, 2012) note que « les blagues sont alors marquées par une forte créativité, doublée d'une originalité hors-pair. Cruées et osées, elles abordent majoritairement les thématiques sadiques, sexuelles, voire incestueuses ». Leur objectif est de **provoquer l'auditoire** et d'exprimer des fantasmes, d'exorciser leurs angoisses sexuelles (liées à la puberté), mais également de **se socialiser**. Il permet en outre de développer son autonomie et de « **mieux définir son identité** », à une étape où cette dernière apparaît problématique et floue.

La plus sociale des activités psychiques, l'esprit, va donc fonctionner ici comme un vecteur possible de cette quête identitaire qui voit l'adolescent en demande d'étayage et de reconnaissance par d'autres supports que ses premiers objets, à savoir ses pairs. (Kamieniak, 2005)

Quant à l'ironie, à savoir le décalage entre le discours et la réalité, Glenwright (2002) ne semble pas en accord avec Zazzo (auteur de la préface du livre de Françoise Bariaud, 1983). Elle soutient que l'ironie prendrait naissance tardivement, du fait qu'elle nécessite des compétences assez développées. En effet, l'enfant jeune ne considère pas le sarcasme

comme drôle. Pour le détecter et y réagir, des **compétences d'inhibition contrôlée** sont nécessaires. L'ironie demande de **se détacher du sens littéral**, et nécessite également **d'analyser l'intonation de la voix, l'expression du visage**, pour trouver des éléments qui confirment qu'il s'agit d'un sarcasme. Cette théorie semble davantage adaptée que celle développée par Zazzo, et il est rare en effet de voir un enfant réagir de façon appropriée à l'ironie voire même l'utiliser. Toutefois, cela peut se voir, sans doute plus souvent chez les enfants dont les familles y ont souvent recours.

## 5. L'humour chez l'enfant et chez l'adulte

Plus souvent que l'adulte, **l'enfant est drôle à son insu**, comme le fait remarquer Bariaud (1983), en raison de ses réponses incongrues et naïves qui déclenchent la surprise et donc le rire de l'adulte. Les exemples sont nombreux en rééducation orthophonique. Les réactions de rire de l'orthophoniste surprennent en général l'enfant, qui de son côté était très sérieux dans sa remarque, et le rendent parfois fier de son importance - ce que nous aborderons à nouveau lors de la seconde partie.

Ainsi, Claire est une enfant de CE1 présentant de grandes difficultés en langage écrit. En entrant dans la pièce, elle nous dit : « J'aime bien ce tableau » en montrant un cadre derrière l'orthophoniste. Celle-ci lui ayant demandé ce qu'il représente à son avis, Claire répond : « une île avec des palmiers et des fleurs, beaucoup de fleurs ». L'orthophoniste lui explique alors que c'est son grand-père, ancien officier de Marine, qui l'a acheté lors d'un voyage. Claire s'exclame alors, tout innocemment : « Il a acheté l'île ?! ». Sous l'effet de la surprise, l'orthophoniste et moi-même éclatons de rire ! Claire sourit alors, très fière de sa réplique.

Wolfenstein (2008) prétend que **les enfants ne rient pas pour les mêmes raisons que les adultes, et réagissent différemment**. En observant des jeunes de dix à douze ans, elle s'aperçoit que le plaisir obtenu naît de la satisfaction d'être parvenu à surmonter une peur sans être envahi par l'angoisse. Toutefois, il faut relativiser : cette réaction ne semble pas systématique, compte tenu de ce que l'on peut observer en rééducation.

De plus, elle atteste que l'adulte, pour considérer une histoire comme drôle, a besoin d'y trouver un jeu de mots (ce qui pourrait être vrai pour l'humour verbal, mais pas pour l'humour dans son sens large). Or l'enfant est incapable de se détacher du contenu sous-jacent, comportement indispensable pour glisser d'un sens à l'autre du jeu de mots. Ainsi,

les problèmes posés par les devinettes représentent pour un enfant de véritables problèmes de la vie quotidienne. « Si les enfants ne se servent pas du jeu de mots, c'est que leur investissement des images semble trop intense – et l'investissement des mots trop faible – pour qu'ils puissent les dissoudre au profit des mots ». Wolfenstein (2008) interprète ce **refus des enfants à accepter les glissements de sens** comme une résistance à la régression : « ils s'accrochent à la maîtrise qu'ils viennent d'acquérir des mots et de leur sens, et redoutent, semble-t-il, de se laisser aller en retournant à l'état infantile où la relation entre son et sens était affaire de caprice arbitraire ».

L'enfant utilise parfois l'humour **en imitant l'adulte**, rendant ce dernier moins redoutable à ses yeux et permettant ainsi une entrée en communication avec lui. Un autre rôle de l'humour enfantin est d'accepter les règles de vie commune « non pas en les désavouant, mais en les intégrant avec assurance ».

Réciproquement, l'adulte qui emploie l'humour peut ainsi **retrouver l'enfant qui est en lui**. Evrard (1996) voit dans ce culte de l'enfance la « quête d'une vérité autre ». Nous y reviendrons lorsque nous nous attacherons à l'état d'esprit propre à l'humoriste.

« L'humour fait grandir l'enfant et le reconforte dans son épanouissement » (Nabati, 1997). L'absence d'humour, chez des enfants maussades, adultes avant l'âge, entraverait l'évolution intellectuelle et psychologique.

L'exemple d'Alban cité plus haut semble en être une bonne illustration : l'humour apparaît hermétique pour lui, alors même qu'il est suivi psychologiquement et intellectuellement. Toutefois, on ne peut déterminer si cette absence d'humour est cause ou conséquence de ces difficultés d'évolution, voire même si elle y est nécessairement liée. Il ne s'agit ici que d'une hypothèse.

## 6. Humour et langage

« L'humour cherche à se détacher momentanément du monde, de soi et du langage ». (Evrard, 1996) L'humour ne trouve pas son origine dans le langage, mais à l'instar du jeu de mots, il peut parfois y avoir recours. Cela explique pourquoi l'enfant peut être réceptif à l'humour, voire même en produire, sans pour autant comprendre les jeux de mots. Cette capacité à jouer sur le sens des mots, qui peut dans certaines circonstances être prise pour de l'humour, prendra peu à peu naissance avec le développement cognitif. Ainsi, l'affirmation de Garitte (cité par Pexman & Glenwright, 2002) comme quoi « le langage est déterminant dans l'évolution du sens de l'humour » paraît contestable.

Moreau (2006) cite Bergson pour qui l'humour appartient au **comique de mots**, « ce qui signifie un comique où le langage n'exprime pas seulement, il le crée. Il y a donc là un comique qui ne pourrait pas se réaliser, ou pas de la même façon, par une action ». L'humour, comme le note Guillot (cité par Del Ré, 2003) entraîne une **ambiguïté linguistique** qui résulte d'une violation des règles d'utilisation pragmatico-sémantiques de la langue, par la rupture entre signifiant et signifié remplacé par un terme inhabituel (Evrard, 1996). Gendrel et Moran (2007) vont plus loin dans leur définition de l'humour en empruntant le terme de "jeu de langage", évoquant à la fois des combinaisons de mots, mais aussi la présence indispensable d'un partenaire. Sibony (2010) soutient que ce qui rit dans l'humour c'est le langage. « L'humour, c'est faire rire la langue à nos dépens et s'en consoler ». En revanche, il ne s'arrête pas à cette dimension, notant que « **l'humour ne peut se réduire au simple langage ludique** qui consiste à se détacher des lois du langage pour jouer avec les mots ». De fait, Evrard (1996) le considère comme « une langue singulière distincte de la langue elle-même en tant qu'institution sociale et système de valeurs ».

Moura (2010) note en revanche que l'humour présent dans le langage écrit utilise la polysémie. Ici en effet, il ne supprime pas les confusions possibles mais bien au contraire, le lecteur rit du fait qu'il ne peut réduire l'œuvre à une seule signification précise. En outre, l'humoriste écrivain cherche à **conserver le doute** dans l'esprit de son lecteur : contrairement à l'émetteur sérieux qui assume son texte et le signe, lui ne l'assume qu'avec désinvolture. Ainsi, le lecteur est indécis quant à la source de ce qu'il lit, et comme le dit Flaubert, on cherche à ce qu'il « ne sache pas si on se fout de lui, oui ou non ».

De même, Moreau (2006) ne s'arrête pas au langage oral mais évoque également sa dimension écrite : à ce niveau, l'humour fonctionne comme un virus, en détournant le fonctionnement du discours et s'appropriant ses caractéristiques pour s'y adapter. Il infecte donc les différents discours pour en épuiser les élans illusoires afin de les porter à un niveau supérieur où l'on voit et leur futilité et leur admirable singularité. Aucun genre n'est ennuyeux pour l'humour, il s'infiltré partout et même souvent dans des textes n'entraînant a priori pas le rire. De fait, la poésie moderne par exemple, qui s'est détachée de son côté lyrique et mélancolique traditionnel, peut être rapprochée de l'humour. Par là, ce dernier attire tous les discours mais sans parvenir à les unifier, ce qui aboutit comme le fait remarquer Moura (2010) à une perte de sens.

Ainsi, il existe bien un humour verbal, mais l'humour reste pour autant indépendant de la dimension linguistique. De fait, **le langage n'est qu'un support parmi tant d'autres à travers lequel l'humour peut se manifester**. Ce qui fonde l'esprit n'est pas de l'ordre du langage.

## 7. La théorie de la médiation de Jean Gagnepain

Pour définir ce modèle anthropologique de l'enfant, il convient tout d'abord de traiter de deux autres approches qui permettront de mieux comprendre comment Jean Gagnepain a pu en arriver à ces conclusions : il s'agit des approches génétique et cognitive.

### a) L'approche génétique

La première est prônée entre autres par Piaget et Wallon et prend naissance dans les théories évolutionnistes : son principe consiste à remonter aux origines pour expliquer des phénomènes. En ce qui concerne l'étude de l'Homme, cette approche cherche à expliquer son fonctionnement en remontant aux origines. Selon Piaget, l'étude de l'enfant serait donc le point de départ pour comprendre l'Homme. Il définit son développement en termes de stades. Dans cette approche, la raison au sens de la logique achevée serait uniquement présente chez l'adulte. C'est par apprentissage que l'enfant, considéré comme être inachevé défini par ses manques, va se doter de la capacité de raisonner. Ainsi, la raison relèverait du domaine de **l'acquis**.

### b) L'approche cognitiviste

Cette approche développée par Chomsky vient bouleverser les études réalisées sur l'enfant dans la mesure où l'accent est mis sur les dispositions **innées**. Cela sous-entend bien qu'il y a des aptitudes qui ne proviennent pas de l'acquis. Dès la naissance, l'enfant serait doté de capacités que l'on considérait auparavant comme acquises après plusieurs mois voire années. Cependant, il apparaît dangereux de tout réduire à cela au risque de ne pas prendre en compte la spécificité de l'humain. « Certes, il avait des compétences précoces, mais qu'en était-il de ses apprentissages ? » (Quentel, 2008). En outre, à quoi sert l'éducation si l'enfant est d'emblée considéré comme une personne à part entière ?

### c) La théorie de la médiation

L'approche retenue pour ces travaux vient rompre avec cette dichotomie entre l'approche génétique d'un côté et l'approche cognitiviste de l'autre. La théorie de la médiation constitue une base théorique intéressante pour étudier les mécanismes de l'humour chez l'enfant. L'adulte se distingue de ce dernier entre autres par l'accumulation des savoirs. De fait, l'enfant possède le même fonctionnement dans trois domaines : les domaines logique, technique et éthique. Toutefois, c'est avec l'accumulation des savoirs et donc l'expérience qu'il pourra utiliser ces trois registres comme l'adulte, étant donné qu'il n'est pas dès le départ conscient de ce fonctionnement logique.

A partir des fautes logiques de l'enfant, Gagnepain affirme que ce dernier possède de prime abord une grille d'analyse qu'il utilise pour dire le monde, un système d'analogie : Lorsque l'enfant se base sur la règle suivante :

Tordre → tordu

Vendre → vendu

Prendre → pris

Il en conclut avec beaucoup de logique que l'on devrait dire « pris ». Mais ce n'est pas conforme à l'usage. On observe bien une mise en rapport logique par l'enfant. « L'élément de langage se révèle chez l'enfant logique » (Quentel, 2008) et même abstrait puisqu'il ne se limite pas au seul langage. Toutefois, l'enfant effectue pour le moment implicitement ses analogies car il n'en a pas encore conscience. Quentel (2008) évoque un « fonctionnement cognitif inconscient ». Il apparaît donc indispensable de **dissocier la raison logique, qui s'avère innée, de la raison de l'usage, apprise par apprentissage.**

Il en est de même pour ce qui est de la technique et de l'éthique.

Concernant l'**expressivité**, l'homme introduit de la limite dans son rapport à la satisfaction, il se restreint inconsciemment. L'enfant se comporte ici de la même manière. Cependant, « si les productions de l'enfant (entre autres, donc, sa production langagière, sa « parole » comme on dit communément) sont à prendre en compte du point de vue de leur expressivité, elles vont être à questionner par ailleurs du point de vue de leur valeur sociale » (Quentel, 2008).

Considérons donc à présent cette spécificité de l'enfant, située sur le plan social. L'idée qui consiste à dire qu'entrer dans des relations sociales renvoie simplement à interagir avec autrui est insuffisante : il s'agit de « **se poser dans sa différence** et d'assumer ce que celle-

ci implique » (Quentel, 2008). Parallèlement, il est nécessaire de réduire cette différence pour parvenir à un accord avec son interlocuteur. Ainsi, l'homme s'ancre dans le social en posant sa singularité, c'est-à-dire en **se faisant autre**. Et il parvient par là à une distance par rapport à lui-même, distance qui lui permet de « s'absenter de lui-même » (Quentel, 2008). Cette absence devient la caractéristique de la Personne, qui se définit par le fait de « **ne pas être** », donc d'être plus que la situation sociale dans laquelle elle évolue. La Personne parvient à se détacher de cette situation tout en conservant une cohérence interne. Nous touchons ici du doigt ce qui est spécifique à l'enfant. De fait, il ne peut encore expérimenter cette « absence caractéristique de la Personne » (Quentel, 2008).

Présentons à présent ce statut social particulier de l'enfant en développant ses trois caractéristiques : la première concerne la **relativisation**, absente chez l'enfant. De fait, il adhère sans prendre de recul au milieu dans lequel il vit. Son monde est universel, et ce jusqu'à ce que Piaget appelle la "décentration". Les règles présentent pour lui une valeur absolue, et il ne tolère aucune souplesse. Il ne peut admettre que l'autre a sa propre construction, "différente de la sienne, de telle sorte que la règle est variable selon les situations et selon les personnes" (Quentel, 2008). Ainsi, il semble ne pas posséder de cohérence interne, cloisonnant les activités et pouvant de fait donner l'impression de n'être plus le même dans un autre contexte. Chez la Personne, "ce n'est plus le familier qui est organisateur du monde, mais, pourrait-on dire, *l'étrangeté*, en l'occurrence ce qui s'articule à la dimension de l'altérité" (Quentel, 2008). Cette relativisation s'étend également au point de vue, l'enfant étant incapable d'en confronter plusieurs. "L'enfant raisonne, incontestablement, mais sans pouvoir tenir compte des contraintes que lui oppose l'adulte (le point de vue de l'autre lui échappant)" (Quentel, 2008).

La seconde caractéristique renvoie à la **responsabilité** : l'enfant a toujours besoin d'un garant. Jusqu'à 7 ans environ, il considère que l'adulte est tout-puissant et a réponse à tout. L'enfant est perçu comme n'étant ni autonome - **l'autonomie** étant la dernière caractéristique, c'est-à-dire la capacité à se donner à soi-même sa propre loi - ni responsable. Il se trouve dans l'impossibilité d'agir sans en référer à un autre, ni de faire provisoirement à la place d'autrui dans une situation nécessitant la réciprocité des services. Ainsi, le rôle de l'éducation consisterait à rendre l'enfant autonome et responsable.

Cependant, l'adulte devenu responsable, autonome et ayant acquis la relativisation n'abandonne pas pour autant **son enfance** : "elle **perdure** comme dimension de sa personne ; et ceci rend compte du conflit inhérent à tout être humain, qui débute

précisément à l'adolescence, entre l'enfant qu'il était et qu'il est donc encore, et l'adulte responsable qu'il vise à être" (Quentel, 2008).

Par conséquent, il est nécessaire et indispensable de prendre en compte la parole de l'enfant au même titre que celle de l'adulte, mais "elle ne peut être véritablement assumée et ne saurait donc, de ce point de vue, l'engager en tant que Personne" (Quentel, 2008).

#### *D. Processus en jeu dans l'humour*

##### **1. Humour et Inconscient**

Les auteurs semblent unanimes pour affirmer que l'humour relèverait de l'Inconscient : de fait, les Anglais considèrent que l'humour échappe à l'homme, comme le soutiennent également Gendrel et Moran (2007). En outre, le psychanalyste Sibony (2010) prétend que lorsque l'on parvient à se dégager de l'Inconscient, cela provoque le rire. Mais si cet espoir est faible, on n'arrive qu'à en sourire. Or le sourire se situerait davantage du côté de l'humour, et le rire du côté du comique, comme nous le préciserons à nouveau plus loin.

Néanmoins, Cazamian (cité par Gendrel & Moran, 2007) en doute, déclarant pour sa part que si l'orateur ou l'écrivain n'a pas finement conscience de la transposition qu'il effectue, l'humour n'existe pas. Ces divergences proviennent sans nul doute de la définition que ces différents auteurs font de la notion d'humour.

Effectuons tout d'abord un bref rappel sur les deux topiques de Freud, afin de mieux saisir ce lien possible entre humour et Inconscient. L'objectif de Freud à travers ces topiques est de rendre compte que certaines représentations ne peuvent être conscientes, ce qui implique que quelque chose les en empêche. Ainsi, l'**Inconscient** est tout d'abord perçu par Freud comme le **refoulé**, qui ne peut revenir que grâce à la distraction. Cela englobe principalement les désirs contraires à la morale sociale qui sont donc censurés. Vient ensuite le **Préconscient** qui renvoie aux représentations inconscientes qui sont susceptibles de parvenir à la conscience. Entre **Conscient**, Préconscient et Inconscient se situent des censures qui contrôlent le passage d'un système à l'autre. Une représentation qui irait du Conscient à l'Inconscient ou inversement, ne pourrait éviter le passage par le Préconscient. En s'interrogeant sur la place de la **censure**, Freud en a déduit qu'elle se situerait dans l'Inconscient. Toutefois, il s'étonne de ce que ce dernier contienne à la fois le refoulé et l'instance qui opère ce refoulement. Cela l'a donc conduit à la deuxième topique, qui n'est toutefois pas en contradiction avec la première et peut parfois même y être superposée.

Dans cette seconde topique, l'Inconscient comprend le **Ça**, c'est-à-dire la partie la plus chaotique de l'appareil psychique ou ensemble des désirs interdits par la morale non soumis à la réalité externe, et le **Surmoi**, intériorisation des interdits et des exigences qui opère la censure. Ce dernier appartient également au Conscient et au Préconscient. Enfin, le **Moi** en tant qu'intérêt de la totalité de la personne se situerait dans le Conscient, mais également en partie dans l'Inconscient, et tenterait en permanence de concilier les deux et de rétablir l'équilibre. Son objectif serait donc de **trouver des compromis entre principe de plaisir et principe de réalité**. Il existe des conflits intersystémiques (à l'intérieur d'une des trois instances) et des conflits intrasystémiques, comme par exemple l'Œdipe, qui oppose Ça et Surmoi. Cette nouvelle topique permet de prendre conscience de la dépendance entre ces systèmes, et rend mieux compte de la façon dont le sujet se perçoit.

A présent, observons ce que certains auteurs soutiennent quant au possible rapprochement entre humour et Inconscient.

Considérons tout d'abord ce que nous en dit Freud dans *L'humour* (1927, cité par Smadja, 1993) : selon lui, **l'humoriste a retiré l'accent psychique de son Moi et l'a déplacé sur son Surmoi**. Or, il est possible qu'ainsi grossi, le Surmoi considère le Moi comme futile, et qu'ainsi il n'ait aucune difficulté à réprimer les éventuelles réactions du Moi. Freud (1927, cité par Thau, 1997) se permet donc un rapprochement entre le Surmoi et l'instance parentale, établissant le premier comme héritier du second. De fait, le Surmoi est souvent assimilé à un maître sévère. Ainsi, Freud peut-il écrire que l'humoriste « s'installe dans le rôle de l'adulte, dans une sorte d'identification au père, et [...] ravale les autres au rang d'enfants ». Toutefois, il s'interroge sur le fait que quelqu'un qui se traite lui-même en tant qu'enfant puisse à la fois jouer le rôle d'adulte supérieur face à ces enfants. De fait, si l'on soutient cette hypothèse, l'humour nous placerait une fois de plus devant un véritable paradoxe.

Nabati (1997), soutenu plus tard par Pollock (2001), semble s'opposer à la théorie freudienne lorsqu'il prétend que l'humour libère le Moi de son assujettissement, le rendant libre, conscient et consentant face à la loi. Il ajoute : « L'humour aide à s'aménager une position adéquate, viable et vivable, entre le Ça et le Surmoi ». L'humour cherche à dédramatiser afin d'alléger le Moi du poids de l'affliction pour l'épargner du désespoir.

Sans cette assistance euphorisante de l'humour, revalorisante, consolante, analeptique, analgésique et anabolisante, le Moi mutilé, endeuillé, blessé dans son amour-propre et privé du narcissisme s'étiolerait telle une fleur et s'éteindrait comme une chandelle harcelée par la tempête. (Nabati, 1997)

Ainsi, l'humour permettrait au Moi de trouver un équilibre entre le désespoir et la jovialité débordante. Nabati (1997) soutient donc que le principe de l'humour s'oppose totalement à celui du refoulement, en ce sens qu'il ne cherche pas à nier les exigences de la réalité, mais à les aborder d'une façon différente en **les rendant acceptables par le Moi**.

L'humour est le miroir sur lequel se reflètent les questionnements de l'Inconscient sur notre identité, notre destin, la vérité et la définition de la vie, de l'amour et de la mort. [...] Il permet de prendre conscience de ce qui est rejeté et noué dans l'Inconscient, tout en facilitant par le rire la décharge des affects liés au refoulement. (Nabati, 1997)

Bourdet-Loubère (citée par Billard, 2006) abonde en ce sens lorsqu'elle note que, contrairement au Moi du refoulement, celui de l'humour se refuse à admettre que les traumatismes du monde extérieur puissent le toucher.

Pour conclure, Pollock (2001) cite Assoun qui compare mélancolie et humour : dans la première, le Surmoi se comporte comme un véritable bourreau du Moi (hypothèse soutenue par Freud concernant l'humour), tandis qu'au sein de l'humour, il semble davantage condescendant et pacifiant. En outre, quand dans la mélancolie, l'angoisse de mort est visible, l'humour fonctionne comme un **filtre de cette angoisse**.

Ainsi, plutôt que de parler d'un assujettissement du Moi dans l'humour, nous serions davantage tentés d'appuyer la théorie selon laquelle le Moi parviendrait, par le biais de l'humour, à **concilier les deux instances que sont le Ça et le Surmoi**. En effet, si le Moi s'avérait en position d'impuissance face au Surmoi, il serait étonnant que cela puisse être source de plaisir. De plus, l'humour ne semble pas fonctionner comme une censure, puisqu'il est un moyen, même implicite, d'**expression de nos émotions**, ce que nous allons à présent développer.

## 2. Moyen de communication et d'expression

« L'humour permet de régler ses comptes, de façon irrévérencieuse, de solder le contentieux, d'exprimer ses doutes, de blasphémer, de désacraliser ». (Nabati, 1997)

Afin d'**exprimer des sentiments indescriptibles** ou des conflits impossibles à assumer, certaines personnes ont recours à l'humour. En effet, Kamieniak (cité par Billard, 2006) soutenu par Sudres (cité par Billard, 2006), constate que plaisanter offre la possibilité de communiquer une vérité, et même de la recevoir. Sudres y voit un moyen de se faire entendre de soi et du thérapeute, ainsi qu'un soutien dans l'élaboration de l'alliance thérapeutique. Kamieniak illustre son propos en prenant l'exemple de l'enfant peu attiré par les apprentissages et qui, par le biais de l'humour, est capable d'améliorer ses capacités d'attention et de mémorisation. Ce phénomène est souvent visible dans les rééducations orthophoniques, cependant il est difficile d'affirmer catégoriquement que ces meilleures performances sont liées uniquement à l'humour : d'autres facteurs sont sans doute à prendre en compte, comme la relation particulière entre le thérapeute et l'enfant, la situation duelle qui diffère de celle du groupe scolaire, l'étayage permanent de l'adulte, etc.

Quant à Baroche (cité par Billard, 2006), il soutient que l'humour favoriserait l'instauration d'une **connivence** et d'une **confiance** entre le thérapeute et son patient. Il va jusqu'à parler de "vraie rencontre". Les observations cliniques que nous avons pu relever illustrent bien ce propos : même si l'humour n'est pas le seul moyen de développer cette relation, il y contribue fortement.

Selon la psychologue Françoise Bariaud (citée par Capeyron, 2008) « l'humour peut permettre de se tirer habilement d'affaire, en **déminant des situations relationnelles tendues** ou en camouflant, sous couvert du "c'est pour rire", d'autres types de transgressions d'interdits ». L'humour peut donc être utilisé en tant qu'**échappatoire** dans une situation très embarrassante, ce que nous aborderons à nouveau plus loin.

Finalement, au travers de l'expression de ses sentiments, l'auteur de l'humour nous communique sa façon de penser et de vivre les événements de l'existence.

L'humour d'un écrivain nous **donne accès à sa personnalité profonde**. [...] Dans ce langage, dans la voix qui le parle, et les mille résonances individuelles auxquelles elle doit son timbre propre, les décisions, les préférences et les orientations secrètes d'un esprit sont impliquées. C'est

ainsi que l'étude d'un humoriste conduit finalement, par une logique intérieure, à l'analyse de ses pensées les plus générales. (Cazamian, 1945)

### 3. Moyen d'expression de l'amour

Plus encore que la fonction sociale de l'humour, il est important d'insister sur les bienfaits apportés par ce dernier en ce qui concerne la création de liens plus solides entre les êtres.

Et il n'y a rien comme l'humour pour **créer des liens, se rapprocher des gens et socialiser**. « L'humour et le rire jouent un rôle social important en facilitant la communication, déclare Émilie Ouellette, humoriste et conférencière. Lorsqu'on rit avec quelqu'un, il y a naturellement une connexion et une **complicité** qui s'installent. On brise non seulement la glace, mais on montre aussi une ouverture amicale ou amoureuse, c'est selon. C'est d'ailleurs l'arme secrète des grands séducteurs. Les hommes adorent les femmes qui les font rire, et vice versa ». (Simoneau, 2013)

Rubinstein (1983) partageait déjà cette opinion quand il déclarait que « l'humour et le rire sont nécessaires à l'approche thérapeutique car ils intègrent le patient au sein d'une relation chaleureuse et compréhensive ». Il ajoute que « si rire de quelqu'un peut représenter un acte d'exclusion cruel, rire avec quelqu'un c'est le faire entrer dans un **réseau de solidarité, d'amitié et de confiance** ». L'humour n'a sans doute pas systématiquement cette fonction, toutefois il arrive qu'il exprime l'amour, entre autres au sein de la famille.

Thau (1996) cite en effet l'écrivain Cohen qui considère l'humour comme une « face de l'amour », lorsqu'il veut justifier le fait qu'il rit souvent de ce qu'il aime le mieux. Il parle de « **raillerie tendre** ». Ce qui reviendrait à transformer le proverbe "Qui aime bien châtie bien" en "Qui aime bien raille bien" ! En rééducation, l'orthophoniste peut avoir recours à l'humour pour exprimer sa sympathie pour son patient, et réciproquement. L'essentiel sera de parvenir à le doser pour conserver la distance nécessaire à la situation de rééducation.

Laure est une jeune de 12 ans suivie en orthophonie au SSESAD depuis 3 ans et présentant des troubles psychologiques se traduisant entre autres par un blocage au niveau de l'apprentissage de l'écrit. Elle nous parle un jour d'une de ses tantes et nous explique qu'elle nage dans des sortes de crevasses sous l'eau, pour ressortir de l'autre côté de la montagne. L'orthophoniste s'exclame alors : «Wahou ! Elle a quel âge ta tante ? Elle est jeune ?», à quoi Laure répond : «Non, elle est vieille, elle a 50 ans». L'orthophoniste rétorque : «C'est

jeune 50 ans. Tu sais combien j'ai, moi ? 50 moins 2." Laure répond alors, d'un air faussement innocent et le sourire au coin : "Oh j't'aurais pas donné ça, j't'aurais donné 20 ans !"

Par le biais de l'humour, nous avons également l'opportunité de **faire aimer** une chose ou une personne à quelqu'un. De fait, l'humour peut aller jusqu'à présenter un défaut en le muant en qualité, entre autres par l'exagération. Ainsi Cohen (cité par Thau, 1996) lorsqu'il présente le peuple juif. « En rendant "belle" la laideur, l'écriture cohénienne participe à l'éloge de l'humanité et de la bonté juives, qualités essentielles, valeurs fondamentales qui constituent l'Homme ». (Thau, 1996)

Sans aller jusque là, l'humour peut permettre à l'orthophoniste de **donner goût à l'enfant au langage**, oral comme écrit, **voire à la communication en général** lorsque l'enfant est très inhibé (exemple de Bruno dans la seconde partie). Cela est favorisé par le jeu, dans lequel l'enfant peut se permettre de biaiser, de « rouler » l'adulte et de tirer par là une satisfaction, une certaine gloire.

Lors d'une partie de jeu de 7 familles (sur les sons complexes) avec Laure, celle-ci est très fière parce qu'elle s'en sort très bien, et finit par nous battre. Au cours de la partie, chacune de nous trois feinte : Laure fait semblant de devoir me donner une carte puis se ravise et me dit "pioche", et elle qui avait commencé la séance l'air bougon, finit par rire ! Elle persévère également davantage pour déchiffrer les mots et sons complexes. La séance touchant à sa fin, alors que je ramasse ses familles pour les ranger, elle me retient, me fixe, et dit toute fière : « Je vous ai battues ! », d'un regard espiègle et souriant.

L'amour s'accompagnant toujours de **respect**, ce dernier peut être facilité dans la relation duelle enfant – orthophoniste par l'emploi du procédé humoristique. Paradoxalement, et contrairement à ce que l'on pourrait penser, « le respect pour un être est plus vrai si l'on peut rire à son sujet » (Sibony, 2010).

#### 4. Bénéfices intellectuels

Si l'on considère l'humour dans le champ du langage, il paraît tout naturel d'envisager un renforcement des aptitudes verbales grâce à son utilisation. De fait, langage et capacités cognitives interagissent tout au long du développement.

Avec les devinettes et les jeux de mots, l'enfant découvre d'autres mots, s'approprie leur signification, joue avec le double sens de certains d'entre eux, et de ce fait **approfondit son vocabulaire et l'utilise avec plus de facilité**. La pratique de l'humour bénéficie également aux **capacités créatives et de raisonnement**. (Franzini, 2002)

En outre, certains enfants réagissent face à l'emploi de l'humour en rééducation en manifestant une **motivation** bien plus importante qu'en présence d'une activité plus purement scolaire, où l'utilisation de ce même outil thérapeutique s'avère moins aisée.

Cette idée est illustrée dans l'exemple cité plus haut de Laure : elle se bat en effet davantage pour déchiffrer lorsqu'elle est en situation de jeu plutôt que face à un exercice plus "scolaire" où elle se décourage très vite.

## 5. Sauvegarde de la santé physique

L'humour et les autres formes de risible, lorsqu'ils provoquent le rire, est à l'origine de multiples bienfaits physiques. Richou (2008) nous rappelle que dès 1935, le médecin français Pierre de Vachet en faisait l'apologie. Ornstein et Sobel (1992) en témoignent également, soutenus plus tard par Simoneau (2013), notant qu'il représente un exercice remarquable pour le corps, qu'ils nomment « **jogging intérieur** », ou selon Bernard Raquin (cité par Richou, 2008), « gymnastique interne », équivalente à une séance de danse. Sont concernés les muscles du visage, des épaules, du diaphragme et de l'abdomen. Cela amplifie pour un temps le pouls, la tension artérielle et la respiration. Il n'est toutefois pas contre-indiqué chez les sujets atteints de troubles cardiaques : même s'il augmente tout d'abord le rythme du cœur, s'ensuit rapidement un ralentissement et une baisse de la tension artérielle très bénéfiques. « Un rire vigoureux peut brûler autant de calories à l'heure qu'une marche rapide ou une promenade à vélo », remarquent Ornstein et Sobel (1992). « Si le fait même de rire énerve, les réactions qui suivent sont vraiment relaxantes ». (Ornstein & Sobel, 1992)

Nombre d'auteurs sont d'accord pour voir dans le rire le moyen de **renouveler l'oxygène** présent dans l'organisme. Raquin (cité par Richou, 2008) précise que lorsque l'on respire mal ou que l'on ne rit pas, le dioxyde de carbone contenu dans nos poumons n'est pas évacué, l'organisme ne recevant pas assez d'oxygène. Il explique que les seules activités sportives permettant d'obtenir le même effet que le rire sont les sports intenses, aérobic, jogging, tennis.

L'humour agirait comme un véritable **anti-dépresseur naturel**, comme le notent Simoneau (2013) ainsi que Taubes (2010) qui souligne par là son rôle « cathartique ». Pour Raquin (cité par Richou, 2008) la prévention par le rire diminuerait les risques d'accidents cérébraux et cardio-vasculaires. Rubinstein (1983) constatait déjà que la respiration du rire est spécifique et permet de lutter contre certaines maladies métaboliques et de diminuer l'anxiété.

D'après Simoneau (2013), l'humour constitue aussi un excellent **antidote au stress**. Il cite Bruno Fortin, psychologue et auteur de *Vivre avec humour*, pour qui « les gens qui ont un regard humoristique sur la vie et une capacité à voir le côté drôle des choses font généralement face aux situations stressantes de façon particulièrement efficace. Cela leur permet de prendre du recul, de mieux maîtriser la tension et de regarder les problèmes sous un angle différent, plus constructif ».

En outre, le rire **augmenterait le seuil de la douleur**, comme en témoignent Ornstein et Sobel (1992) ainsi que Simoneau (2013). De fait, le cerveau met en œuvre des substances hormonales qui nous dynamisent au maximum et atténuent la douleur. L'hypothèse que le rire libère les endorphines expliquerait pourquoi l'on ressent une certaine euphorie lorsqu'on rit. Ornstein et Sobel (1992) citent l'exemple de Norman Cousins (journaliste américain et défenseur de la paix dans le monde) qui aurait guéri d'une arthrite incurable rien qu'en regardant des films de grands comiques. Il déclarait que dix minutes de rire avec son ventre produisait « un effet anesthésiant et lui permettait de dormir au moins deux heures sans souffrir ». Rubinstein (1983) explique ce phénomène par le fait que le rire permet de **distraire l'attention de la douleur**, et ajoute à l'instar des auteurs précédemment nommés, que cette dernière perd de son intensité après le rire. En outre, la douleur est souvent augmentée par la contraction des muscles, que le rire élimine. Il précise enfin que le rire change l'attitude vis-à-vis de la douleur : en effet, celle-ci est subjective et dépend de nombreux facteurs extérieurs comme la culture. Plus l'on a une attitude optimiste, moins on est sujet à la douleur et on lui prête d'attention.

Toutefois, ce type de rire à gorge déployée se retrouve davantage dans le comique que dans l'humour. L'humour étant considéré comme une véritable thérapie, on peut donc s'interroger sur la fonction thérapeutique qui pourrait exister dans le comique.

Le rire pourrait également agir favorablement **sur le système immunitaire**, hypothèse soulignée par Ornstein et Sobel (1992), et reprise plus tard par Simoneau (2013). Une

personne qui regarde une vidéo humoristique, en riant beaucoup augmente le taux d'anticorps présent dans sa salive, ce qui lui permettrait de mieux résister aux infections, telles que les rhumes.

Taubes (2010) note parmi les pouvoirs thérapeutiques de l'humour un **allongement de l'espérance de vie**. Elle cite également Rosenfeld, psychiatre, qui explique que « nous résolvons plus facilement nos problèmes, car l'hémisphère gauche du cerveau (raison, logique) est plus actif » et Lockert, psychothérapeute, pour qui « la plasticité du cerveau augmente, et de nouvelles connexions peuvent se produire ». Même forcé, le rire apporterait par son mécanisme du bien-être au corps. « Le rire sain met en œuvre, stimule, régularise, module les mécanismes neurochimiques normaux de contrôle de l'humeur ». (Rubinstein, 1983)

En plus de tout cela, le rire agit **contre les troubles digestifs** – de part la gymnastique abdominale qu'il provoque, l'accélération de la production de sucs gastriques et d'enzymes nécessaires à la digestion – diminue le taux de gras dans le sang, prévient les sinusites, l'insomnie – en chassant les idées noires, les tensions, le stress et la fatigue – la dépression et même le cancer. Il diminue la fatigue, l'arthrite et l'asthme. Il va même jusqu'à **freiner le vieillissement**.

Au niveau de l'esprit, l'utilisation quotidienne du rire l'éveille, comme le note Raquin (cité par Richou, 2008), tout en stimulant également la mémoire et en développant la créativité. Les personnes dotées d'un sens de l'humour développé auraient la chance de conserver avec l'âge une **mémoire intacte et un esprit de plus en plus vif**.

Il existe cependant des limites dans cet emploi du rire : de fait, il **peut devenir pathologique** lorsqu'il échappe au contrôle du cerveau. C'est le cas chez des patients qui présentent des lésions de certaines zones cérébrales (comme la sclérose en plaque). La maladie d'Alzheimer ou des maladies mentales comme la schizophrénie provoquent eux aussi des éclats de rire pathologiques, comme nous l'avons déjà noté à propos de l'humeur des auditeurs. De même pour ce qui concerne les suites d'interventions chirurgicales telles que les appendicites.

Néanmoins, il faut rappeler, pour conclure à propos de ces bénéfiques physiques, que cela concerne principalement le rire, qui n'est pas nécessairement présent au sein de l'humour. Il apparaît donc important de relativiser, ces bienfaits étant parfois à rapporter aux autres formes du risible plutôt qu'à l'humour proprement dit.

### ***E. Limites de l'emploi de l'humour***

Toutefois, Taubes (2010) ne semble pas partager cet avis d'un **lien entre humour et amour** lorsqu'elle cite Jim Holt, journaliste américain qui prétend que « le seul rival du rire comme pourvoyeur de bien-être et de plaisir est l'amour ». Pour distinguer humour et amour, elle explique que là où l'amour est aveugle et peut rendre stupide, l'humour aiguise l'intelligence en modifiant le fonctionnement cérébral.

De son côté, Sibony (2010) met en avant les situations dans lesquelles **l'humour apparaît inutile ou impossible** : ainsi il cite Staline pour qui « un peuple heureux n'a pas besoin d'humour ». Compte tenu de ce que nous avons dit précédemment, à savoir que l'humour est vital pour supporter les contrariétés de l'existence, cela paraît juste. Toutefois on peut s'interroger sur l'existence d'un tel peuple. Sibony (2010) ajoute plus loin que l'humour semble impossible lorsqu'on dirige un état. De fait, et nous l'avons déjà souligné précédemment, l'humour n'apparaît pas toujours adapté à la situation : à chacun de discerner si les circonstances et le public s'y prêtent.

Nous avons déjà posé les conditions nécessaires à l'émergence de l'humour. Cependant, malgré toutes ces précautions, l'humour peut dans certains cas ne pas remplir son rôle thérapeutique.

#### **1. Du côté de son auteur**

Concernant la *création* d'humour, Sibony (2010) dénonce ce qu'il appelle le « faux humour » : ainsi, l'humour ne peut se réduire à un simple jeu de mots, il ne suffit pas d'avoir un caractère « vif, à l'aise, interactif, prompt à se mettre en valeur » ni simplement de créer un décalage entre ton et contenu. L'humour vrai réclame l'emploi de la feinte et l'implication.

Ornstein et Sobel (1992) nuancent leur propos sur les bienfaits de l'humour en précisant que « l'humour ne vole pas toujours haut ». De fait il peut exprimer des sentiments hostiles, cyniques et rancuniers. Néanmoins, ils le considèrent comme un moindre mal à côté de la violence et de l'agression physique. Cela renvoie une fois de plus à la définition que l'on se fait de l'humour, certains auteurs n'y voyant aucun sentiment négatif, tandis que d'autres comme Ornstein et Sobel semblent y inclure l'ironie, la satire, le sarcasme ou encore l'humour noir.

Si le thérapeute n'observe aucun changement positif par l'emploi de cet outil thérapeutique, Sudres (cité par Billard, 2006) conseille de l'abandonner. De fait, cela peut s'avérer plus dangereux que bénéfique : le thérapeute peut par exemple avoir recours à l'humour **pour se défendre contre sa propre anxiété** et éviter d'entendre le patient. De plus, certains patients peuvent ne pas y être réceptifs, et même y réagir de façon négative, s'ils prennent les propos au premier degré (comme dans l'exemple d'Alban).

Pir (2008) note également une certaine ambiguïté dans le processus humoristique, dans les cas où il est employé à outrance : « Ceux qui tournent tout en dérision l'utilisent quelquefois comme une véritable arme ! » En effet, comme nous l'avons souligné plus haut, il est à utiliser avec modération. Autrement, il finit par perdre sa fonction « oxygénante » et devient un **outil de manipulation**. En outre, les personnes qui l'emploient abusivement peuvent être incomprises et considérées comme des êtres « je-m'en-foutistes », n'attachant aucune importance à rien, et pouvant ainsi choquer d'autres sujets plus sensibles.

Quant à Moura (2010), il observe que certains humoristes sont trop **tournés sur eux-mêmes**. En outre, ils présentent parfois un manque de conviction et une légèreté pouvant virer à l'anémie. Cela peut ensuite tendre vers la mélancolie puis tourner en maladie et finalement se terminer en **apathie**. De fait, nous avons vu qu'il est facile de tomber de l'humour au tragique ou au désespoir.

Enfin, L'Yvonnet (2012) semble avoir une dent contre les humoristes contemporains : il considère qu'ils n'emploient pas l'humour dans son sens originel, celui d'un combat contre le monde :

Le rire est une arme contre le sérieux, un remède contre le fanatisme. Rire, c'est dire non ! Un certain rire du moins. Celui de Swift est de celui-là. Le rire est un doute à l'état d'ébauche, un doute non encore formulé, mais qui **ébranle les certitudes**. Alors que la rigolade débridée [du côté des humoristes contemporains] dit oui, consent, acquiesce, adhère. (L'Yvonnet, 2012)

## 2. Du côté du récepteur

Du côté de la *réaction* à l'humour, il arrive que ce dernier manque son objectif. Cela peut être dû à différents facteurs, dont ceux énoncés ci-dessous.

Tout d'abord, Kamieniak (cité par Billard, 2006), alors même qu'il souligne la capacité de l'humour à renverser un affect, note cependant que ce processus n'en maintient pas moins la **représentation pénible**. C'est, comme nous l'avons noté plus haut, ce qui le distingue du refoulement voire du déni.

Bariaud (1983) relève les cas où **l'enfant rejette l'incongru**, considérant que ce n'est pas drôle parce qu'impossible : c'est alors qu'il nie et l'irréalité (le fait que ce soit imaginaire) et l'intention d'amuser. Elle soulève également d'autres échecs de l'humour pouvant être liés à une **incompréhension de l'enfant**, elle-même due à de multiples facteurs : cela peut venir d'une difficulté de perception (soit l'enfant ne peut se dégager de la vision d'ensemble, soit il est incapable de relier les éléments), d'une absence des prérequis cognitifs nécessaires (qui disparaît donc avec le développement), d'un non accès au suggéré, d'une absence d'accès à la fantaisie, d'une inacceptation de certaines situations en raison d'un affect envahissant, ou tout simplement d'un désintérêt.

Sudres (cité par Billard, 2006) ajoute que le patient peut employer l'humour dans un but de dévalorisation de lui-même, un moyen en quelque sorte de **s'autodétruire**, ou encore comme une sorte de **routine** empêchant tout changement et élaboration. Au thérapeute de bien évaluer le moment où il doit mettre un holà à ce genre de pratique, avant que cela ne devienne une habitude.

Enfin, Kamieniak (cité par Billard, 2006) soulève un autre point névralgique : selon lui, l'humour ne peut être envisagé au sein d'une **situation duelle**, en particulier dans le cas d'une pratique psychothérapeutique, où l'humour entraînerait un véritable court-circuitage de l'analyse des défenses. Il ajoute qu'il ne faut en aucun cas en faire l'un de nos outils privilégiés.

Nos observations cliniques semblent contredire cette théorie. Toutefois, il peut arriver que la relation duelle ait été quelque peu faussée dans nos observations puisqu'une tierce personne (moi-même en tant que stagiaire) était présente. Cependant, mes interventions sont rares voire absentes, étant donné que je prenais directement en note les comportements et échanges entre l'orthophoniste et son patient.

## *F. Etat d'esprit de l'humoriste*

« L'humour n'est pas une humeur, c'est une vision du monde ». (Gendrel & Moran, 2007) Pirandello (1988) va jusqu'à parler d'une « disposition d'esprit », d'un « **état d'âme** » particulier et plus ou moins transmissible. Il décrit cet état comme un mélange de scepticisme, de tolérance et de réalisme. Sibony (2010) y voit un moyen de « pouvoir se consoler d'en être là ». Cela peut paraître à première vue une vision quelque peu fataliste. Toutefois, elle est partagée par nombre d'écrivains.

Afin d'avoir une première idée générale des caractéristiques de cet état d'esprit spécifique à l'humoriste, notons sept éléments décrits par Schmidt-Hidding (cité par Moura, 2010) : tout d'abord, l'humoriste a « le sens du concret et une vision de la réalité très précise et sobre : c'est un **réaliste** ». Il possède en outre le sens du ridicule, se réjouissant de l'excentricité qu'il perçoit dans ce monde plein de contradictions. Il apprécie ceux qui s'écartent des normes, conserve une **vision critique** vis-à-vis de ce qu'il aime. De plus, il pratique l'**autodérision**, se plaçant lui-même comme victime de ses plaisanteries. Enfin, il jongle entre distance et amour et se pose en **sage souriant** conscient des faiblesses du monde.

A présent, considérons plus précisément comment les auteurs envisagent cet état d'esprit de l'humoriste, et détaillons certains traits caractéristiques que nous avons repérés et qui semblent prédominer.

### **1. Détachement du monde**

« L'homme de l'humour n'appartient pas au monde, il est **en chemin** mais ignorant la destination ». Il s'agit de « faire comme si on était tout le monde. C'est-à-dire comme si on n'était rien » (Noguez, 2004)

Dans l'esprit de l'humoriste, « l'insignifiant est fait grand et le grand insignifiant afin de détruire les deux » (Samuel Taylor Coleridge, cité par Pollock, 2001). Gendrel et Moran (2007) ajoutent que « l'humour prend le réel pour l'idéal, créant ainsi une confusion propre à anéantir l'idéal ou, mieux encore, à mêler les deux niveaux en indiquant la direction d'un idéal inconnu et inexprimé ». Cette attitude, Kamieniak (2000) la compare à celle de l'adulte face à l'enfant, lorsqu'il reconnaît et rit de la vanité des intérêts et des souffrances de cet enfant. « Le lien de l'homme de l'humour avec les hommes est très faible, **il s'en détache tout en étant inextricablement lié à eux** et c'est, selon lui, "la juste façon d'être au monde" ». (Noguez, 2004).

Cette prise de distance par rapport au monde est qualifiée par Moura (2010) de « **scepticisme extrême** » en ce sens que rien n'apparaît certain. Il évoque « une lucidité aiguë » qui n'entraîne ni joie ni tristesse mais un sourire unissant ces deux sentiments. Cazamian (1945) évoque une « condition profonde, commune au drame et à l'humour : **l'impartialité** souveraine, qui accueille les caractères comme des faits, portant leur loi en eux-mêmes ».

L'humoriste sourit du monde à la façon d'un dieu mais l'aime comme un homme et semble ainsi atteindre une sorte de **sérénité** où n'entrent ni tristesse, ni reproche, ni indulgence, ni joie, et pouvant aller jusqu'à une totale indifférence dans un total détachement. Le sourire vient d'un détachement du monde et non d'un renoncement à tout désir. [...] Le sourire de l'humoriste est celui du consentement à l'ambivalence de toute chose, de toute espérance, de toute délivrance, et s'il est proche du scepticisme radical, il n'ignore nullement l'allégresse, **l'amour du réel**. Non pas donc l'amour de la vie qui n'est qu'un aspect du réel, mais le sentiment irraisonné de la Joie selon Spinoza, amour sans complément d'objet, à la différence de l'amour proprement dit qui est « la Joie accompagnée de l'idée d'une cause extérieure. L'humour tient donc dans cet équilibre entre la Joie et le sentiment que rien ne la justifie, qu'elle est donc peut-être parfaite mais parfaitement immotivée, c'est pourquoi il sourit presque à tout et de tout ». (Moura, 2010)

De par sa distance prise par rapport aux choses de ce monde, l'humoriste parvient à en avoir une vision plus réaliste que les autres : de fait, Noguez (2004) prétend que, s'opposant au poète qui voit la vie en rose, l'humoriste n'est **pas dupe des apparences** mais représente « le plus réaliste des gens qui se moquent de la réalité ».

En revanche, le danger de ce détachement du monde, déjà cité dans les limites de l'emploi de l'humour, est de ne plus attacher d'importance à quoi que ce soit, ce contre quoi Chouchan (2008) nous met en garde, lorsqu'elle soutient que le sens de l'humour doit donner **de la légèreté à la vie, et non de la superficialité**. Il ne s'agit pas de dissimuler notre sensibilité. C'est pourtant l'objectif que semble rechercher l'auteur de l'humour selon Freud (1905) lorsque ce dernier affirme que le plaisir de l'humour naît d'une économie de dépense de sentiment.

## 2. Distance à soi et à la réalité

« L'humour incite à la réflexion sur soi, sur l'existence, sur l'humanité » (Nabati, cité par Taubes, 2010). Il nous paraît important ici d'opérer une distinction entre deux types de distance : celle que permet l'humour par rapport à la **réalité extérieure**, et la prise de recul qu'il entraîne vis-à-vis de **nous-mêmes**.

Nabati (1997) cite Freud qui écrivait : « l'humoriste semble dire : regarde, voilà, le monde te semble si dangereux : un jeu d'enfant ! Le mieux est donc de plaisanter. » Ainsi, l'humour aide à prendre de la distance face aux vérités crues et aux énigmes de l'Inconscient. Il **libère des frontières rigides** entre vrai et faux, intelligence et bêtise, permis et interdit. Tessier (1990) voit dans cette prise de recul la possibilité de rire des petites catastrophes de la vie quotidienne, tandis que Taubes (2010) souligne que cela apprend à interpréter les événements de façon différente. D'après Moreau (2006), cela implique de « transformer de petits événements sérieux en des fantaisies improbables auxquelles il [l'humoriste] ne croit pas ». Il s'agit d'une **mise à distance du poids de la vie** pour la transformer en quelque chose de plaisant qui nous reposerait de notre tension constante à suivre le sérieux de l'existence. Bien qu'il ne parvienne pas à alléger la vie elle-même, l'humour **change notre vision**, nous libérant de tout ce qui est pesant. « L'humour ne transforme pas la vie, mais transforme le regard que nous portons sur elle » (Moreau, 2006). Comme il a été précisé durant la conférence du Pôle Lardy de 2007, l'humour peut renouveler notre vision de la réalité, en nous redonnant un **regard innocent** sur la nature, un regard détaché de la simple vision utilitaire. Bariaud (1983) aussi a mis ce bénéfice de l'humour en évidence : elle cite en effet Berlyne qui affirme que « l'humour nous appelle à abandonner nos rôles prédominants, **à laisser de côté les habitudes** et les voies de pensée auxquelles nous sommes sujets la plupart du temps ».

L'humoriste doit savoir observer le réel, l'interpréter de façon personnelle et originale, susciter l'occasion de mettre en lumière, par sa naïveté adroite, la drôlerie, l'étrangeté, le tragique de la vie – toutes ces mille qualités des choses que sa façon de les montrer relève et souligne, mais qu'il transpose en même temps, les dégageant de leurs accompagnements prévus, les revêtant d'une discrétion sobre, et comme d'une invincible sérénité. (Cazamian, 1945)

Cette idée se rapproche du « *Gai savoir* » de Nietzsche (Denat & Wotling, 2013) qui consiste de fait en un besoin de se détacher des habitudes. Nietzsche invite donc à rire de soi-même, afin de combattre la « survalorisation de l'individu ».

Cela nous amène à la seconde orientation de cette partie, à savoir celle qui concerne davantage le rapport à soi.

« De l'humour à l'**humilité**, il n'y a qu'un pas », nous déclare Pollock (2001). Ornstein et Sobel (1992) insistent dans la citation suivante sur ce point, voyant dans l'**autodérision** un moyen de ne pas oublier notre imperfection :

J'ose dire qu'aucun être ne se trouve vraiment en bonne santé s'il ne peut rire de lui-même, en cachette et discrètement, quand il s'aperçoit qu'il s'est surestimé et qu'il s'est montré trop orgueilleux ou trop pédant. Il doit être capable de découvrir qu'il s'est laissé avoir parce qu'il a été trop sûr de lui, qu'il ne voit pas plus loin que le bout de son nez et qu'il est vaniteux. (Gordon Allport, cité par Ornstein & Sobel, 1992)

Selon Noguez (2004), Moura (2010) et beaucoup d'autres avec eux, l'auteur de l'humour prend pour cible les autres mais également et surtout lui-même. Moura (2010) ajoute que contrairement à la plaisanterie, au non-sens et au mot d'esprit, une grande importance est donnée au « je », ce qui induit une certaine « **indulgence** ». Pollock (2001) prétend que dans l'humour, c'est la personne toute entière, de ce qu'elle a de plus superficiel à ce qu'elle a de plus profond qui se met en scène.

Pollock (2001) souligne également que l'humoriste est moqueur, acerbe et critique mais sans se moquer de la naïveté des autres : il l'exploite au contraire chez autrui et la développe chez lui-même. « Il n'est pas un simple naïf comme l'idiot du village, ni un faux naïf comme l'ironie de Socrate, mais un **naïf vrai et lucide** sachant se servir des effets que cette naïveté produit chez autrui » (Pollock, 2001). D'après Nabati (1997), l'humour ne comporte **ni haine ni agression**, étant donné que son auteur s'implique dans sa moquerie.

Pirandello cite l'exemple de Socrate, capable de rire avec les autres lorsqu'il se voit tourné en dérision dans la représentation des *Nuées*. Et cela renvoie à l'idée de paradoxe énoncée plus haut, puisque l'humoriste parvient à éprouver du plaisir alors même qu'il se tourne en dérision :

Si ce meneur de jeu est émouvant et sympathique dans son irrésistibilité, cela tient pour beaucoup au fait [...] qu'il est joué, qu'il le sait, qu'il l'accepte et qu'au lieu d'en être uniquement angoissé ou accablé, **il en tire** et en fait tirer **du plaisir**. (David, 1983)

Sibony (2010) propose une explication à l'emploi de ce procédé : en se rendant volontairement ridicule, l'humoriste parvient finalement à son objectif. De fait, il empêche le récepteur de se moquer et va même jusqu'à l'entraîner à rire avec lui. En outre, tout en **se protégeant soi-même**, le fait de s'inclure va rassurer l'interlocuteur : « On peut rire de ce qu'on veut à condition qu'en même temps, on rie aussi de soi-même et des siens. Rire de soi est un **gage de sécurité pour l'autre** » (Sibony, 2010). Enfin, cette autodérision sert parfois les minorités, leur donnant l'occasion d'atteindre le monde qui les entoure et de se faire connaître, comme le souligne Rozon (1998). Ainsi, les Juifs qui transforment leurs malheurs en joyeuses libérations psychologiques. En outre, Sibony (2010) note que le fait de faire rire de soi et s'en consoler aide à **positiver nos faiblesses** pour ne pas être plaint. Contrairement à la consolation qui consiste à déplorer la douleur qui est vue négativement, l'humour la nomme positivement et cherche à s'en réjouir. A l'inverse, il peut aller jusqu'à rendre triste un bonheur qui s'offre (« ça va bien ? – très bien ! – ce n'est pas grave... ») afin d'aboutir à un basculement inverse qui **entraîne la détresse vers la joie de vivre**. Cela renvoie une fois de plus à l'idée de « *Gai savoir* » de Nietzsche (Denat & Wotling, 2013) qui parle de « victoire sur le pessimisme et le découragement ». L'affect central est selon la théorie de Nietzsche la gaieté d'esprit ou « belle humeur ».

Cette distance à soi permise par l'humour aboutit également à l'expression de sentiments positifs vis-à-vis d'autrui : Taubes (2010) l'illustre bien lorsqu'elle remarque que notre rire permet **d'exprimer notre appartenance à un groupe humain**, parce que tous nous possédons nos préjugés, nos croyances et nos faiblesses. Même si cela ne modifie pas la réalité, cela nous rend pour un temps plus tolérants, plus aimants, et donc moins égoïstes.

Cette tolérance présente dans l'humour est bien mise en exergue dans le travail du clown, dans lequel Trémolières (citée par Billard, 2006) voit un « espace de jeu où l'on peut, en sécurité sinon **sans angoisse, prendre** « devant tout le monde » **le risque de rater**, d'être mauvais, sot, maladroit, buté, désarçonné, coincé, brutal, naïf, peureux, envahissant, envahi, ébloui, exaspéré... » Cela renvoie également à la notion de danger préalablement évoquée.

Pagnol (1982) considère cette distance à soi d'une façon très personnelle, différente de celles énoncées ci-dessus : selon lui, rire de soi consiste à se dédoubler, c'est-à-dire à **se comparer à l'homme que l'on a été**. « C'est le comble de la vanité : je mesure mes progrès, et c'est une **source de satisfaction**. D'ailleurs, je ris souvent de ce que je fus, jamais de ce que je serai ».

### 3. Sauvegarde de la santé psychique

« Plus les situations sont douloureuses, plus on fait de l'humour pour **dédramatiser**. » (Binet, citée par Billard, 2006) Le recours à l'humour comme mode d'expression consiste en une mise à distance des émotions et des affects afin d'en limiter le caractère traumatique. Certaines personnes ont recours à l'humour dans le but de se protéger contre les réalités extérieures, y trouvant des fonctions de **pare-excitation**.

Il [l'humour] fonctionne comme une soupape. Il contient une vertu cathartique, thérapeutique, qui contrairement à celle du rêve, s'avère immédiatement et intuitivement compréhensible et efficace, sans nécessiter un travail d'association d'idées, d'analyse et d'interprétation. (Nabati, 1997)

Cette idée est reprise par de nombreux auteurs, dont Bourdet-Loubère (citée par Billard, 2006) qui reprend la notion d'instance parentale de Freud (1927) pour émettre l'hypothèse que dans certains cas – elle prend l'exemple des suicidants – l'humour remplacerait la mère dans son rôle de pare-excitation. « De fait, le sujet, grâce au travail de l'humour [...] parvient à ramener cette réalité trop brutale qu'est sa tentative de suicide à une représentation plus simple et plus aménageable, **réduisant l'aspect négatif**, destructeur et désorganisateur de son geste ».

Mis à part ce cas particulier des suicidants, Freud (cité par Kamiński, 2000) considère que l'humour nécessiterait **l'illusion qu'il s'agit de quelqu'un d'autre** qui souffre sur scène, et que ce n'est qu'un jeu ne pouvant donc pas agir sur notre sécurité personnelle.

Rubinstein (1983) déclarait déjà que l'humour peut servir d'**exutoire**, permettant d'évacuer les petits stress quotidiens de façon socialement acceptable. Il y voit une libération périodique de la logique, du sérieux et des responsabilités de la vie. Bonicel (2012) parlait récemment d'« échappatoire ». Il reprend en ce sens l'idée d'Ornstein et Sobel (1992) qui constataient que lorsqu'on rit, on ne peut plus penser à ce qui nous perturbe. L'humour nous permet de prendre des distances face au danger et de couper court aux sentiments d'anxiété et d'impuissance qui nous paralysent. Pour Thau (1996), l'humour est l'une des

manières de **traiter l'angoisse**, devant le monde et la mort. Momigliano (cité par Pirandello, 1988) quant à lui considère qu'il n'y a que deux moyens d'apaiser nos souffrances : soit en s'y résignant, soit en en riant à la façon des humoristes : il parle de « véritable consolation de désespéré ». Alby (citée par Billard, 2006) approuve cette théorie, prétendant que l'humour permet de mieux supporter les difficultés de l'existence en modifiant autour de soi ce qui est difficile.

Il sert en outre à **désactiver les éventuelles attaques des autres**, comme dans cet exemple d'Ailloud et al (2007) dans lequel Churchill à qui une femme disait « si j'étais mariée avec vous, je verserais du poison dans votre verre » rétorque : « Madame, si j'étais marié avec vous, je le boirais ». Dans la mesure où l'humour est utilisé avec modération, il sert parfois à **décharger l'agressivité éprouvée**, comme dans cet autre exemple dans lequel Ailloud et al (2007) citent Freud : « l'humour ne se résigne pas, il défie » et illustrent cela en prenant pour exemple Sacha Guitry : « chez certaines femmes, le sommeil est ce qu'elles ont de plus profond ».

Moyen d'attaque ou de défense, l'humour représente donc un **pouvoir**. « Un individu dépourvu du sens de l'humour est à la merci de tous les autres » (William Rotsler, réalisateur de BD, cité par Ailloud et al., 2007).

Cependant, cela peut aller jusqu'à l'excès, chez certaines personnes comme les grands timides, et devenir par là une façon de ne jamais rien aborder de front et un **refuge idéal**. Maillard (2008) quant à elle souligne que se donner la possibilité d'exprimer ce qui nous handicape rend libre.

Pour Nabati (1997), si l'humour a une fonction de dédramatisant, son rôle s'étend bien au-delà : il le décrit comme un « sujet noble et sérieux » qui s'avère presque **vital** pour exprimer nos craintes psychologiques ou préoccupations inconscientes tout en leur apportant une fin heureuse, une **solution positive** impossible à obtenir de façon rationnelle. Cette transformation les rend alors plus accessibles humainement et distingue l'humour du refoulement qui consisterait à nier ces obstacles. « Sans la soupape de sécurité de l'humour, nous serions dans la position dépressive : le blocage sans possibilité de passage à l'acte ou la violence transformant le rêve en cauchemar. » (Nabati, 1997)

Bourdet-Loubère (citée par Billard, 2006) va jusqu'à déclarer que cela aurait un impact positif sur les assises narcissiques du sujet, et est soutenue dans cette idée par Kamieniak, Louvilte et Sudres (cités par Billard, 2006) ainsi que nombre d'auteurs qui soulignent

l'importance de l'humour dans l'**estime de soi** et la **revalorisation narcissique**. « Le noyau de l'humour réside dans un narcissisme triomphant » (Kamieniak, 2000).

En effet, son utilisation peut aider à mettre en exergue les progrès et améliorations, et lorsqu'il est employé par le patient, se porter garant de sa santé psychique.

Par là même, l'humoriste réaffirmerait son invulnérabilité narcissique, assurant non seulement qu'aucun traumatisme ne peut l'atteindre, mais encore qu'il y trouve matière à gain de **plaisir** – un plaisir modeste et précieux qui en fait tout le charme.[...] Car l'humour, loin d'être humble acceptation de la Nécessité, s'affiche comme son **défi** : l'humoriste, contraint à la souffrance, oppose à l'inéluctable l'affirmation joyeuse de son intégrité narcissique, faisant la démonstration éclatante de sa capacité de **pouvoir continuer à penser** – y compris la situation traumatique, et malgré elle. (Kamieniak, cité par Billard, 2006)

Cela renvoie à l'idée d'un certain détachement du monde, que nous avons exprimé au début de ce chapitre concernant l'état d'esprit de l'humoriste. Taubes (2010) note que réussir une plaisanterie fait bénéficier à son auteur d'une certaine gloire personnelle. Ainsi, l'ego se gonfle de **fierté**. Non seulement un sentiment de bien-être nous envahit, mais l'on se sent alors plus intelligent.

Toutefois, Freud (1905, cité par Kamieniak, 2000) semblait avoir une opinion quelque peu différente sur le sujet, considérant que l'on ne peut faire de l'autodérision que si l'on a déjà une idée préconsciente ou inconsciente de sa propre valeur et de son mérite. « Seul un homme fier peut s'abaisser jusqu'à se ridiculiser soi-même ». Toutefois, nous observons que les enfants, qui en général sont dépendants de l'adulte et n'ont pas nécessairement déjà une grande confiance en eux, sont capables de faire de l'autodérision très jeunes.

#### **4. Humour et émotion**

Selon Evrard (1996), « il y a élimination de toute émotion humaine et jugement affectif due à l'**insensibilité**, l'indifférence, la distanciation, l'élévation narcissique ». Cependant, il cite ensuite Escarpit qui dans *l'Humour* (1960) distingue deux phases concernant le trait humoristique : la première est un **regard critique** qui révèle l'absurdité des situations et dévoile ainsi l'ironie du monde et de la condition humaine. C'est la phase de distanciation, d'insensibilité, ou encore d'« anesthésie momentanée du cœur » selon Bergson (*Le Rire*,

1900), proche de l'ironie (par l'utilisation de l'antiphrase, de la litote – dire moins pour faire entendre plus – de l'oxymore ou encore de l'hyperbole), de la satire et de l'esprit par la démarche intellectuelle et la **lucidité critique**.

Vient ensuite la deuxième étape, qui nous intéresse plus particulièrement ici : c'est la phase de rebondissement hors de l'absurde qui « va de la malice à la charité en passant par l'humilité » (Evrard, 1996). C'est le temps de l'affirmation, où l'on passe **de l'indifférence au clin d'œil complice** entre humoriste et lecteur. L'humour devient alors **affectif** et « mouvement du cœur » n'engageant plus seulement l'intelligence mais le corps, les affects et la sensibilité. « Lorsqu'il est un acte de solidarité affective envers l'ordre du monde, l'humour devient l'expression et l'envers d'une véritable sensibilité aux maux des victimes ».

Bourdet-Loubère (citée par Billard, 2006) parle de balayer l'affect pénible au profit d'un nouvel affect, moins coûteux pour le Moi. C'est ainsi qu'elle en arrive à l'idée de l'humour comme **mécanisme de défense**, au même titre que le refoulement, visant à déplacer les affects douloureux au profit d'une décharge pulsionnelle neutre. C'est également l'avis de Sousa et Pir (2008) qui abordent l'humour comme moyen de se protéger de la souffrance. Pir cite Freud qui y voit également « une sorte de pendant psychique du réflexe de fuite dont la tâche est de **prévenir la naissance du déplaisir** ». Pour le psychanalyste, l'humour est la plus haute réalisation de défense de l'homme.

## 5. Humour et ambiguïté

Comme nous l'avons précédemment souligné concernant la distance par rapport à la réalité, « l'humour **renverse les normes** en feignant d'ignorer les présupposés, les jugements de réalité ou de valeur, implicitement admis par la majorité » (Evrard, 1996). L'humoriste utilise la fausse naïveté – attitude de base de l'humoriste – pour feindre de ne pas connaître les normes implicites – souvent basées sur des préjugés – et ainsi « imposer innocemment sa propre vision du monde ». C'est en instaurant chez son auditoire un **doute** sur tous les préjugés qu'il parvient à ses fins : il réfute les certitudes établies pour **rechercher une vérité qu'il sait ambiguë et insaisissable**. « La vérité n'existe pas en elle-même, elle ne réside pas en un lieu transcendant mais doit **sans cesse** être distribuée, réinventée, réévaluée librement » (Evrard, 1996). Au lieu d'imposer une vérité unique, l'humour finit par dérouter le récepteur. Le lecteur peut ainsi interpréter à sa guise le texte ou le spectacle, étant donné qu'il n'existe aucune vision du monde, aucun système de

valeurs et aucune théologie clairement définis. Le locuteur paraît « désengagé de l'énoncé littéral qu'il n'assume pas et invite ainsi le récepteur à décoder un sens second ». « Le discours humoristique laisse la liberté au lecteur de décider du sens qu'il faut donner au texte sybillin » (Evrard, 1996). Contrairement à l'ironie, la satire et la parodie, l'humour n'a **pas de cible facilement identifiable** : Evrard (1996) parle de « brouillard sémantique ». « Si l'humoriste semble adhérer aux thèses qu'il expose, il adopte à leur égard une position décalée qui les affecte d'ambiguïtés ».

## 6. Humour et jugement

Dès le Moyen-Âge, comme le constate Rozon (1998), l'humour est utilisé afin de dénoncer certaines vérités. De fait, dans les cours royales, le fou du roi clamait des vérités, par le biais de l'humour, qui ne sont pas toujours bonnes à entendre. C'était un **moyen de contestation subtil**. L'humour a le pouvoir de porter un jugement, et ceci de façon implicite.

Il est l'une des armes de la société, l'une des plus élevées peut-être, comme Bergson semblait le suggérer, pour remettre dans le droit chemin un de ses membres qui se serait égaré. Moins cinglant que l'ironie, il est peut-être cependant l'une des plus humiliantes de ces armes, puisqu'il relève détail après détail les errements du coupable. (Moreau, 2006)

De fait, Sibony (2010) montre bien que cela se fait de façon détournée : l'humour fait dire des choses étranges au désordre pour dénoncer l'ordre et la norme où pourtant il s'intègre. Quant à Simoneau (2013), il s'appuie sur les paroles de Bruno Fortin qui constate que « l'humour permet aussi d'exprimer son insatisfaction ou son désaccord **d'une façon socialement acceptable**, dans la mesure où l'on respecte certaines limites. Il peut constituer une première étape vers une discussion plus sérieuse. Par ailleurs, il est fort utile lorsque vient le temps de reconnaître ses erreurs ».

Selon Pirandello (1988), l'homme qui plaisante est rarement bienveillant et jamais heureux. Contrairement à certains auteurs comme Kamieniak ou encore Moura cités plus haut, il considère que l'humoriste, plutôt que de s'amuser des contradictions de l'existence, au contraire les accuse, en souffre et s'en irrite.

Francesco Berni, poète (cité par Pirandello, 1988) définit l'humour entre autres par sa capacité **à condamner mais à la fois à excuser** les hommes et leurs actes. On retrouve ici l'idée de paradoxe énoncé précédemment.

Cette notion de jugement tend toutefois à disparaître, comme s'en plaint l'écrivain L'Yvonnet (2012), constatant que l'humoriste de nos jours est au contraire un professionnel de la communication qui ne cherche qu'à se mettre les rieurs dans la poche. Il ne prend aucun risque et ne fait aucun combat contre le monde. « Il ne va jamais contre quoi que ce soit, il se laisse porter par la vague, pour en récolter l'écume ». (L'Yvonnet, 2012)

Au vu de nos observations cliniques, les enfants ne semblent pas avoir recours à cette fonction de l'humour en situation duelle avec l'orthophoniste. L'idée de Gendrel et Moran (2007) que l'humoriste « ne défend aucune cause, et surtout pas la sienne », et ne prend ainsi aucun risque paraît bien convenir aux enfants.

## 7. Humour et espoir

« Il s'agit d'espérer sans motif pour le faire, pour la seule **vertu vitale** de l'espoir » (Moreau, 2006). Moreau soutient que l'humoriste a le pouvoir de faire passer une note d'espoir « appelant à se détacher de ce que la situation a de tragique ». Cet espoir permettra de « se libérer de la tension imprimée par la conscience du caractère tragique de l'existence ». Bien que l'humoriste ne crée pas une réalité nouvelle comme le fait le mystique, « il n'en reste pas moins quelqu'un qui porte en lui quelque chose comme une espérance, et cette espérance constitue une sorte de **détente** qui est un appel » (Moreau, 2006). Il va jusqu'à déceler de l'espoir au sein-même de certaines formes d'humour noir, comme nous l'avons spécifié dans le paragraphe consacré à ce sujet.

Moura (2010) semble s'accorder avec cette idée, puisqu'il souligne que l'humour émerge dans les **situations où le rire franc est empêché** et remplacé par une hilarité faite de réserve, proche du sourire. Selon Alfred Sauvy (cité par Moura, 2010), « le faible, l'opprimé, parvient plus facilement que le fort à l'instant de détente, parce qu'il en a **besoin** ; du moins, l'humour est-il parfois la seule arme dont il dispose ». Moura (2010) distingue ainsi l'humour excentrique de l'humour des opprimés.

## 8. Limites

« L'homme de l'humour a honte de l'humour même ». (Noguez, 2004). Ce dernier, après avoir fait l'apologie de l'homme de l'humour, va d'abord à notre grande surprise affirmer qu'il n'existe pas, tout en le décrivant ensuite de façon très pessimiste : il donne par là l'impression que l'humoriste cherche la boue, la chute et l'écrasement. Il tente de façon acharnée et peu à peu de se détacher de tout. « Il ne veut rien être ». Il affirme que

l'humour n'a aucune fondation et est d'une grande **fragilité**. Il le définit comme « **pessimisme**, écoëurement, honte, masochisme » et reprend le paradoxe énoncé plus haut : « Lui-même, l'homme de l'humour, veule et sublime, sadique et martyr, sarcastique et bon, suicidaire et donquichottesque, revenu de tout, ouvert à tout : à l'utopie, au doute, à l'intransigeance, à la compassion : sachant qu'il n'est que poussière, que crachat, et en route vers l'Infini ». Contrairement à ce que nous avons noté, Noguez (2004) considère l'héroïsme comme la valeur la plus éloignée de l'humour.

« L'homme de l'humour est **improbable**, alors même que tout le monde croit l'avoir rencontré » (Noguez, 2004). Voici une vision plutôt surprenante, vision toutefois peu partagée par les auteurs. Noguez (2004) prétend qu'il n'existe que dans l'imaginaire et n'est donc **pas viable**. Il paraît en effet impossible de « **tout accepter en refusant tout**, et en rire, et rester en cet équilibre instable éternellement ». Et d'ajouter : « L'homme de l'humour est l'homme absolu. Autant dire que c'est l'homme impossible. Finalement, nous ne pouvons que **nous en approcher toujours davantage sans jamais pouvoir l'atteindre**. » (Noguez, 2004). Il représenterait donc selon lui le plus bel **idéal** humain possible. Il conclut enfin son livre par ces mots : « Pour achever le geste de Jacques Vaché retirant en 1917 son "h" à "humour", je me vois contraint ici, solennellement, quoique la mort dans l'âme, de lui ôter ses cinq dernières lettres ».

En réponse à Noguez, Gendrel et Moran (2007) considèrent que si l'homme de l'humour n'existe pas, les textes humoristiques existent et manifestent une forme d'expression particulière, « même si l'attitude nécessaire pour les produire est peut-être insoutenable tout au long d'une existence ». En effet, lorsque l'on considère toutes les conditions nécessaires pour faire de l'humour, on aurait tendance à se dire que c'est impossible, et que personne ne peut les réunir toutes. Cependant, bien que l'homme de l'humour semble être un idéal inatteignable, cela n'empêche pas l'humour d'exister. Il est vrai que le paradoxe de « tout accepter en refusant tout » rend la chose difficile. Une telle personne n'existe pas, mais chacun peut l'incarner à certains moments de l'existence, ou seulement **dans certaines situations et circonstances précises**. De fait, les gens qui possèdent cet humour ne l'utilisent pas en permanence, et ne sont donc pas dans cette attitude paradoxale continuellement. Ce ne serait pas viable dès lors que nous avons **besoin d'attacher de l'importance aux choses et aux événements pour garder goût à la vie**.

## G. Le rire

Rubinstein (1983) nous apprend qu'en Occident, le rire a longtemps été considéré comme impoli voire satanique. Il n'est acceptable que depuis deux cents ans. Ainsi au Moyen-âge, l'amour était situé dans le cœur, organe noble, tandis que le rire trouvait naissance dans la rate. Dix ans plus tard, cette vision n'est pas complètement révolue. Ornstein et Sobel (1992) constatent que nombreux sont les gens qui ne prennent pas le rire vraiment au sérieux. Il est trop souvent estimé comme un **jeu d'enfant**. Être adulte signifie travailler, être responsable et sérieux. Pourtant Alphonse Allais (cité par Tessier, 1990) prétend que « les gens qui ne rient jamais ne sont pas des gens sérieux ».

En outre, comme le fait remarquer Moreau (2006), on observe une dualité dans les définitions : il constate en effet que presque tous les auteurs sont d'accord pour voir dans le rire une part de **méchanceté** et en même temps une tendance à **l'empathie** et l'indulgence souriante. Sibony (2010) le remarque également quand il met en évidence deux rires qui coïncident : « il y a de la **joie** présente dans la **moquerie** et de la moquerie implicite existant dans le rire de la joie ».

Pagnol (1982) considère qu'il n'est pas impossible d'en donner une formule très large et très simple, qui fournirait une explication unique, valable pour tous les rires. Nous allons donc nous risquer à le faire.

### 1. Des rires

Toutefois, nous sommes bien contraints de commencer par le constat qu'il n'existe pas, tout comme c'était le cas pour l'humour, une seule définition du rire. Les auteurs en distinguent en général au moins deux.

Tout d'abord, Pagnol (1982), évoque ces deux sortes « aussi éloignées l'une de l'autre, mais aussi parfaitement solidaires que les deux pôles de notre planète ». Le premier rire est le vrai, renvoyant au rire sain, tonique et reposant, auquel on a recours lorsque l'on se sent **supérieur à l'autre**, au monde entier, ou à nous-mêmes. Il l'appelle **rire positif**, et l'oppose au **rire négatif**, dur et presque triste. On rit alors parce que **l'autre est inférieur** à nous. Il renvoie au rire du mépris et de la revanche. Cependant, entre ces deux sortes de rires, Pagnol (1982) note toutes sortes de nuances. Finalement il conclut que « sur l'équateur, à égale distance de ces deux pôles, nous trouverons le **rire complet**, constitué par l'association des deux rires ».

Noguez (2004) se rapproche de ce point de vue, distinguant pour sa part le **rire de connivence**, du oui universel, le rire ravi, et le rire du non, **de retranchement**, de l'adolescent en crise. A l'instar de Pagnol (1982), il note que lorsque ces deux rires s'additionnent, cela aboutit à un **rire universel** « signe de déconnexion d'avec le sérieux et de connivence avec autrui, rire absolu ». L'humour naît de ce rire.

Ornstein et Sobel (1992) proposent eux aussi deux sortes de rires avec d'une part « le rire jaune, qui exprime l'**orgueil**, la raillerie, le mépris et la cruauté », et d'autre part le rire qui « manifeste une **joie** exubérante, positive, **saine** ».

Quant à Sibony (2010), il en dénombre davantage : le **rire nerveux** dont le but est de dissimuler l'angoisse mais qui la met davantage en avant, le **rire fou** qui libère, le **rire du grotesque** qui marque le nouveau et l'insensé, le **rire lointain** qui paraît venir du rêve, et enfin le **rire résistant** permettant de combattre un état neutre ou une contrainte. Le rire du grotesque est surnommé « rire de la présence » du fait qu'il libère une **joie d'exister** qui n'a besoin que d'être là. C'est le rire de la peur surmontée d'être démunie face à l'autre. Il utilise d'ailleurs la même énergie narcissique que la peur. Sibony (2010) opère ensuite une distinction entre le **rire de situation**, qui renvoie au plaisir de se prendre pour un autre mais de s'en dégager pour rester soi, et le **rire de la présence** qui consiste en la joie de se prendre pour un autre qui se révèle être soi-même. Il ajoute que « le carrefour entre ces deux rires correspond au **rire de l'absurde**, qui manifeste le grotesque à travers la situation. Il se dégage de tout sens, c'est ainsi qu'il provoque le rire ».

Ainsi, sans nous lancer dans une description approfondie de tous les types de rires, il apparaît toutefois nécessaire ici d'en risquer une définition la plus claire possible.

## 2. Essai de définition

Tout d'abord, Rozon (1998) précise les « **univers du rire** », c'est-à-dire toutes les situations dans lesquelles on le rencontre, tous les cas qui provoquent son irruption. Il nomme ainsi l'**histoire drôle**, qui « ne menace pas et met le plus souvent en scène un monde gentil où bons et méchants s'affrontent », **la blague**, « humour de l'instant avec une chute inattendue et savoureuse », **la farce**, ressemblant souvent à un « coup monté contre une victime » sans nécessairement de méchanceté, **le grotesque** ou « royaume de l'excès, de l'énormité et de la démesure », caractérisé par une grande exubérance et une évasion temporaire hors de toutes normes. Viennent ensuite **le ridicule** qui « crée une petite prison

où se débat un anti-héros absolu », **l'ironie** ou l'art du contresens, l'art d'interroger en feignant l'ignorance, **la parodie** qui utilise des structures déjà existantes pour les altérer, et **la satire**. Il y ajoute **le cynisme**, où l'auteur usant de railleries et de sarcasmes ne respecte plus rien, et qui ne rencontre pas toujours le rire, **le scabreux** qui, « faisant peu cas des règles sociales et des bonnes manières », prend plaisir à profaner les tabous, **l'humour noir** dans lequel le rire se fige, et enfin **l'absurde**. Toutes ces formes aboutissant au rire semblent appartenir selon Rozon (1998) à l'univers de l'humour. Cela ne correspond pas parfaitement à la définition que nous en avons faite précédemment, mais cette dernière n'est pas la seule vérité et peut être controversée.

Abordons à présent le point de vue psychanalytique : ce que Freud (1905) nous apprend du rire concerne à la fois le rire du mot d'esprit, celui de l'humour et celui du comique. Au risque de nous répéter, rappelons que le célèbre psychanalyste considère le mot d'esprit comme une économie de dépense d'**inhibition**, le comique comme l'économie de dépense de **représentation**, et enfin l'humour comme une économie de dépense de **sentiment**. Or Freud conçoit le rire, dans ces trois cas, comme le moyen, pour une somme d'énergie psychique jusque là utilisée à des fins d'investissement, de subir une libre décharge. Le plaisir à l'origine du rire est donc lié à la suppression de cet investissement. La condition du rire est donc cette possibilité de **décharge**. Cela paraît plausible, étant donné que le rire lorsqu'on l'observe apparaît libérateur pour le sujet.

Sibony (2010), psychanalyste plus contemporain, nous livre également son point de vue sur le sujet, abordant le rire en tant que **syncope**. Celle-ci est liée au **choc de sens**, qui rebondit et se calme enfin lorsque du sens réapparaît. Elle peut même parfois passer d'un manque de sens à un **manque de respiration**. « Syncope signifie *avec le retrait, avec le retranchement*, et dans le cas du rire, c'est un retrait de sens, de norme ». Faire rire consiste donc à changer le contexte d'un énoncé, c'est-à-dire **en changer le sens en gardant les mots-clefs pour produire des sens nouveaux**. Comme le dit si bien Rubinstein (1983), « on attend un sens, et comme il ne vient pas, on rit ». Il faut également y ajouter de la tromperie et de la **joie de vivre**.

Selon les théories intellectualistes citées par Moreau (2006), le rire est le résultat de la perception d'une **contradiction entre deux notions** : soit notre attente et la réalité – ce que soutient Kant : « le rire est un affect procédant de la manière dont la tension d'une attente se trouve soudain réduite à néant » – soit le concept et l'intuition sensible à laquelle nous

l'appliquons, soit enfin deux idées d'une même conception (il cite pour exemple : « une femme laide mais coquette agissant comme une jolie femme »).

Pagnol (1982) quant à lui considère le rire comme « un chant de triomphe », c'est-à-dire « l'expression d'une **supériorité momentanée**, mais brusquement découverte du rieur sur le moqué ». Il nuance son propos en précisant que dans le cas du rire positif, cette supériorité n'est que provisoire. Il voit en outre dans le **sourire** un sous-rire, qui serait « l'expression à mi-voix d'une légère supériorité révélée, ou d'une grande supériorité déjà reconnue ». Toutefois, il écrit : « On pourrait définir l'ami en disant : "C'est un homme qui peut rire de moi sans me fâcher". » Dans le cas du rire de l'ami, ce sentiment de supériorité apparaîtrait en effet passager et sans conséquence.

Nous retiendrons principalement de ces diverses définitions que la diversité des rires est sans doute essentiellement liée à l'intention de leurs auteurs. De fait, selon que celle-ci est bienveillante ou non, le rire s'en trouve modifié, et ses conséquences également.

### 3. Origine

Pour commencer, notons que Rubinstein (1983) situe le rire dans le cortex préfrontal droit au niveau du **contrôle de la personnalité**. Ainsi on peut émettre l'hypothèse que le rire serait influencé par le caractère propre de chaque individu, tout comme l'humour.

Plusieurs études précisent que le sourire précède le rire. Rubinstein (1983) décrit son apparition en constatant tout d'abord qu'il n'est pas évident de distinguer le sourire physique du sourire psychique, d'autant plus que cela varie d'un enfant à l'autre. Néanmoins, il donne quelques ordres de grandeur : de 5 à 6 semaines se développent les premiers sourires de réponse aux sourires maternels, suivis vers 4 mois des premiers rires aux éclats. Vers 6-8 mois, le bébé reconnaît l'adulte et est sensible aux chatouillements. Un ou deux mois plus tard, émerge le sourire discriminatif (c'est-à-dire adressé à un sujet plutôt qu'à un autre). Enfin, de 18 mois à 4 ans, on passe d'à peu près un sourire toutes les 6 minutes à un sourire par minute. Ces observations contredisent les théories qui voient dans le rire un sentiment de supériorité et de l'hostilité (telles que celle de Pagnol citée plus haut).

Provine (2002) quant à lui nous fait part de ses observations dans l'évolution du rire chez l'enfant. Il précise en premier lieu que **le rire précède la parole et l'humour**. Dès l'âge de trois mois et demi – donc bien avant le développement du langage – les premiers rires liés

à une stimulation sociale apparaissent, souvent au moment des premières séances de chatouillement. Comme les pleurs, en l'absence de la parole, le rire sert pour l'enfant à **communiquer et interagir** avec ses parents, en particulier la mère. A l'instar de l'humour, **le rire évolue** en fonction de l'âge, son expression se modifiant. C'est vers l'âge de cinq ans, dans une période où ils jouent beaucoup, que les enfants rient le plus et de la manière la plus exubérante.

#### 4. Rire destructeur

« Lorsque le rire négatif ne se tempère pas d'une nuance de rire positif, il s'appelle "**ricanement**". » (Pagnol, 1982) Bergson (cité par Moreau, 2006) insiste sur le rire en tant que **plaisir**, mais nuance ensuite cette affirmation, y ajoutant la possibilité d'une **méchanceté** :

Même au théâtre, le plaisir du rire n'est pas un plaisir pur, je veux dire un plaisir exclusivement esthétique, absolument désintéressé. Il s'y mêle une arrière-pensée que la société a pour nous quand nous ne l'avons pas pour nous-mêmes. Il y entre **l'intention inavouée d'humilier**, et par là, il est vrai, de corriger tout au moins extérieurement. (Moreau, 2006)

Moreau (2006) va encore plus loin dans l'interprétation de ce qu'en dit Bergson. Il définit le rire comme une **correction**. Fait pour humilier, il doit donner à la personne qui en est l'objet un sentiment pénible. Il va même jusqu'à déclarer que le rire n'atteindrait pas son but s'il portait la marque de la sympathie et de la bonté. Cependant, nous ne savons de quel rire il s'agit ici, et nous pourrions donc émettre l'hypothèse qu'il ne renvoie pas au rire de l'humour, dans lequel la méchanceté se doit d'être absente.

On peut également définir le rire néfaste autrement qu'en tant que moyen d'humiliation. Comme le décrit Rubinstein (1983), certaines pathologies présentent des **rires autodestructeurs** allant à l'encontre de la thérapie. Ainsi par exemple, un rire aberrant, ne provoquant ni joie ni plaisir, existe dans trois affections neurologiques que sont la sclérose en plaques, la sclérose latérale amyotrophique et les atteintes pseudo-bulbaires. Quant aux schizophrènes, ils présentent également un rire spécifique, non adressé à autrui et décrit comme discordant, maniéré et stéréotypé. Enfin chez les maniaques, le rire est un symptôme révélateur d'intentions agressives.

## 5. Rire du comique

Distinguons à présent les rires selon le processus utilisé. De fait, le rire ne se présentera pas de la même façon s'il provient d'une situation comique ou d'une situation humoristique.

« Nous rions toutes les fois qu'une personne nous donne **l'impression d'une chose** ». (Bergson, cité par Moreau, 2006) Sibony (2010) aborde cette idée dans un chapitre consacré au lien entre rire et identité : « Le principe du comique est de se faire prendre pour ce qu'on est ou ce qu'on n'est pas, [ou de] faire prendre quelque chose pour autre chose ». Or rire revient à perturber l'identité tout en étant certain de la récupérer. Ainsi on trouve de la joie à **être un autre sans courir le risque de perdre son identité**. Après le conflit, il y a réconciliation avec le monde et avec soi en contournant l'émotion. Finalement, cela débouche sur un **meilleur accord avec soi et les autres**. Le rire est décrit ici comme une secousse d'identité : on se perd et se retrouve. Sibony (2010) emploie le terme de « duplicité du rire » en ce sens que le rire est une rencontre, avec soi (avec son double) ou avec les autres.

Toutefois, le rire ne se réduit pas à cette dimension comique : « le rire est à la fois beaucoup plus large que le comique et, inversement, le rire n'est pas nécessairement lié au sentiment de comique : un pince-sans-rire est comique sans rire ». (Rubinstein, 1983)

## 6. Rire de l'humour ou sourire

C'est pour cette raison que nous allons à présent envisager le rire sous un autre aspect, à savoir lorsqu'il naît de l'emploi de l'humour.

Il convient tout d'abord de préciser que ce rire peut ne pas exister dans l'humour, et être **remplacé par un sourire**, comme énoncé plus haut. Evrard (1996) précise que la coïncidence rire-humour est partielle et occasionnelle : elle est liée à la détente entraînée par l'humour dans certains cas. Bariaud (1983) note que « la réaction d'humour, spontanément et ouvertement, ne se traduit que par le rire, le sourire et/ou (ils peuvent être absents) l'exclamation "c'est drôle". En dehors de ces manifestations observables, il est rare que transparaisse autre chose qui révélerait le fond du sentiment de drôlerie ». Cette prédominance du sourire sur le rire permet à Noguez (2004) d'avancer que l'humoriste se rapproche davantage du sage que du fou.

Moura (2010) explique lui aussi la raison pour laquelle l'humour entraîne plus spontanément le sourire que le rire, en prenant l'exemple plus spécifique de l'humour textuel. De fait, le lecteur est seul, le texte est long – alors qu'on rit plutôt face à des énoncés courts présentant une gestuelle comique – il existe une certaine distance par rapport à la page, tandis que le rieur est proche de celui qui fait rire. Ainsi, ces contraintes entraînent un type spécifique d'hilarité, appelé **sourire énigmatique de l'humour**.

A l'instar de l'humour, le rire peut être provoqué par la **prise de conscience d'un paradoxe**. D'après Sibony (2010), le rire est « un entrechoc ou événement entre deux niveaux d'être, de pensée, d'expression ». Il utilise l'expression d' « **entre-deux** », à laquelle il donne deux sens : il signifie d'abord par là que **rire et sérieux** (ou tristesse) **interagissent**. Ainsi, l'on rit sur fond de désespoir. De fait, on observe que le même affect peut faire rire et pleurer selon la façon de le prendre.

Pouvoir rire tout au long de la journée, avoir le sens de l'humour ne signifie pas rire de tout, à tout propos. C'est **être capable d'apprécier le côté comique des choses en même temps que leur côté sérieux**. (Groddeck, cité par Rubinstein, 1983)

Cela renvoie une fois de plus à l'humour, qui selon Moura (2010) « ne dit sérieusement rien, **ne prend rien au sérieux mais en conserve l'apparence** ».

D'autre part, la notion d'entre-deux renvoie au fait que l'on peut à la fois **se trouver sujet et objet** : « l'un passe pour l'autre et revient à soi pour s'en sortir autrement ou l'un passe par l'autre et se rétablit en acceptant le décalage ».

## 7. Conditions à l'émergence du rire

Freud (1905) nous apprend tout d'abord que pour que la tierce personne rie, il faut que les allusions sautent aux yeux : toute dépense d'énergie intellectuelle réduirait le rire à néant. Toutefois, comme nous l'avons déjà souligné, cela ne semble pas se vérifier chez les enfants, nécessitant de la part de l'adulte **une analyse et une explication** de certains phénomènes humoristiques pour pouvoir en rire.

De son côté, Bariaud (1983) pose comme condition au rire le fait de comprendre et d'**adhérer** au message.

En outre, Sibony (2010) met en avant **l'importance du sens**, écrivant que « plus deux personnes se détachent du sens, plus le rire est propice. Le rire éclate entre ce qui nous dépasse et ce qu'on dépasse ». Cette notion de sens a déjà été soulignée par ce même auteur.

A l'instar de l'humour, le rire nécessite de la part de ceux qui en jouissent d'être dans une **humeur adéquate**. « Le rire met en avant une liberté, c'est-à-dire qu'il faut y être disposé » (Sibony, 2010).

Selon Rubinstein (1983), il faut acquérir les principes de la **pensée positive**, c'est-à-dire « retenir l'aspect constructif des choses ». « **Retrouver l'humeur de jeu**, c'est tout un style de vie ». **L'émotion est nécessaire** : même si elle est source de stress, celui-ci se révèle vital s'il n'est pas excessif. Il s'agit donc d'apprendre à le contrôler. « Le bon stress donne de l'énergie, il est le piment de la vie » déclare Rubinstein (1983) ce qui lui permet d'affirmer que le rire est un puissant **antistress**, du fait qu'il provoque le ralentissement du cœur, le relâchement des vaisseaux et la détente musculaire.

## 8. Causes de l'émergence du rire

Bariaud (1983) considère qu'il n'est pas indispensable de connaître les ressorts de notre amusement, affirmant que « savoir le pourquoi du rire est une interrogation de psychologue ».

Pagnol (1982) ne partage pas cet avis, déclarant que l'on ne cherche pas à répondre à la question « De quoi rions-nous ? » mais bien plutôt « **Pourquoi rions-nous ?** ». Et il cite une grande vérité de Bergson : « l'homme **ne rit que de l'homme**, ou d'un animal qui voudrait ressembler à un homme, ou d'un objet qui a une forme humaine » (Pagnol, 1982).

## 9. Rôle du rire

« L'équivalent sérieux du rire, ce serait **glorifier l'être** » ; « Le rire célèbre l'**acquiescement à la vie** telle qu'elle s'offre » ; « On ne rit pas *pour* quelque chose, on rit » (Sibony, 2010). Même s'il peut faire du bien, le rire n'est **pas là pour servir**.

Il produit cependant de nombreux effets positifs sur celui qui en est l'auteur : à l'instar de l'humour, il permet de **préserver la santé physique** du rieur. « En tout cas, un fait est certain : un homme qui ne rit plus, à cause des circonstances extérieures, perd peu à peu sa vitalité, sa vitesse, sa bonté. » (Pagnol, 1982) Rubinstein (1983) évoque cela à travers une thérapie par le rire, **la gélothérapie**. Celle-ci étudie les effets du rire sur le corps,

la psychologie et la physiologie. Ce même docteur se base sur le rire réflexe des nouveau-nés pour fonder sa théorie : de fait, un réflexe a pour fonction de **protéger l'organisme ou de l'ajuster à l'environnement**, deux conditions nécessaires au maintien de la vie. Il aborde ensuite le rire de l'adulte :

Parmi les exercices physiques, le rire a une place de choix, il aère le physique aussi bien que le psychique. Il rétablit l'équilibre sympathique, il opère un véritable massage des traits du visage contribuant à lui rendre sa beauté et sa souplesse, luttant contre l'affaissement des traits, donnant du brillant au regard, **restaurant la joie de vivre**. (Rubinstein, 1983)

Le rire peut également avoir pour fonction de **combattre la monotonie de l'existence**. Sibony (2010) voit dans le rire une « cascade de secousses dans lesquelles on se trouve et se perd toutes les demi-secondes, le temps d'une inspiration ». Cette secousse déstabilise et permet ainsi de lutter contre l'ennui. « L'un des contraires du rire, hormis le sérieux, est l'absence de contrastes dans le vécu, une trop grande constance » (Sibony, 2010). Ce point de vue est partagé par Ornstein et Sobel (1992) qui constataient bien avant Sibony que « dans l'existence, nous sommes obligés de nous conformer à une attitude conventionnelle avec tout ce que cela implique, c'est-à-dire un comportement formaliste, banal et rationnel ; le rire, quant à lui, rend hommage **à l'originalité**, au dérisoire, à l'informel, l'illogique et l'absurde ».

Dans le cadre de la rééducation orthophonique, il peut donc permettre de lutter contre la baisse de motivation des patients et la transformation de la prise en charge en routine néfaste.

Dans sa description du développement du rire, Provine (2002) va jusqu'à donner un rôle au rire dans la prise de conscience de soi du bébé : « Cet échange [du rire entre l'adulte et le bébé] favorise le contact avec les personnes qui prennent soin de lui, et participe aussi à l'émergence du soi chez les bébés, les **prémices du sentiment d'identité** ». Cette notion d'identité est également souvent présente au sein de l'humour et des autres formes du risible, comme nous l'évoquions à propos de l'humour de l'adolescent, ou encore dans le paragraphe concernant le rire du comique.

A l'instar de l'humour, le rire influencerait le développement intellectuel des individus : Rozon (1998) prétend qu'il nous force à **comprendre**, à **faire des associations**, à **penser différemment** et à « **saisir des concepts parfois éclatés** ».

La dimension **sociale** du rire est une donnée quelque peu controversée. Les auteurs ne sont pas tous d'accord pour y voir un moyen de **favoriser les échanges** entre les individus, à l'instar de Bergson (cité par Moreau, 2006) qui le définit comme un besoin qui n'est pas purement social. En outre, Moura (2010) considère ce comportement comme indépendant de notre culture et de notre langage et **non maîtrisé consciemment**.

En revanche, Rubinstein (1983) soutient que le rire suppose une communauté culturelle voire même la crée. « Le rire recherche, éveille l'écho et **met fin à la solitude de l'homme** ». Quant à Provine (2002), il affirme que le rire est, avant l'émergence de la parole, un moyen pour l'enfant d'**entrer en communication** avec le monde qui l'entoure. « Dès l'enfance, le rire exprime une véritable puissance sociale et émotionnelle ». Il observe que l'on rit essentiellement en groupe, et que cela renforce et encourage l'amitié. Rozon (1998) abonde dans ce sens lorsqu'il prétend que l'espèce humaine doit sa survie au rire, et que ce dernier témoigne de la **cohésion d'une société**. Il est propre à l'homme, et suppose une prise de distance par rapport au monde dans lequel ce dernier s'inscrit. Etant donné que le rire permet d'entrer dans une certaine complicité avec l'autre, Rubinstein (1983) en conclut qu'il a une fonction sociale. C'est même le **premier phénomène social** pour l'enfant, mis en évidence par ses réponses aux sourires de sa mère et aux rires de l'entourage.

Pagnol (1982) développe un autre aspect du rire en reprenant son principe de supériorité. Il considère que le fait de faire rire un être découragé, qu'il décrit comme quelqu'un qui se croit inférieur à tous, et même à la vie, consiste à lui rendre momentanément un sentiment de supériorité sur autrui. Or ce sentiment peut réamorcer en lui, tout au moins provisoirement, la source de la **confiance** et du **courage**. Cette **revalorisation narcissique** était déjà présente au sein de l'humour.

Cela permet également d'exprimer le **respect** que l'on a pour quelqu'un, notion que nous avons déjà évoquée précédemment. Reprenons la citation de Sibony (2010) : « le respect pour un être est plus vrai si l'on peut rire à son sujet ». Il faut pouvoir dire au sujet qu'il nous a fait rire et ainsi entrevoir les limites de notre être et qu'il nous les a rendues supportables pendant un instant. « Il se peut que l'on rie d'une chose grâce au respect qu'on a pour elle et malgré ce respect ».

Au niveau des émotions, celle qui est le plus souvent associée au rire est la **joie**. De fait, « le rire de la joie célèbre la création ; en ce sens, il la glorifie et par là il glorifie le divin,

dont nous sommes des éclats plus ou moins actifs ». (Sibony, 2010) Le rire surprend la joie avant qu'elle ne s'installe et perde son émotion. Il *est* cette surprise. Sibony (2010) constate que si les psychologues parlent peu de la joie, Spinoza la définit comme « un supplément d'être », comme l'irruption inattendue d'un cadeau. L'émotion mettrait en évidence notre inadéquation au monde, **inadéquation nécessaire** pour que l'on ne soit pas des automates incapables d'inventer.

Toutefois, le rire n'est pas lié qu'à cette émotion. Comme l'humour qui permet de se libérer de sentiments pénibles, il peut avoir une fonction d'**exutoire**. « Interdire le rire, c'est le remplacer par la phobie ». (Sibony, 2010)

En outre, le rire permet un certain soulagement de ne pas s'être fait avoir, comme le souligne Sibony (2010) : l'autre étant pris pour objet (mais sans qu'il en ressente de la souffrance), cela nous permet de rester sujet. Il est donc un moyen **d'échapper à une menace**.

Enfin, le rire est un **plaisir**, que certains tentent de faire émerger chez les êtres qu'ils aiment.

Et d'ailleurs, quand nous sommes avec des amis, nous cherchons à nous faire rire mutuellement, c'est-à-dire à nous montrer momentanément inférieurs à nos amis, pour leur donner un petit plaisir. (Pagnol, 1982)

## **10. Rire personnel**

« Le rire est une caractéristique universelle, une capacité que nous possédons tous dès la naissance ». (Provine, 2002) Toutefois, il semble que cette caractéristique prenne des **modalités différentes selon les sujets**. Ce serait une des raisons qui explique la difficulté à donner une définition exhaustive de ce comportement.

Mais, tout d'abord, il convient de remarquer que chaque rieur rit à sa façon, qu'il rit plus ou moins violemment et que cet éclat de rire général est fait de mille rires particuliers, tous différents les uns des autres. (Pagnol, 1982)

Pagnol (1982) évoque le rire en tant que « fait personnel », et y voit un **reflet de la personnalité du sujet**, ce que confirme Rubinstein (1983) qui, comme nous l'avons noté, le situe dans le cortex préfrontal droit au niveau du contrôle de la personnalité. Cela expliquerait selon Pagnol (1982) que **nous ne rions pas tous des mêmes faits comiques**.

## 11. Obstacles au rire

« Peut-on rire *avec* toute chose ? Bien sûr, sauf si la chose fait très mal à un groupe très présent ». Toutefois, « désigner ce dont il ne faut pas rire, c'est le désigner comme matière à rire-sous-cape, ou objet de peur, donc d'agressivité » (Sibony, 2010). On dit qu'il ne faut pas rire de certains sujets, mais de toute façon on n'y parviendrait pas. Sibony (2010) pense qu'**il n'existe pas** de rire universel, **d'objet qui provoque le rire de tous**.

Pagnol (1982) présente trois ennemis du rire. Le premier viendrait d'une certaine **indifférence** des sujets, lorsque ces derniers sont mis en face de la mort ou de la douleur. « Peu leur importe d'être inférieurs ou supérieurs à un autre homme : ils viennent d'apprendre la fragilité de la vie humaine, et combien la différence est petite entre un homme debout et celui qui tombe dans l'escalier ». Cela revient à ce que nous évoquons plus haut à propos des conditions nécessaires à l'émergence du rire, et plus précisément à l'humeur du rieur.

Les deux autres obstacles à l'émergence du rire sont abordés conjointement : il s'agit des deux sentiments que sont la **pitié** et la **peur**. « Avoir pitié, c'est se sentir **égal** à une autre créature humaine, qui souffre, et dont nous redoutons le sort pour nous-mêmes... » Or rire suppose selon cet auteur un sentiment de supériorité, même provisoire. Lorsqu'il évoque la pitié, il écrit : « elle est, comme le rire, le propre de l'homme, et le rire s'arrête où la pitié commence ». « La pitié est donc l'ennemie du vrai rire, parce que, naissant des mêmes causes, elle le remplace dès qu'elle naît ». (Pagnol, 1982)

De son côté, la peur renvoie selon Pagnol (1982) à « l'aveu tremblant de notre **infériorité** devant un autre homme, devant une bête féroce ou, plus vaguement, devant les circonstances. La victoire de la peur sur le rire est beaucoup plus rapide que celle de la pitié : elle est instantanée ». « La peur exprime un sentiment d'infériorité. Or la peur est le contraire du rire. Donc le rire exprime un sentiment de supériorité ». (Pagnol, 1982)

## 12. Différences entre rire et humour

Dans le journal *Ouest France* du mercredi 15 janvier 2014, Jacques Le Goff, professeur émérite des universités, dénonce, à l'instar de L'Yvonnet (2012), une fausse idée de ce qu'est l'humour : il considère que le problème vient de l'identification abusive de l'humour au rire. Or, « les personnages qui rient le plus ne possèdent pas le plus grand sens de l'humour ». En outre, **l'humour ne recherche pas le rire**, mais plutôt à dédramatiser une situation, au risque de faire sourire ou rire.

Le psychanalyste Sibony (2010) distingue ces deux notions par leur **caractère volontaire** ou non. De fait, le rire n'est pas maîtrisable, contrairement à l'humour. Provine (2002) atteste qu'il se manifeste de manière inconsciente et spontanée, en dehors de toute volonté ou contrôle. Il s'appuie sur le fait qu'il est très difficile de rire volontairement – et c'est pour cela qu'il existe des méthodes comme la gélothérapie pour apprendre à rire artificiellement – car cela sonne faux.

En outre, les **objectifs** divergent : « La vérité de l'humour, c'est l'amour de l'être dans sa pure transmission. La vérité du rire, c'est le plaisir de croiser son double de façon non inquiétante. Cela suppose et donne de la liberté ». (Sibony, 2010)

Enfin, Provine (2002) nous fait part des résultats d'une expérience qu'il a menée avec plusieurs assistants de recherche durant dix ans, et qui révèle que le rire n'est pas uniquement provoqué par les plaisanteries ou événements comiques. En écoutant les conversations et en observant les gens rire dans les lieux publics, ils ont recueilli mille deux cents « épisodes de rire » et ont pu noter et analyser les remarques qui précédaient immédiatement le rire. Les blagues déclenchent le rire, mais l'humour ne correspondait qu'à 20 % des commentaires d'avant-rire. Ils ont également constaté que l'on rit essentiellement en **groupe**. La solitude, ou les médias se prêtent beaucoup moins au rire. Son rôle est central dans les relations sociales, notamment en renforçant l'amitié et en l'encourageant. Cela se confirme dans le badinage, la séduction, lors de rapports de forces, quand on se sent gêné ou qu'on se sent bien. Pour l'essentiel, **le rire n'est donc pas lié à l'humour**, qui, comme le souligne Freud (1905), n'a pas nécessairement besoin d'être communiqué. Même si l'on constate qu'il peut lui aussi avoir une influence sur les relations sociales, cela n'apparaît pas être sa fonction première.

## **II. L'humour en rééducation orthophonique**

Notre recherche porte sur l'humour en prise en charge orthophonique auprès de 19 enfants âgés de 7 à 14 ans, et présentant tous un trouble spécifique du langage écrit, allant du simple retard d'acquisition à la dyslexie et/ou dysorthographe. Des troubles psychologiques et/ou de la personnalité sont également constatés chez 7 d'entre eux. Les milieux socio-culturels sont divers.

Nous souhaitons nous interroger sur l'humour en tant que **facilitateur de la relation** en rééducation orthophonique. Il semblerait en effet que cet outil thérapeutique, jamais utilisé comme une fin en soi mais bien plutôt comme un moyen, permettrait entre autres une optimisation de la motivation du sujet ainsi que du développement de l'altérité.

La première difficulté qui s'est présentée renvoie au fait que l'humour est un concept, donc une notion abstraite et en même temps très polysémique. Il s'avère donc difficilement évaluable et mesurable. Ainsi, il ne restait que peu de choix en matière de méthodes de recherche. J'ai donc opté pour une **méthode exploratoire avec étude de terrain**. Pour que cela se fasse dans les meilleures conditions écologiques, il m'était impossible de prévenir le sujet, et donc de l'enregistrer ou de le filmer. En tant que chercheuse, j'ai été plus souvent observatrice passive qu'impliquée, toujours dans ce but de tendre au maximum vers des situations écologiques. En 4 mois d'observations, j'ai pu ainsi recueillir environ 90 situations risibles au sein des séances observées dans le cadre des stages. Ces observations sont parfois lacunaires et imprécises, en raison du fait que je notais « sur le vif » les manifestations humoristiques qui pouvaient émerger à tout moment. Afin de préserver le secret professionnel, les prénoms des enfants ont été modifiés.

#### *A. Les bénéfices du côté de l'enfant*

##### **1. Plaisir, détente**

Que ce soit du côté de l'enfant ou même de celui de l'adulte – comme nous le constaterons plus loin – le plaisir semble bien être présent, tant dans la création d'humour que dans sa réception. Les exemples sont nombreux, le plaisir se retrouvant sans surprise dans à peu près toutes les manifestations humoristiques. Il est plus significativement percevable chez Laure, présentant des troubles psychologiques, et qui de fait peut passer d'une attitude fermée à une posture très détendue, selon que l'exercice permet plus ou moins facilement l'accès à l'humour.

Nous pouvons en outre en rendre compte dans l'exemple déjà cité d'Arnaud dont le plaisir est décelable au travers de son sourire et de son exclamation joyeuse : « En fait, t'es prince de Motordu ! »

De même, lorsque les enfants tentent de taquiner l'orthophoniste, de lui « faire une blague » en lui racontant un mensonge sans grande conséquence, et qu'ils infirment très vite :

Grégoire, jeune de 14 ans scolarisé en 4<sup>ème</sup> SEGPA et suivi au SSESAD (Service de Soins psychologiques et d'Education Précoce A Domicile), aime taquiner son orthophoniste. Comme à chaque début de séance, il se plaint d'être fatigué. Nous lui présentons ce jour-là un exercice dans lequel il s'agit de trouver les différentes natures (nom, verbe ou adjectif) d'un même mot. Grégoire a trouvé une nature du mot « bavardes » :

Orthophoniste (O) : Alors ça peut être quoi sinon ?

Grégoire (G) : (*sourire jusqu'aux oreilles*) Si je vous le dis, j'aurais un M&M's ?

O : Oui, j'ai des réserves pour les enfants sages.

G : Oh non, du « Coca chéri » !

O : (*d'un air désabusé*) Oh bah carrément.

G : Tu connais pas ?

O : Si, c'est dégueulasse. (*Main devant la bouche*) Euh pardon !

G : (*en souriant malicieusement*) En fait nan c'est bon, j'en ai bu toute la nuit.

O : (*ouvre de grands yeux*) Ah bah voilà. T'as pas dormi de la nuit. Qu'est-ce que t'as fait ?

G : (*sourire encore plus grand*) J'ai joué à la Play Station.

O : Jusqu'à quelle heure ?

G : Jusqu'à 7h.

O : (*scandalisée*) Noooooon ??

G : (*riant aux éclats face à la réaction de l'orthophoniste*) Nan c'est pas vrai, j'ai dormi.

O : Ah ouf j'espère !

Nous ne saurons jamais la vérité dans cette histoire, mais je soupçonne Grégoire d'avoir monté cela de toute pièce pour le seul plaisir de choquer l'orthophoniste, la connaissant bien et prévoyant sa réaction.

Nous ne pouvons relater ici tous les exemples illustrant le plaisir procuré par l'humour, toutefois en voici un dernier, différent du fait qu'il n'a pas recours au langage. Killian, 11 ans, est suivi en orthophonie au SSESAD pour des troubles d'apprentissage du langage écrit. Nous commençons la séance par un exercice de logique appelé « *Logix* », que Killian apprécie beaucoup. Cependant, il veut aller trop vite, ne fait pas attention aux indices et place ses pions au hasard lorsqu'il existe plusieurs solutions. Comme il n'écoute pas ses conseils, l'orthophoniste commence à perdre patience, et en se parlant à elle-même dit tout haut « J'aime pas quand... ». Killian l'entend et, comprenant très bien ce qu'elle souhaite exprimer, se met alors à exagérer son geste en plaçant ses pions rapidement au hasard sur

la planche puis, tout fier, relève la tête vers l'orthophoniste en riant ! L'orthophoniste s'exclame alors : « Ah bah voilà, j'aime pas quand il fait ça ! »

En s'attardant plus particulièrement sur le langage, nous pouvons également constater un plaisir obtenu par le **jeu sur les mots** :

Lorsque nous entamons le jeu « *Au risque de lire* » avec Laure, chacune de nous doit choisir une couleur de jeton. On en vient donc à parler des symboles, le vert renvoyant par exemple à l'espérance. Au cours de la partie :

Moi (*commençant à perdre et légèrement désespérée*) : Le jaune c'est la couleur de quoi déjà ?

O : De la lumière

L (*avec un sourire narquois*) : Eh ben, elle t'éclaire pas trop !

Plus tard, alors que Laure est en train de déchiffrer sa carte :

L (*lit*) : La pharmacie est ouverte. Tu perds... [c'est écrit « prends »]

Moi (*inventant la suite pour plaisanter, sachant qu'aller à la pharmacie ne l'intéresse pas*) : Tu perds un coup. (*sourire moqueur aux lèvres*)

L : (*souriant et se tournant vers moi brusquement, surprise*) Non !

Amicie, 7 ans, a d'abord bénéficié d'un suivi orthophonique en raison d'un trouble du langage, dû à de nombreuses otites dans l'enfance. Quelques confusions sonores persistent, auxquelles se sont ajoutées de multiples inversions à l'écrit. Ce jour-là, elle est très excitée, et nous ne parvenons pas à capter son attention. Alors qu'elle réclame mon âge, l'orthophoniste lui demande d'écrire sa question, ce qu'elle fait. Je réponds donc par écrit : « 243 ans et 3 mois ». Elle déchiffre, rit, mais n'en démord pas et réclame mon véritable âge. Comme elle refuse d'écrire la phrase « c'est quoi ton âge en vrai ? », l'orthophoniste lui propose de l'écrire elle-même, sous la dictée. Amicie finit par céder et commence à dicter : « t... » puis « ...c-a-c-a ». Elle éclate alors de rire.

O : Dis-le tout haut si tu l'oses !

A (*déchiffre en riant*) : Ti...caca !

O : Alice, mais c'est à trois ans qu'on dit ça !

En dehors du jeu sur le langage effectué par Amicie, on observe également dans l'attitude de l'orthophoniste, que celle-ci n'encourage pas ce type d'humour chez cette enfant : cela

nous renvoie une fois de plus à la première partie. L'orthophoniste tente ici de montrer à Amicie que son humour doit maintenant dépasser ce stade trop puéril.

## 2. Moyen d'exister

L'humour pourrait être défini comme un « **art d'exister** ». De fait, l'enfant semble bien l'employer comme tel, dans le but d'être reconnu et de « se montrer ». En voici quelques illustrations :

Tout d'abord, certains enfants aiment **jouer un rôle** et « faire le clown » devant nous, comme à chaque fois que nous proposons un jeu à Laure : contrairement aux activités plus scolaires que nous effectuons parfois, les jeux ont un grand pouvoir de stimulation chez elle. Elle parvient encore une fois à nous battre au jeu du Memory, et tout au long de la partie simule des émotions : lorsqu'il ne reste que deux cartes sur la table par exemple, et que c'est à son tour de les retourner, elle fait semblant de stresser « My god, oh my god ! » tout en se cachant la tête dans les mains. De même au jeu suivant, dans lequel chacune doit choisir pour commencer une couleur de pion : Laure se concentre, ferme les yeux et dit « Aaaaah, calme-toi Laure ! ».

Un autre moyen de « se montrer » employé par l'enfant renvoie au fait de « **manipuler** » en quelque sorte l'adulte, en lui faisant croire des choses mensongères pour ensuite lui avouer la vérité et montrer implicitement son pouvoir de persuasion. Là encore, les illustrations sont nombreuses, dont celles énoncées ci-après :

Lors d'un exercice consistant à remettre dans l'ordre chronologique une suite d'actions, exercice s'avérant compliqué pour Laure, cette dernière doit retrouver parmi plusieurs phrases celle où l'on peut lire « On essore la salade ».

O : Alors, c'est où ?

L (*pointe la phrase que l'on a déjà numéroté comme étant la première action*) : Là !

O : Où ?

L (*ayant l'air de comprendre que cela signifie qu'elle s'est trompée, elle insiste malgré tout en pointant moins précisément*) : Bah là ! Là !

O (*perdue*) : C'est où là ?

L (*change d'attitude et fixe l'orthophoniste malicieusement, lui retournant la question*) : Bah justement bonne question.

O : J'en étais sûre [que Laure se moquait d'elle] !

L (*montre enfin la bonne*) : C'est là.

O (*gentiment mais feignant l'exaspération*) : Elle le savait en plus la coquine ! Elle nous fait tourner en bourrique !

Après avoir noté quelques syllabes sur son cahier, l'orthophoniste demande à Amicie « Montre-moi le début de "bureau" ». Cette dernière commence à chercher mais se décourage très vite : « la pa » (c'est-à-dire « il n'y a pas »). L'orthophoniste insiste, Amicie les pointe alors un par un tout en disant « non » à chacun, même si elle a très bien repéré la syllabe recherchée. Quand elle a terminé :

O : J'ai vu une fossette sur ta joue !

*Amicie éclate alors de rire.*

O (*sourit*) : Tu le fais exprès, je t'ai vue !

Enfin, le plaisir de **se sentir supérieur** à l'autre qu'engendre parfois l'humour, plaisir retrouvé de nombreuses fois au cours de ces trois mois d'observation, peut également permettre à l'enfant d'exister par rapport à l'autre, représenté ici par l'adulte.

En premier lieu, nous retrouvons ce sentiment chez Laure lorsqu'elle prend plaisir à nous battre aux jeux de société, en exagérant la situation par des feintes, des simulations, etc.

En 3<sup>ème</sup> Générale, mais bénéficiant dans certaines matières d'une AVS, Bryan est suivi par l'orthophoniste du SSESAD en raison de troubles logico-mathématiques. Nous travaillons régulièrement la lecture de l'heure à l'aide d'une horloge en papier. L'orthophoniste lui demande de placer les aiguilles pour pouvoir lire « neuf heures moins le quart ». Bryan réussit et dit alors en souriant mais l'air sérieux : « Attendez, c'est à moi maintenant. Il faut bien que j'évalue vos compétences ». Gardant également cette attitude sérieuse, l'orthophoniste lui répond : « Oui, t'as bien raison ».

Enfin, la **provocation** dans l'humour s'avère également être un biais utile pour se poser comme sujet face à autrui.

Nous pouvons citer les deux exemples ci-dessus de Grégoire qui sait bien comment parvenir à scandaliser l'orthophoniste, et qui y trouve son plaisir, et de Killian qui savait d'avance qu'en exagérant son geste, il augmenterait l'agacement de l'orthophoniste jusqu'à le faire tomber dans le rire.

### 3. Motivation

Pour faire accepter certains exercices par l'enfant, il est parfois nécessaire de **biais**er, de ne pas s'attaquer à ses difficultés de front. Pour ce faire, il existe évidemment mille et une solutions. L'emploi de l'humour en est une :

A la demande de sa mère qui se plaint qu'il réclame sans cesse des définitions de mots, l'orthophoniste tente de faire saisir à Luc, 10 ans, présentant une dyslexie-dysorthographe, qu'il n'a pas besoin de connaître la signification exacte de tous les mots inconnus pour comprendre l'idée générale du texte. Il peut s'aider de la prise en compte du contexte pour obtenir une définition suffisante. Pour ce faire, elle lui propose un mot qu'elle invente (« schrambi ») qu'elle place dans plusieurs phrases. Luc doit alors en retrouver le sens :

« J'ai pris un schrambi bien grand pour faire mon gâteau »

« C'est avec schrambi qu'il est parti en vacances »

« C'est avec Schrambi qu'il est parti en vacances »

Ensuite, l'orthophoniste l'invite à inventer lui-même des phrases comportant le mot « schrambi » : « J'ai cru entendre un petit schrambi », etc. Luc, qui était un peu vexé de la remarque de sa mère à l'orthophoniste, a finalement bien accepté cet exercice, et y a même pris du plaisir.

Pour les enfants débordants d'imagination comme Luc, ce genre d'exercice est tout à fait approprié, leur permettant de mettre en avant leurs forces. Ainsi, l'orthophoniste que j'ai suivie en libéral présente souvent à ces enfants, dans le but de leur faire éprouver du plaisir dans l'écriture, des énoncés dont voici quelques exemples parmi d'autres : le dialogue entre les deux aiguilles d'une montre cité plus bas, ou encore « Colette a fait un gâteau immangeable : imagine 3 raisons ». Pour ce dernier cas, voici les réponses de Luc :

1. Il a des araignées sur le gâteau,
2. Il est empoisonné,
3. Elle a mis du sel à la place du sucre.

Luc a su s'approprier ce support pour trouver du plaisir dans l'écriture en y faisant émerger l'humour, tout comme l'a également fait Bruno dans son rôle d'aiguille d'une montre, que nous évoquerons plus bas.

La motivation de Laure est elle aussi très sensible à l'emploi de l'humour : dans tous les jeux, qui font systématiquement émerger l'humour, elle s'accroche pour lire, contrairement aux exercices qui la laissent indifférente. Ainsi, le jeu du Mémory (jeu conçu par moi-

même, dans lequel il s'agit de relier l'image à son mot) permet l'instauration d'une ambiance détendue où nous rivalisons toutes trois en feignant et leurrant les autres. Laure met alors toute son attention sur la lecture des mots, sous la menace de l'orthophoniste qui la prévient que si elle ne lit pas bien, c'est à mon tour de jouer !

Toutefois, l'humour peut à l'inverse être révélateur d'un certain découragement ou d'une baisse d'énergie : Sarah, 14 ans, est en 4<sup>ème</sup> ULIS et bénéficie d'un suivi orthophonique au SSESAD. Elle présente en effet de grandes difficultés d'attention, de mémoire, de repères spatio-temporels et de langage écrit liées à un accident : son frère l'a brûlée lorsqu'elle n'avait que 7 ans. Sarah a donc une histoire médicale et psychologique très lourde. L'exemple que je vais vous présenter est ambigu : il est en effet compliqué de savoir si Sarah a voulu nous faire rire, ou si elle l'a fait à son insu. Je pencherais davantage pour la première solution, étant donné le niveau d'interaction sociale que possède Sarah. Ainsi, lors d'un bilan de renouvellement (le L2MA), l'orthophoniste demande à Sarah de dénommer des objets d'après leurs images. Cela se révèle laborieux pour Sarah, qui effectue beaucoup de périphrases pour compenser son manque du mot. Devant le dessin du poireau, légume qu'elle connaît :

Sarah : Un chou-fleur. (*cherche*) Un artichaut. (*et finalement, tout en gardant son sérieux*) Bon, c'est un légume.

*Rire de l'orthophoniste et de moi-même !*

Il est cependant important de noter que Sarah a été très coopérante pendant ce bilan, durant lequel elle a fait de son mieux, mais s'est très vite retrouvée face à ses limites. A-t-elle souhaité nous détendre, ou a-t-elle dit cela pour pouvoir passer à la suite ? Cela renvoie une fois de plus à la difficulté rencontrée, à savoir de se rendre compte de la prise de conscience de l'humour par l'enfant.

#### **4. Revalorisation narcissique**

Qu'ils aient recours à l'humour ou qu'ils fassent rire à leur insu, les enfants en retirent le plus souvent un sentiment de fierté, voire de revalorisation narcissique, ce qui permet secondairement de renforcer la **confiance** qu'ils ont en eux-mêmes.

Pierre a 12 ans, est scolarisé en 5<sup>ème</sup> et présente une dyslexie-dysorthographe pour laquelle il est suivi depuis longtemps en cabinet libéral. Lors d'une partie de "Uno", il profite de ce support pour nous montrer ses talents de comédien : lorsque l'orthophoniste exprime son

regret d'avoir joué cette carte, Pierre – sentant que cela va me faire gagner (je n'ai plus qu'une carte) – lui propose d'un air faussement aimable : « tu peux rejouer si tu veux ? ». Puis à la fin de la partie, alors qu'il ne lui reste qu'une seule carte et que c'est à son tour de jouer, il prend une mine déçue comme s'il devait piocher, puis abat sa carte sur la table d'un air triomphant ! Le rire de l'orthophoniste et de moi-même finissent de le rendre heureux.

Grégoire arrive en séance en déclarant très sérieusement :

G : Je suis pas là vendredi prochain j'ai stage.

O : Ah d'accord. Et vendredi 28 t'es là ?

G (*invente*) : Non je suis pas là j'ai rendez-vous.

O (*surprise*) : t'es pas là ?

G : Non j'ai rendez-vous avec le Docteur D. [psychiatre du SSESAD]

O : Avec le Docteur D., t'es sûr ? A quelle heure ?

G (*sans hésiter*) : A 14h.

O : A 14h ? C'est bizarre, le vendredi elle n'est pas là le Docteur D.

G : Si si.

*L'orthophoniste note quelque chose dans son agenda à la date et l'heure indiquées.*

G (*tout fier, et souriant*) : Mais non je blague ! Note pas !

Ainsi, les enfants ont pu éprouver une certaine **fierté** ainsi qu'un sentiment momentané d'égalité voire de supériorité à l'adulte, ce qui leur a procuré du plaisir et a renforcé leur confiance en eux.

## 5. Expression de non-motivation

Autant l'humour peut déclencher de l'intérêt pour une activité qui en serait dénuée selon l'enfant, autant l'enfant peut y avoir recours pour signaler son manque d'appétence pour une proposition de l'orthophoniste. Nous en avons relevé plus particulièrement deux occurrences.

L'orthophoniste sollicite Pierre pour qu'il crée une phrase à partir du mot « placard » employé en tant que sujet. Après quelques minutes de réflexion, Pierre finit par déclarer, l'air dépité : « Bon d'accord, il va courir. » Après avoir bien ri, l'orthophoniste lui réitère sa consigne, mais cette fois Pierre doit placer « le placard » en tant que complément. Il dit le nez sur son cahier, comme se parlant à lui-même, et l'air contrarié : « Ah... Parfait. » Après

un certain temps, Pierre s'écrit : « Ah c'est bon je sais ! » et se met à écrire sa phrase. L'orthophoniste l'invitant à la lire, Pierre obtempère, très sérieux tout en observant notre réaction : « L'homme court avec son placard ». Finalement, il semblerait que Pierre ait commencé par employer l'absurde par dépit, faute de trouver mieux, mais qu'observant notre réaction, il ait pris plaisir à prolonger le jeu.

Quant à Laure, elle refuse d'effectuer une activité proposée par l'orthophoniste. Comme celle-ci insiste, Laure lui explique, le sourire aux lèvres : « Il manque le petit truc pour que je le fasse ». L'orthophoniste entre dans son jeu, et lui dessine alors une petite fleur pour la taquiner, en ajoutant que ce qui lui manque « c'est un bon coup de pieds aux fesses ! », ce qui a le don de faire rire Laure, et finalement de la faire accepter.

Ces deux illustrations semblent se rapprocher de l'expression de sentiments (point sur lequel nous reviendrons plus loin), mais je ne pense tout de même pas qu'un manque d'enthousiasme pour une activité puisse être perçu comme tel. Il est en effet très difficile d'interpréter de la façon la plus objective possible les échanges recueillis.

## ***B. Les bénéfices du côté de l'orthophoniste***

### **1. Plaisir**

#### **a) L'enfant est drôle à son insu**

Comme nous l'avons déjà abordé dans la première partie, l'enfant n'est pas toujours conscient que ce qu'il va dire ou faire pourra provoquer le rire ou le sourire de l'adulte. Cela peut être lié au fait que l'enfant ne rit pas toujours pour les mêmes raisons que l'adulte – et l'on peut même dire que deux adultes ne rient pas nécessairement des mêmes choses. Cela renvoie à l'idée que l'enfant n'a pas dès sa conception conscience de ce processus qu'est l'humour, théorie que nous avons abordé dans la première partie. L'exemple déjà cité de Claire dans la première partie en est une parfaite illustration.

En voici une deuxième :

Luc (*fait son exercice de Logix*) : Il faut être cruel [je ne sais plus pourquoi nous sommes venus à parler de cela]. Moi je suis cruel.

O : Oh non ! Et tu peux me conjuguer ça au présent ?

L : Je suis cruel, tu es cruel...

O (*l'interrompt*) : Ah non !!!

L : ... Il est cruel, nous cruellons, vous cruellez...

O (*rit aux éclats, moi de même*) : Oh non !

L (*très sérieux, relevant la tête*) : Bah si !

O : Mais non, on ne dit pas « nous cruellons » !

L (*sourit, réalisant sa bévue*) : Bah je sais pas moi !

*S'ensuit une longue explication de l'orthophoniste qui le fait conjuguer d'autres phrases de la même forme (sujet – verbe être – adjectif)*

L (*sourit*) : J'aurais jamais dû dire que je suis cruel.

### **b) Contribution de l'orthophoniste**

Les deux orthophonistes que j'ai suivies tout au long de l'année faisaient preuve de beaucoup d'humour. En outre, lorsque les enfants se risquaient à en faire, elles les y encourageaient très souvent en jouant le jeu. Cela renvoie à ce dont nous avons parlé dans la première partie, à savoir que l'adulte doit **encourager l'enfant** à employer l'humour en se forçant parfois à rire, en l'employant lui-même, en lui lisant des histoires drôles, en s'adaptant à son âge, et ainsi en faisant en sorte que l'enfant se sente bien reçu lorsqu'il s'y essaie. Les exemples ne manquent donc pas, et l'on peut observer cette attitude des orthophonistes dans bon nombre des dialogues recueillis et cités plus haut. En voici tout de même deux illustrations :

Nous avons déjà précisé que lorsque nous proposons un jeu de société à Laure, le plaisir procuré par celui-ci se double de celui consistant à tromper l'adversaire, à feinter, etc. Le jeu ce jour-là s'appelle « *Au risque de lire* » et consiste à remplir chacune sa planche avec les produits indiqués, produits que l'on récupère en se rendant dans chaque magasin. A son tour, on tire une carte à lire pour effectuer l'action indiquée.

O (*lit sa carte tout haut*) : « Tu achètes du sirop à la pharmacie »

Moi : Oh la chance !

O : Mais non je mens !

Au tour suivant :

O (*d'un air taquin, s'adressant à Laure et moi*) : Bon à chaque fois je vais mentir, comme ça elle [Laure] devra relire. (*Elle invente ce qu'elle veut en lisant puis, stupéfaite*) Ah ! Mais c'est ça en plus ! (*éclate de rire, puis tendant la carte à Laure*) Tu veux voir ?

L (*se cache les yeux de sa main, tête détournée, sourire aux lèvres*) : Non je veux pas voir ça !

L'autre exemple que nous retenons est tiré d'une séance auprès d'Amicie. Lors d'une séance où nous éprouvons de grandes difficultés pour contenir son énergie (séance dont nous avons déjà relaté une partie, à propos du plaisir éprouvé par l'enfant avec les mots), Amicie désire connaître notre âge. Comme l'orthophoniste lui demande d'écrire sa question pour que nous y répondions, elle déclare que l'orthophoniste a 100 ans, et moi 22, puis se met à rire, toute excitée. L'orthophoniste entre alors dans son jeu : « Oh comment tu as deviné ? Pourtant, je me teins les cheveux et je mets de la crème anti-rides ! » Plus tard dans la séance, Amicie rétorque en toute innocence, à une remarque de l'orthophoniste : « Et toi, t'as 100 ans avec ta crème anti-moustiques ! »

Ainsi, l'orthophoniste profite également de l'emploi de l'humour par l'enfant et par elle-même pour se détendre dans la rééducation. Quelle chance de pouvoir éprouver du plaisir au sein-même de son travail ! En outre, par son entrée dans le jeu de l'enfant, l'adulte contribue à l'instauration d'une certaine **complicité** avec l'enfant.

### c) Taquineries de l'orthophoniste

Cette complicité est également étayée par les initiatives de l'adulte, qui va parfois par son attitude amener l'enfant à se détendre et à éprouver du plaisir au sein de sa prise en charge. Les exemples sont nombreux, et déjà très présents dans ce mémoire. En voici toutefois un dernier :

A un moment de la partie de jeu de société « *Au risque de lire* » dont nous avons déjà décrit une partie plus haut :

O : (*lit sa carte à haute voix*) « Si tu as du rouge sur toi... » ah ! (*elle porte un pull rouge*)

L : (*plaisante*) Je suis daltonienne je vois du bleu

O : (*air désinvolte*) Qu'est-ce que vous en pensez c'est rouge ?

L : Non bleu

M : Mmmm, moi je vois ça plutôt rose

O : Ok. De toute façon, ça m'intéresse pas. C'est pour ça que je voulais votre avis !

## 2. Relation

Etudions à présent l'éventuel impact de l'humour au sein de la relation elle-même. De fait, nous émettons l'hypothèse d'un lien de cause à effet entre ces deux notions, et plus spécialement d'un rôle facilitateur de l'humour pour cette relation. Pour ce faire, nous allons plus particulièrement nous arrêter sur les réactions de l'enfant face à l'emploi de l'humour par l'adulte. Nous présenterons un cas où l'enfant comprend et ainsi apprécie la manifestation d'humour de l'orthophoniste, que nous comparerons à deux autres cas où l'enfant semble ne pas en saisir l'expression.

Tout d'abord, notons qu'il n'est pas toujours évident de percevoir si l'enfant a compris que l'orthophoniste a recours à l'humour. De fait, en voici un exemple : lors d'une tâche d'écriture, l'orthophoniste fait remarquer à Arnaud qu'il n'a pas besoin d'appuyer si fort sur son crayon, parce qu' « un aveugle pourrait lire » commente-t-elle en plaisantant. Arnaud ne relève pas la tête et, semblant ne pas avoir écouté, continue à appuyer, voire même accentue son geste pour le mot suivant. Patiemment, l'orthophoniste insiste gentiment, pensant qu'il n'a pas écouté. Et lui de répondre, avec le plus grand sérieux : « Je force comme ça un aveugle peut voir ! », remarque qui a bien sûr entraîné notre rire. Arnaud a-t-il compris la plaisanterie de l'orthophoniste au sens propre, ou bien est-ce par malice et dans le but de nous faire rire qu'il a choisi de réagir ainsi ? Il me semble difficile d'en être convaincu.

De même, Bruno, 12 ans, suivi au cabinet libéral pour une dyslexie-dysorthographe, lorsqu'il arrive en séance se voit interpellé par l'orthophoniste :

O (*sourire aux lèvres*) : Alors, pas trop triste d'être en vacances ?

Bruno (*avec un pâle sourire*) : Euh...non.

Bruno a-t-il saisi le sens de l'interrogation de l'orthophoniste ? Cela n'est pas si sûr.

Ainsi donc, observons à présent un cas qui semble sans ambiguïté de ce côté-là : L'orthophoniste propose à Laure d'écrire ensemble une histoire. Laure commence donc et invente des personnages. En voici le début : « Il était une fois dans un pays lointain... un petit garçon timide BG. » L'orthophoniste l'interrompt alors :

O : C'est quoi « BG » ?

L : Je te dis pas

O (*à moi*) : tu connais toi ?

Moi : Oui

L (*très fière*) : C'est un raccourci. Faut prendre des raccourcis dans la vie ! Ca veut dire beau.

O : C'est « Beau et Gras » ?

*Rire de toutes les trois.*

Rapprochons maintenant cet exemple d'un cas observé où l'enfant ne paraît pas saisir le message humoristique (l'exemple d'Alban cité plus haut en est déjà une belle illustration) : Laure arrive régulièrement en séance dans une attitude de bouderie et de mauvaise humeur qu'elle ne parvient pas toujours à exprimer. Ce jour-là, elle rentre une fois de plus le visage très fermé, s'assoit, et maintient la tête baissée, bras croisés.

O (*sur un ton de plaisanterie amicale*) : Yeux noirs, sourcils froncés, que faire ? Allo la terre ? S'il vous plaît, quelle est la formule magique pour retrouver Laure ?

Devant l'absence de réaction de Laure, l'orthophoniste entame un exercice de lecture à haute voix, dans lequel il s'agit de retrouver et écrire les mots manquants. Peu à peu, Laure participe et trouve des mots. L'orthophoniste parvient même à lui en faire écrire deux, mais à contrecœur semble-t-il. Au cours de la lecture apparaît la phrase « Il riait » :

O : Comme Laure. Elle rigole, rigole, rigole !

*Aucune réaction de Laure.*

L'humour de l'orthophoniste peut paraître ici teinté de moquerie et de méchanceté – l'antiphrase à laquelle elle a recours pour finir semble en effet en témoigner. Pourtant cette idée disparaît lorsqu'on sait qu'elle apprécie beaucoup Laure, qui le lui rend bien. L'orthophoniste la suit depuis maintenant deux ans et sait que c'est un moyen pour parvenir à la « récupérer » (rappelons que Laure présente des troubles psychologiques). Il semble que l'humour n'ait pas ici atteint son objectif, toutefois il faut préciser qu'en fin de séance Laure a elle-même fait preuve d'humour et est allée jusqu'à rire, ce qui est assez rare chez elle, plutôt de tempérament pince-sans-rire. Ainsi, bien que l'humour n'ait pas donné de résultats immédiats chez Laure, cela n'a pas nui à la relation, voire même l'a sans doute renforcée, Laure s'exprimant souvent par le biais de l'humour.

Ces quelques illustrations semblent être en faveur d'un **effet facilitateur de l'humour sur la relation**, ou tout au moins, dans les cas où l'humour n'est pas compris (étant donné que nous avons déjà souligné la difficulté de l'auteur de l'humour à s'adapter à son interlocuteur), celui-ci ne semble pas nuire à cette relation. Cependant, nous ne pouvons l'affirmer catégoriquement, cela demanderait à être approfondi.

Les trois observations ci-dessous nous amènent malgré tout à remettre en question le fait que l'humour soit la **cause** d'une bonne relation :

L'orthophoniste, lors d'une partie de jeu de société ("*Au risque de lire*") où elle est en train de nous battre Laure et moi, s'écrit :

O : Ca va Laure, tu t'ennuies pas trop ?

A quoi Laure réagit très bien, en restant stoïque mais sans se braquer, dans une attitude détendue.

De même plus tard :

O (*fait 4 au dé, ravie*) : 4 ! Bon je vais prendre mon petit fromage (*d'un air blasé ; puis condescendante*) Vous dites si je vous dérange les filles. Sinon je me ferais très discrète.

C'est parce qu'elle sait que Laure est bonne joueuse que l'orthophoniste se permet ces remarques, ce qui souligne ce que nous avons déjà constaté quant à l'adaptation à l'interlocuteur.

Et enfin :

Laure (*lit à haute voix*) : « on attend que ça chèche »

O (*d'un air malicieux*) : Que ça chèche ?

L (*sourire en coin*) : chèche, oui ! C'est pas ma faute, j'ai un cheveu sur la langue !

O : Ah bah j'ai bien remarqué.

Ainsi, il en ressort ce questionnement : est-ce l'humour qui facilite la relation, ou bien au contraire serait-ce l'instauration d'une bonne relation qui permettrait l'emploi de l'humour ? Il semblerait que **les deux interagissent**.

### ***C. Les prémices de l'humour adulte***

Pour commencer, j'aimerais évoquer un processus qui ne relève pas spécifiquement de l'humour, mais que nous avons présenté comme très proche : il s'agit de **l'ironie**. De fait, les enfants y auraient recours assez tard, comme le faisait remarquer Glenwright (2002) dans notre première partie. Néanmoins, voici une utilisation de **l'antiphrase**, procédé très souvent employé dans l'ironie, qui témoigne de son apparition chez l'enfant : il s'agit de l'exemple déjà cité de Pierre, qui déclare, d'un air contrarié « Ah... Parfait. »

Venons-en à présent à ce qui renvoie véritablement à l'humour tel que nous l'avons présenté. Ce qui apparaît tout d'abord, au travers de ces observations cliniques, est que l'humour de l'enfant ne semble pas encore se confondre avec celui de l'adulte. De fait, il n'en a pas encore totalement les mêmes objectifs : ce que nous avons déjà souligné dans la partie théorique se vérifie ici. Toutefois, nous avons relevé en particulier trois aspects de l'humour présents chez l'adulte, et dont nous pouvons déjà repérer les prémices chez l'enfant, à très faible occurrence : il s'agit des notions d'altérité, d'autodérision et d'expression des sentiments qui ne se retrouvent chacune qu'une seule fois. Ces trois aspects semblent donc relever de l'acquis et non de l'inné, si l'on se réfère à la théorie de la médiation présentée dans la première partie.

**L'altérité** semble percevable chez Bruno, alors âgé de 11 ans. En feuilletant le cahier que l'orthophoniste et lui-même utilisent en séance, je découvre ce dialogue écrit, entre la petite aiguille de la montre (ici Bruno) et la grande (l'orthophoniste) : le dialogue est retranscrit tel quel et a donc conservé ses fautes d'orthographe.

Orthophoniste (O) : Coucou ma grosse, tu n'as presque pas bougé depuis tout à l'heure, or un peu d'exercice te ferait du bien, tu sais ?

Bruno (B) : Pouette pouette si je te touche tu vas faire le tour du monde alors que moi je bougerais même pas un cm

O : pff, je te passe devant depuis des années chaque heure qui passe et tu n'as jamais levé le petit doigt donc tu ne me fais pas vraiment peur !

B : Ouais bas la tour effel moi en moins je me repose depuis des années.

O : tu sais quand même que faire un régime c'est à la mode, tu te sentiras peut-être mieux d'avancer un peu plus vite, non ?

B : Je m'aime bien comme je suis.

O : Ca c'est bien typique d'une réponse d'aiguille des heures : stable, stable et encore stable. Tu m'ennuies, je reviens te voir dans une heure !

B : C'est ça à dans une heure.

Parce qu'il parvient à se décaler de sa propre vision, à se détacher de son ressenti et de ses émotions pour se mettre dans la peau d'un personnage, s'appropriant ses pensées et sentiments, et donc se représenter le point de vue de cet autre, il semble y avoir des éléments justificatifs de la prise en compte de l'autre dans soi chez Bruno. Toutefois, l'altérité ne se limite pas à cela, renvoyant plus largement à l'étude du rapport à l'autre, et

donc à la construction du lien social. Il ne s'agit donc que de ses prémices, et elle continuera de se développer chez Bruno avec l'âge.

Ce qui est en revanche surprenant dans cet exemple, c'est le décalage entre l'attitude de ce jeune en séance – faite d'une grande retenue, d'un langage oral très économique, et dont les sourires sont rares et faibles – et son comportement à l'écrit, où nous observons une grande richesse d'humour, ainsi qu'une apparente facilité d'expression.

**L'autodérision** se retrouve chez Pierre. Il nous raconte, tout en effectuant un exercice de repérage spatial, que c'est aujourd'hui l'anniversaire de son cousin.

Orthophoniste (O) : Vous allez le fêter ?

Pierre (P) : Je sais pas, je suis toujours le dernier au courant (*l'air dépité*)

O (*sourire en coin*) : Tiens, tiens... Est-ce que c'est parce que tu es dans la lune ?

P (*relevant la tête, d'un ton dégagé*) : Oh non, faut pas penser ça !

Pierre a su se détacher et prendre du recul par rapport à la remarque de l'orthophoniste, et ce grâce à la prise en compte du contexte qui lui a permis de saisir que celle-ci ne comportait aucune part négative. Par son analyse correcte de la prosodie et de l'attitude générale de l'orthophoniste (ton de la voix, sourire), il a su interpréter la question de l'orthophoniste comme une taquinerie, dans laquelle d'ailleurs l'on peut même déceler de l'affection envers ce jeune. « Qui aime bien châtie bien » !

Enfin, au vu de nos observations, il semble rare que l'enfant ait recours à l'humour dans le but d'**exprimer des sentiments** ou émotions. Toutefois, il est possible que cela se fasse de façon très détournée, et que je sois ainsi passée à côté. Quoi qu'il en soit, en voici au moins l'unique démonstration que j'ai pu repérer : au terme d'un exercice qui n'a pas eu l'heur de plaire à Laure, celle-ci prend des mains de l'orthophoniste la feuille (sans brusquerie cependant), écrit en lettres majuscules « OU » puis le montre à l'orthophoniste et dit : « Un gros ouh ! » le sourire aux lèvres et d'un air provocateur.

O : C'est quoi « ou » ?

L : Bah c'est nul : ouououh (*pouce vers le bas*) !

Laure avait déjà montré son mécontentement et son manque de motivation durant l'exercice, mais au lieu de se fermer comme elle le fait facilement, elle a préféré conclure par cette taquinerie envers l'orthophoniste, qu'elle apprécie par ailleurs beaucoup.

Ainsi, l'humour permet, comme bien d'autres concepts, de mettre en exergue l'hypothèse selon laquelle l'enfant est un « **adulte en devenir** ». En outre, on constate que ces trois prémices de l'humour adulte sont présents chez des enfants ayant tous trois entre 11 et 12 ans, donc déjà bien aguerris à l'emploi et à la réception de l'humour. Il leur manque cependant encore un peu d' « **entraînement** » au processus humoristique pour que celui-ci se confonde avec celui de l'adulte. L'enfant est pourvu de la logique de construction de l'humour (logique innée), mais il a également besoin de l'accumulation des savoirs pour égaler la pratique de l'adulte (acquis).

## CONCLUSION

Le point de vue développé tout au long de ce mémoire n'est évidemment pas le seul recevable, comme je l'ai déjà souligné en introduction. Il permet néanmoins d'appréhender le comportement de l'enfant du point de vue de ce concept d'humour, et de donner une description (partielle du fait que nos observations ont été effectuées sur une courte durée, et auprès d'une population très ciblée) de ce phénomène.

Ce qui apparaît clairement dans cette étude sur l'humour auprès des enfants présentant des troubles de l'apprentissage du langage écrit est l'influence bénéfique que l'humour peut avoir sur leur motivation. En outre, les enfants ont très facilement recours à ce procédé, mais néanmoins encore de façon très primaire et enfantine. Peut-on de prime abord parler d'humour ? Si l'on s'appuie sur la théorie de la médiation, l'enfant aurait dès le départ cette capacité d'humour, tout comme il possède les facultés logique, éthique et technique. Toutefois, son fonctionnement serait encore inconscient. Il éprouverait donc le besoin d'un étayage de l'adulte, c'est-à-dire d'un apprentissage, bien qu'implicite, afin de conscientiser ce processus. Cette prise de conscience ne semble envisageable qu'à partir du moment où le sujet pourra acquérir une distance par rapport à lui-même, distance indispensable pour se définir en tant que Personne, non réductible à une situation sociale.

Il serait intéressant de poursuivre cette recherche auprès d'autres populations, différentes par leur tranche d'âge ou encore leurs pathologies, afin de préciser ces résultats et de percevoir les éventuelles spécificités susceptibles d'apparaître.

## BIBLIOGRAPHIE

### LIVRES

- Ailloud, C., Duboscq, C., Lebeau, J-L. (2007). *Au risque de l'humour*. Marseille : Solal éditeurs, collection Valfor en thèmes.
- Bariaud, F. (1983). *La genèse de l'humour chez l'enfant*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Cazamian, L. (1945). *L'humour de Shakespeare*. Paris : Aubier, éditions Montaigne.
- Denat, C., Wotling, P. (2008). *Dictionnaire Nietzsche*. Paris : Ellipses 2013.
- Evrard, F. (1996). *L'humour*. Paris : Hachette Livre.
- Freud, S. (1905). *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. Paris : Gallimard.
- Kamieniak, J-P. (2000). *Freud, un enfant de l'humour ?* Paris : Delachaux et Niestlé.
- L'Yvonnet, F. (2012). *Homo comicus ou l'intégrisme de la rigolade*. Paris : Mille et une nuits.
- Marzano, M. (2007). Le Rire, in *Dictionnaire du Corps*. Paris : Presses Universitaires de France, « Quadrige » Dicos Poche.
- Moura, J. M. (2010). *Le sens littéraire de l'humour*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Nabati, M. (1997). *L'humour-thérapie*. Neuilly-Plaisance : Bernet Danilo.
- Noguez, D. (2004). *L'homme de l'humour*. Paris : Gallimard
- Pagnol, M. (1982). *Notes sur le rire*. Editions Pastorelly.
- Pirandello, L. (1988). *L'humour et autres essais*. Paris : Michel de Maule.
- Pollock, J. (2001). *Qu'est-ce que l'humour ?* Paris : Klincksieck.
- Quentel, J-C. (2008). *L'enfant n'est pas une « personne »*. Bruxelles : Yapaka, collections « Temps d'Arrêt/Lectures ».
- Rozon, G. (1998). *Le Rire*. Milan : Les essentiels.
- Rubinstein, H. (1983). *Psychosomatique du rire*. Paris : Laffont.
- Sibony, D. (2010). *Les sens du rire et de l'humour*. Paris : Odile Jacob.

Smadja, E. (1993). *Le Rire*. Paris : Presses Universitaires de France.

Tessier, G. (1990). *L'humour à l'école*. Toulouse : Privat.

#### ARTICLES DE PERIODIQUE

David, C. (1983). Irremplaçable présence. *Revue Française de Psychanalyse*, 47(6), 1351-1356.

Del Ré, A. (2003). L'explication et l'humour chez le jeune enfant. *La linguistique*, 39, 75-91.

Kamieniak, J-P. (2005). Les humours adolescentes. *Cliniques méditerranéennes. Psychanalyse et psychopathologies freudiennes*, 72, 231-242.

Wolfenstein, M. (2008). Développement du sens de l'humour chez l'enfant. *Libres cahiers pour la psychanalyse*, 2008/1(17), 121-139.

Thau, N.D. (1996). Humour, irréalisme et autodéfinition identitaire. Le rôle des Valeureux dans la quête identitaire cohénienne. *Cahiers Albert Cohen*, 6, 47-64.

#### ARTICLES INTERNET

Billard, M. (2006). *L'humour, un autre médiateur*. En ligne sur le site Web de <http://la.parenthese.pagesperso-orange.fr/lhumour%20un%20autre%20mediateur.htm>

Bonicel, M.F. (2012). *L'humour : un art ? un état de grâce ? ou un "chatouillis de l'âme" ?* En ligne sur le site Web de [http://www.pedagopsy.eu/humour\\_bonicel.htm](http://www.pedagopsy.eu/humour_bonicel.htm)

Chouchan, M., Pir, D., Asana, L., Capeyron, M., Sousa, A., Richou, S., Trabacchi, G., Maillard, C. (2008). *Humour : un sens autorisé !* En ligne sur le site de Doctissimo : [http://www.doctissimo.fr/html/psychologie/mag\\_2001/mag1019/humour\\_niv2.htm](http://www.doctissimo.fr/html/psychologie/mag_2001/mag1019/humour_niv2.htm)

Conférence Pôle Lardy Vichy (2007). *Quelques réflexions philosophiques sur le comique à travers l'humour et l'ironie*. En ligne sur le site Web de <http://regard.blogspirit.com/tag/humour>

Franzini, L.R., Glenwright, M., Marchand, G., McGhee, P., Pexman, P., & Provine, R. (2002). *La science du rire*. En ligne sur le site Web de [https://mondeo.fr/index.php?option=com\\_content&task=view&id=62&Itemid=41&ed=12](https://mondeo.fr/index.php?option=com_content&task=view&id=62&Itemid=41&ed=12)

- Gendrel, B., Moran, P. (2005). *Humour et comique, humour vs ironie*. En ligne sur le site Web de [http://www.fabula.org/atelier.php?Humour%2C comique%2C ironie](http://www.fabula.org/atelier.php?Humour%2C%20comique%2C%20ironie)
- Gendrel, B., Moran, P. (2007). *Atelier de théorie littéraire : Humour : panorama de la notion*. En ligne sur le site Web de [http://www.fabula.org/atelier.php?Humour%3A panorama de la notion](http://www.fabula.org/atelier.php?Humour%3A%20panorama%20de%20la%20notion)
- Giffard, D. *Les deux topiques*. Formation pour Infirmières et Infirmiers de Secteur Psychiatrique. Programme officiel enseigné sur 3 ans entre 1979 à 1994. En ligne sur le site Web de <http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/psychologie/psychologie/topique.htm>
- Junier, H. (2012). *Comment l'humour vient aux enfants*. En ligne sur le site Web de <http://hjunier.wordpress.com/2012/03/28/comment-lhumour-vient-aux-enfants>.
- Moreau, J. (2006). *Ce que Bergson peut nous apprendre sur l'humour*. En ligne sur le site Web de [http://www.fabula.org/atelier.php?Humour selon Bergson](http://www.fabula.org/atelier.php?Humour%20selon%20Bergson)
- Ornstein, R., Sobel, D. (1992) *Le rire thérapeutique*. En ligne sur le site Web de [http://www.acsm-ca.qc.ca/assets/70\\_le\\_rire\\_therapeutique.pdf](http://www.acsm-ca.qc.ca/assets/70_le_rire_therapeutique.pdf)
- Simoneau, J. (2013). *La santé par l'humour*. En ligne sur le site Web de <https://www.lebelage.ca/sante-et-mieux-etre/psycho/la-sante-par-lhumour?page=all>
- Taubes, I. (2010). *L'humour, une vraie thérapie*. En ligne sur le site Web de <http://www.psychologies.com/Therapies/Developpement-personnel/Epanouissement/Articles-et-Dossiers/L-humour-une-vraie-therapie>

## MEMOIRES

- Mahé, P. (1992). *L'humour*. Mémoire d'orthophonie. Université de Médecine de Nantes, Nantes.
- Toutain, M-L. (2013). *L'humour, un outil de communication pour améliorer la relation soignant/soigné*. Mémoire de fin d'études d'infirmière. Institut de formation en soins infirmiers, Paris-Saint-Joseph.



## Résumé

Il s'agit dans cet ouvrage de tenter de comprendre à quoi renvoie le terme d'humour, notion très complexe et semble-t-il indéfinissable, afin d'étudier par la suite son emploi et ses répercussions dans le contexte particulier de séances d'orthophonie auprès de jeunes enfants et adolescents. Cela nous amènera finalement à rechercher une éventuelle spécificité de ce concept chez l'enfant, et ce à l'aide de nos observations cliniques recueillies durant cette année de stages, mais également de la théorie de la médiation de Jean Gagnepain.

Mots-clefs : Humour - enfant - apprentissage - compétences.

## Summary

This book attempts to explain the very complex and seemingly undefinable notion of humour, in order to study its use and repercussions in the context of speech therapy for young children and adolescents. It then leads us to consider this notion in children taking into account our clinical observations from this year and also the theory of mediation of Jean Gagnepain.

Keywords : Humour - child - learning - competences.